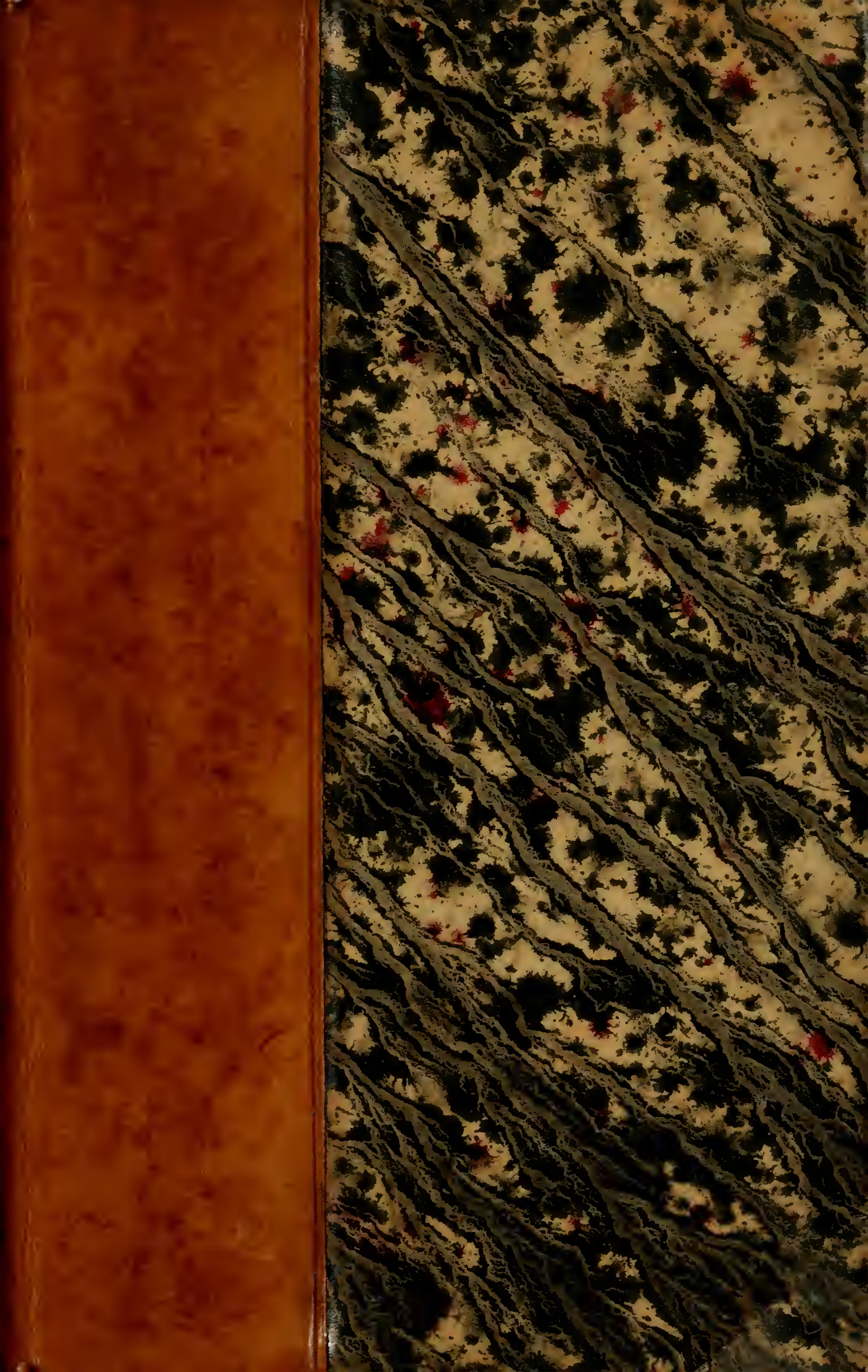
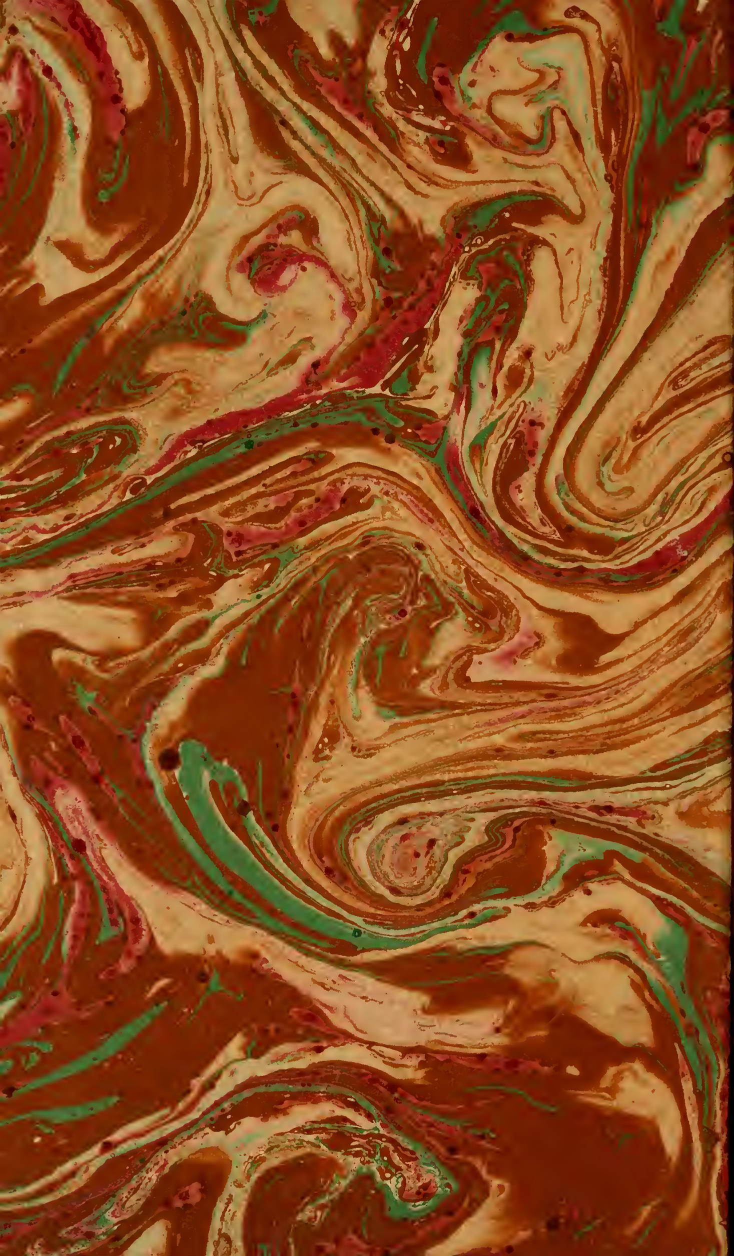
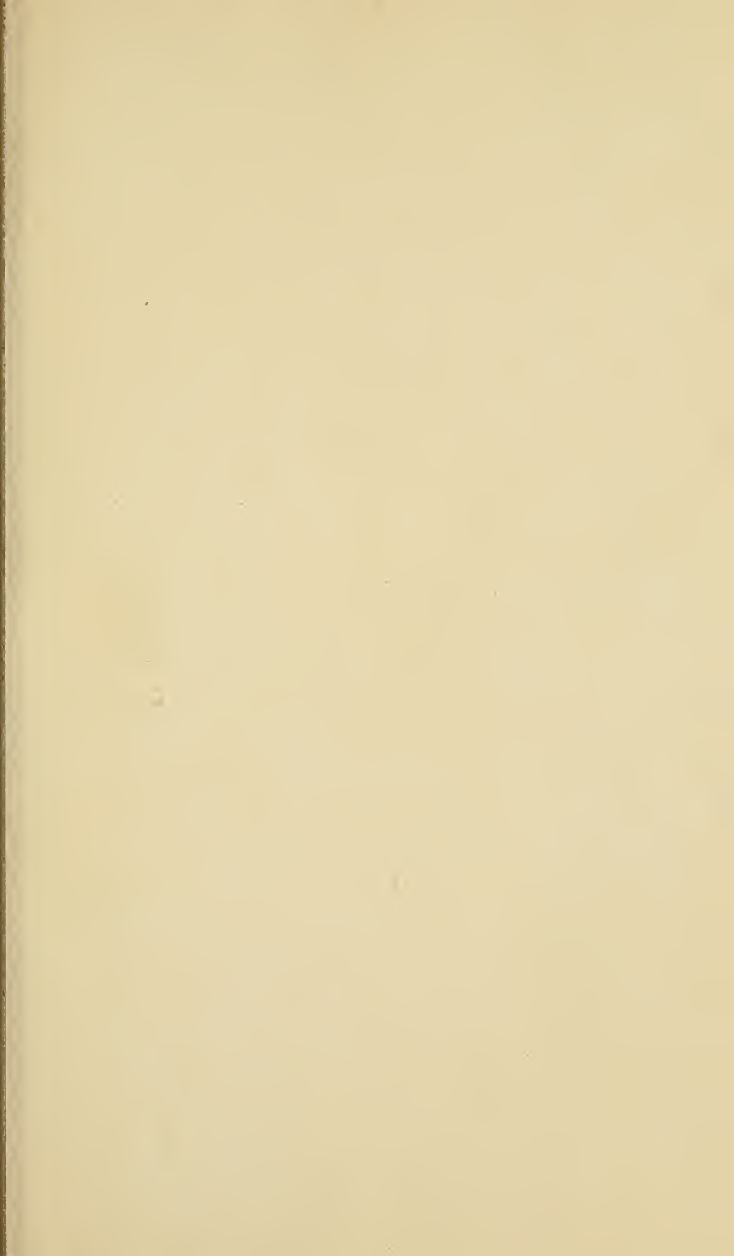
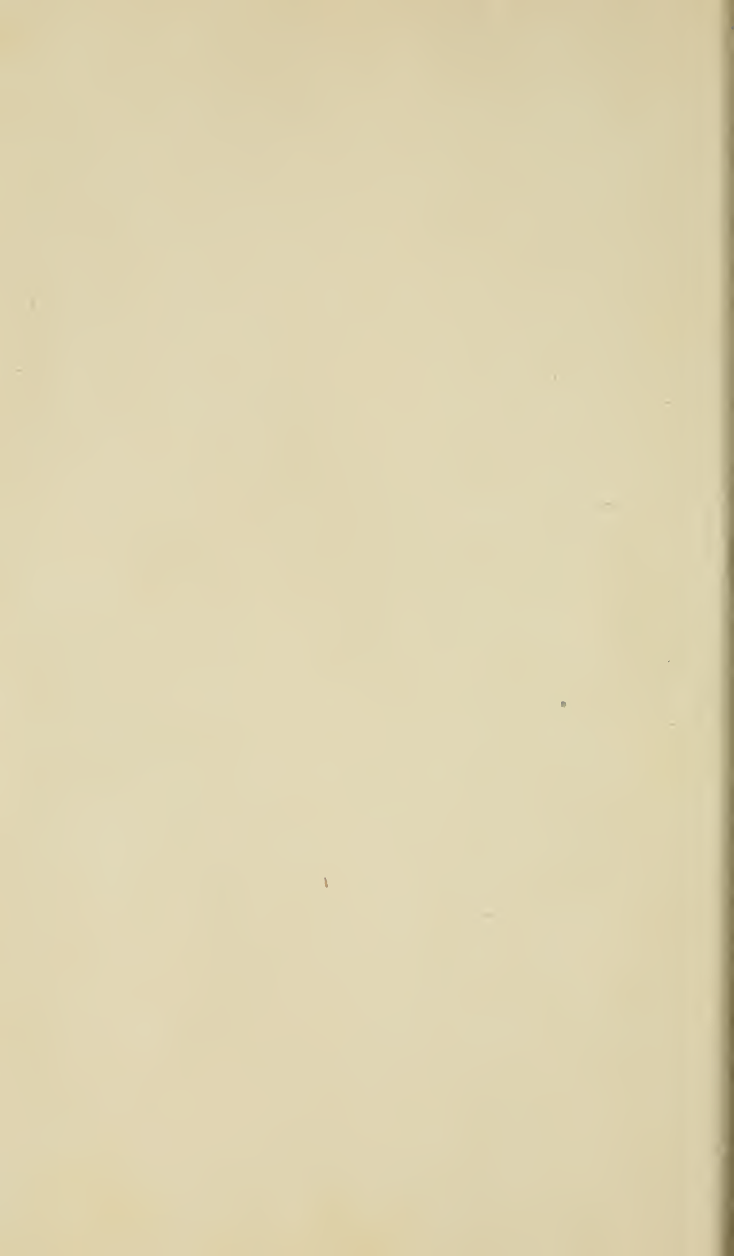












COMTESSE ANNA POTOCKA

VOYAGE D'ITALIE

(1826 — 1827)

PUBLIÉ PAR

CASIMIR STRYIENSKI

LETTRES INÉDITES DE CAROLINE, REINE DE NAPLES,
DE CATHERINE, REINE DE WESTPHALIE, ETC.



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1899



VOYAGE D'ITALIE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par Casimir Stryienski, avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe, 1 vol. in-8° (7e édition).

PARIS. — TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4166

Comtesse ANNA POTOCKA

VOYAGE D'ITALIE

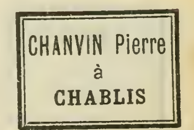
(1826 — 1827)

PUBLIÉ PAR

CASIMIR STRYIENSKI

LETTRES INÉDITES DE CAROLINE, REINE DE NAPLES,
DE CATHERINE, REINE DE WESTPHALIE, ETC.





PARIS

LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1899

*



INTRODUCTION

Il bel paese
Ch' Appennin parte, e'l mar circonda e l'Alpe.

PETRARCA.

Une des fidèles correspondantes de Mme Potocka-Wonsowicz, la comtesse Sophie Wodzicka, fit, de 1846 à 1848, un séjour en Italie; l'auteur de ce livre lui écrivit, à cette époque, de nombreuses lettres (1) qui résument à merveille l'esprit dans lequel fut rédigé le *Voyage* que nous publions. « Vous avez, disait la comtesse Potocka, les deux choses essentielles à quiconque parcourt ce beau pays : instruction

(1) Ce sont les lettres dont il est question à la page 5 (note); les originaux m'ont été communiqués par la comtesse Stadnicka, qui les tient de la fille de la comtesse Wodzicka, la comtesse Céline Potocka.

et imagination ; sans ces deux richesses, il est inutile de voir l'Italie, où l'on doit vivre dans le passé. »

La comtesse Anna sait voir l'Italie, en effet ; elle est assez instruite pour que tout l'intéresse et assez vive pour donner à ses impressions le tour piquant, spirituel ou imprévu qui fait le charme d'un « itinéraire ».

On retrouvera ici le *brio* des *Mémoires*. L'ouvrage est de moindre envergure, il reste cependant bien caractéristique du talent de la comtesse. C'est l'artiste qui domine, cette fois, naturellement. Sa critique de Michel-Ange se trouve d'accord avec celle de Burckhardt, et l'opinion qu'elle avait de Canova n'est pas du tout celle de son temps. Elle ne dit rien de Botticelli qui ne fut pas découvert, avant 1857, par Daniel Stern, je crois, mais elle a un « chien de tendre » pour Jean Bellin et pour le peintre de Pérouse, ce qui n'était pas commun en 1826. Si elle admire les tra-

giques tableaux du Guerchin ou les pastorales musquées de l'Albane, on peut le lui pardonner. Souvent elle a devancé son époque et corrigé le mauvais goût de ses contemporains. Enfin elle paraît avoir compris les mystères de l'art antique et la beauté des ruines; elle en parle de façon exquise, son *couplet* sur les aqueducs est un morceau achevé, un ravissant *quadrino,* elle nous les montre « indestructibles comme tous les ouvrages des anciens... Ceux mêmes de ces aqueducs, dit-elle, qu'on a négligés semblent fiers de leur beauté devenue inutile, et le lierre qui les couronne, tantôt en épais taillis, tantôt en légères guirlandes, ajoute encore à l'effet qu'ils produisent dans cet incomparable paysage ». Elle déplore toutefois les actes de vandalisme qui ont dénaturé tant de belles choses. « Les modernes, écrit-elle à la comtesse Wodzicka, ont mis tant d'acharnement à détruire les vestiges de la grandeur romaine, qu'on la cherche sou-

vent en vain. Vous verrez combien le Capitole répondra peu à vos espérances, comme la Roche Tarpéienne est *ridicule,* comme les ruines du palais des Césars sont petites... Il est certain que le Colisée et les arcs de triomphe vous remontent un peu, mais il faudrait fermer les yeux en y allant. » Elle termine sa lettre par une sorte d'aveu qui dut effaroucher celle qu'une vingtaine d'années plus tard elle se plaira à nommer sa « petite sainte ». La comtesse Sophie Wodzicka, malgré l'ascendant qu'avait sur elle Mme Potocka, ne fut pas étrangère, non point à un retour à des sentiments religieux que son amie avait toujours eus, mais à une observance plus stricte et plus franchement orthodoxe des devoirs chrétiens, et c'est pourquoi elle devint la petite sainte. « La belle Rome maintenant, s'écriait la comtesse Potocka, c'est la Rome catholique! C'est le luxe de la Divinité!... Mais pour une pauvre pécheresse qui a long-

temps vécu dans la société de ces scélérats de païens, qui rêve d'Auguste et de Mécène, qui n'est pas sans avoir un petit faible pour Julie et pour Livie, il y a mille désenchantements! »

Mme Potocka rencontre sur sa route de quoi satisfaire toutes ses curiosités, car elle est avide de tout voir et de tout comprendre. Les arts ne l'ont pas accaparée, les autres plaisirs du voyage ne la laissent pas indifférente. Elle notera le grandiose d'une cérémonie pontificale avec autant d'émotion qu'elle mettra de malice à nous rendre compte d'une prise d'habits; elle fixera un trait de mœurs italiennes, elle esquissera des silhouettes amusantes d'insulaires, mais surtout elle retrouvera l'occasion de peindre quelques portraits historiques. Les Bonaparte en exil tiennent une assez jolie place dans cette nouvelle galerie. La mère de Napoléon, la reine Caroline, la reine de Westphalie, Joseph, Hortense, dé-

filent devant nous. L'une ne donne jamais à dîner et ne montre jamais ses diamants; l'autre n'a plus de trône, mais il lui reste un ami fidèle; celle-ci est la plus aimable des femmes, quoique Allemande; celui-là aime à faire le roi, et sa belle-sœur choque par les plaisirs trop bruyants auxquels elle se livre. La comtesse décoche partout ces petits traits malicieux, bien qu'elle rende justice aux qualités que peuvent avoir ses modèles; elle a souvent la touche plaisante et ironique, elle n'est jamais solennelle ni ennuyeuse.

Parfois même, elle va jusqu'à la caricature; la margrave d'Anspach, qui, jeune encore, a trouvé grâce devant la baronne d'Oberkirch et devant Mme Vigée-Lebrun, n'est pour Mme Potocka qu'une « vieille héroïne, une princesse de théâtre »; le marquis Pepoli est « tout petit, tout court, tout rond, tout blond », il sue beaucoup, parle peu, ne sait que l'italien et se contente de faire des signes d'appro-

bation à tout ce que dit sa femme ; le banquier Torlonia, duc de Bracciano, grand d'Espagne, marquis de Roma-Vecchia, etc., jouit de ses immenses richesses, acquises d'une manière plus qu'équivoque ; son *épouse* est bourgeoise le matin, et le soir grande dame jusqu'au bout des ongles ; le duc de Laval-Montmorency erre dans son salon une lorgnette à la main, il salue avec surprise les personnes qu'il a lui-même invitées la veille ; le cardinal Fesch est plutôt un marchand habile qu'un amateur délicat.

Tous ces intermèdes, sérieux ou comiques, ne sont pas le moindre attrait de ce volume, ils s'entremêlent agréablement aux dissertations artistiques de la spirituelle comtesse. Aussi, même après les *Mémoires,* ce voyage sera-t-il lu avec plaisir, et peut-être se plaindra-t-on qu'il n'ait pas quelques pages de plus.

Casimir STRYIENSKI.

Je me fais un devoir de nommer et de remercier les personnes qui m'ont permis d'entreprendre cette nouvelle publication. Mme Alexandrine Dembowska a bien voulu me confier une copie du manuscrit de ce *Voyage*. La comtesse Nathalie Potocka, petite-fille de l'auteur, m'a très obligeamment communiqué les lettres que je publie en appendices, et la comtesse Alfred Potocka, née princesse Sanguszko, a eu la bonté de m'envoyer plusieurs reproductions des dessins de sa grand'mère; ces dessins n'ont pu trouver place dans ce volume de format modeste, mais ils m'ont aidé à parler avec plus de conviction du talent artistique de l'auteur.

Pour les notes, j'ai eu recours à la complaisance de Richard Copley Christie, Esquire, du baron A. Lumbroso et de M. le professeur Charles Dejob.



En 1826, la comtesse Anna Potocka est mariée en secondes noces au comte Stanislas Dunin-Wonsowicz, mais nous lui avons conservé le nom sous lequel elle est désormais connue du public.

C. S.

VOYAGE D'ITALIE

(1826—1827)

CHAPITRE PREMIER

CAROLINE MURAT

Départ pour l'Italie. — Le général Chlopicki. — Nathalie Potocka. — Le général Wonsowicz. — Trieste. — L'ex-reine de Naples. — Macdonald. — Souvenirs de Corse. — Napoléon enfant. — Orage sur l'Adriatique — Arrivée à Venise.

Je venais de perdre une enfant adorée; je fus atteinte d'un mal qui mit ma vie en danger, et l'on me conseilla de faire un voyage en Italie. Quel que soit le chagrin qu'on éprouve, un changement opère à la longue une diversion. On commence par regarder sans voir, par écouter sans entendre, mais insensible-

ment la curiosité et l'intérêt qu'inspirent les objets nouveaux captivent l'attention.

J'allai d'abord à Vienne, passer quelque temps chez ma mère (1). Son petit cercle, composé de vieux amis, devint le mien. J'évitais la société, je ne pouvais encore m'y faire. Au bout d'une quinzaine, nous partîmes pour Trieste; c'est là que j'eus l'idée de reprendre mes *Mémoires,* négligés depuis plusieurs années. Je voulus me créer une occupation qui me fît oublier le passé.

Les voyageurs s'attachent généralement à décrire les lieux qu'ils ont visités; mille petites considérations les empêchent de parler avec franchise des individus qu'ils ont rencontrés.

N'écrivant que pour mes enfants, je voulus simplement composer un album qui, par la vérité et la diversité des objets, pût m'amuser un jour. Afin de mettre de l'ordre dans mon

(1) La comtesse Tyszkiewicz. Voir *Mémoires de la comtesse Potocka,* p. 176-177.

récit, je vais dire un mot de mes compagnons de voyage.

Le général Chlopicki (1), que nous avions engagé à venir avec nous, était l'homme du monde le mieux fait pour voyager en société, sauf lorsqu'il avait une petite lubie; encore n'en souffrait-on guère, car, s'il n'était pas content, il se taisait. Au demeurant, bon, complaisant, dévoué, délicat, attentif, poltron même, lorsqu'il s'agissait de la sûreté de ses amis, tel était ce respectable ami, dont les hauts faits militaires seront un jour historiques.

Ma fille Nathalie, âgée de dix-huit ans, joignait à une beauté parfaite un esprit mûr et cultivé. Préparée depuis longtemps à voyager avec fruit, elle avait sinon la passion, du moins le goût des arts, ainsi qu'un grand désir de s'instruire.

(1) Grégoire-Joseph Chlopicki (1771-1854). Dès 1787 il s'engage dans l'armée polonaise et prend part à toute

Mon pauvre mari (1), qui se débattait contre le malheur, avait quitté le pays dans l'unique pensée d'adoucir mon propre chagrin. La chaleur de son âme et la bonté de son caractère lui faisaient trouver du soulagement à se consacrer tout entier au bien-être des autres ; le désir d'éterniser sa douleur par un monument funéraire plus beau que ceux que l'on voit chez nous lui fit parcourir l'Italie avec un intérêt tout particulier.

C'est à Trieste que, pour la première fois, j'aperçus la mer. Ce magnifique spectacle me fit une impression très vive. La mer est la

la campagne de 1792-1794. — En 1797, il fait partie des Légions polonaises d'Italie, puis se distingue à Eylau, Friedland, Saragosse, Smolensk. Il fut nommé dictateur en 1830. — Il est inscrit sur l'Arc de Triomphe sous le nom de *Klopiski*. Ses *Mémoires sur les campagnes de Napoléon* ont paru à Vilna en 1849.

(1) Le général Dunin Wonsowicz, second mari de la comtesse. Voir *Mémoires*, p. 334, et *Souvenirs du baron Bourgoing*, 1 vol. Plon.

seule chose qui ait jamais passé mon attente. Je restais à ma fenêtre, contemplant l'Adriatique sans me lasser (1).

Trieste ne peut être intéressante que pour ceux qui, comme nous, y ont vu quelque personnage, car la ville n'offre pas grand attrait. Nous rencontrâmes Caroline, l'une des sœurs de Napoléon.

Elle habitait en 1826 une jolie maison de campagne attenant à la ville. Cette charmante villa s'appelait *Campo Mars;* la reine l'avait achetée d'un marchand de Trieste et l'avait arrangée avec un goût infini. Le soin et l'activité qu'elle apportait à diriger les travaux de cette petite propriété semblaient lui avoir fait oublier qu'elle avait jadis possédé le plus beau

(1) La comtesse aimait passionnément la mer; dans ses lettres intimes, qui seront peut-être publiées un jour, elle dit à la comtesse Sophie Wodzicka, l'une de ses plus fidèles correspondantes : « Comment, ma très chère, vous restez là à regarder cette *furieuse*, si belle dans ses accès de colère! » Lettre du 9 octobre 1853.

des royaumes. Une allée plantée de vigne — *à l'italienne* — aboutissait à une petite tonnelle qui avait vue sur la mer et donnait sur la route fort animée; c'est là que nous passions les heures de la soirée, si belles sous le ciel d'Italie ; c'est là que j'entendis les anecdotes que je vais raconter.

La cascine, d'une architecture irréprochable, contenait, à part l'élégant appartement de la reine, un grand salon consacré aux souvenirs. Un magnifique portrait de Murat à cheval en faisait le principal ornement; Caroline ne montrait jamais ce salon, où se trouvaient réunis les portraits de toute la famille, bustes de marbre ou peintures. Le général (Macdonald) seul en faisait les honneurs.

Il n'était pas facile de s'assurer si une visite pourrait être agréable à la reine, et l'on ne savait comment s'y prendre pour ne point manquer à l'étiquette, unique bien des rois déchus ; j'engageai mon mari à venir avec moi

voir le jardin, qui n'était pas fermé aux curieux, espérant que le hasard viendrait à mon aide. Effectivement, au moment où nous allions nous retirer, le portier nous demanda d'inscrire nos noms; nous lui fîmes si bien la leçon que le lendemain nous reçûmes une invitation à laquelle nous nous rendîmes avec empressement.

J'avais vu la reine de Naples à Paris, au moment du mariage de Napoléon avec Marie-Louise (1); elle m'avait fait l'effet d'une jolie femme sur le trône. Je la retrouvais avec une figure encore agréable, comme autrefois. On sentait qu'elle avait besoin de se faire aimer de tout ce qui l'approchait. Le trône avait disparu, mais le charme était resté, contrastant d'une manière piquante avec une force d'âme peu commune, un esprit sérieux, une bonté, une égalité d'humeur, que d'aussi grands mal-

(1) Voir *Mémoires*, p. 209-210.

heurs n'avaient pu aigrir, ni même troubler. Le sort, en lui dérobant toutes les faveurs dont la fortune l'avait comblée, n'avait pu lui enlever la plus précieuse de toutes. Un ami fidèle lui restait. Les qualités de cet homme, comme son attachement, étaient supérieures; l'élévation de son âme se peignait sur sa noble figure. On trouvait une douceur infinie à approfondir le caractère d'un homme dont le dévouement et les sentiments délicats composaient, pour ainsi dire, l'existence. Tel était le général Macdonald (1), qu'on disait secrètement marié avec la reine.

Pendant les six semaines que je les vis journellement, je n'aperçus rien qui pût me faire adopter ou rejeter cette idée; d'une part, l'amitié la plus franche et l'estime la mieux fondée; de l'autre, le respect le plus soutenu

(1) Francis Macdonald, né à Pescara en 1777, mort à Florence en 1837. Il avait été ministre de la guerre du roi de Naples.

et la plus entière abnégation. Tels étaient les liens qui existaient entre eux. Il est probable que l'amour avait passé par là, et ce qui en restait faisait honneur à tous deux.

On devine facilement que, voyant beaucoup la reine, nous parlions souvent des événements de sa vie et de l'homme extraordinaire auquel elle appartenait de si près. Je regrette de n'avoir pas noté journellement tout ce qu'elle me racontait; j'ai retenu surtout les anecdotes concernant l'enfance et la vie de Napoléon; elles avaient un cachet de vérité et de simplicité qui m'enchantait. Nous nous transportions souvent en Corse; la reine aimait à évoquer ces premiers temps de la vie, si précieux lorsqu'on avance en âge.

Chacun des enfants avait sa nourrice, et tous étaient restés à la maison, suivant l'usage du pays. La nourrice de Napoléon, fort au-dessus de la classe commune, avait de la lecture et composait des chansons. Elle en avait

fait une pour son nourrisson dont le refrain prophétique était :

Voyez mon petit roi! mon souverain sera le vôtre, prosternez-vous en l'admirant!

Elle se mettait à la fenêtre avec son bel enfant sur les bras, chantant ainsi aux passants; ils s'arrêtaient pour l'écouter et s'en allaient ravis de la nourrice et plus encore du bambin, qui déjà semblait prendre part à ce qui se passait autour de lui.

Dès qu'il grandit, il gouverna la maison, quoiqu'il ne fût pas l'aîné. Tous lui obéissaient, tous le consultaient. Il dirigeait les plus âgés et protégeait les plus jeunes. On l'aimait, parce qu'il était bon, mais on le respectait, car il était sérieux. Jamais on ne le vit faire les enfantillages naturels au premier âge. La douleur ne lui arracha jamais de larmes; ni le désir de posséder, une prière. Sa mère l'aimait avec passion; c'est le seul de ses enfants auquel elle ait montré une vive ten-

dresse. Cependant ils étaient tous bons et spirituels. Plus tard, les rapports de Napoléon avec les siens devinrent ceux d'un bienfaiteur noble et généreux; mais ce qu'il y avait de charmant dans ce commerce, c'est que Napoléon aimait qu'on lui fît en retour de petits cadeaux; il semblait enchanté lorsque ses sœurs lui en apportaient le jour de sa fête.

La reine Caroline fut celle de ses sœurs qu'il préféra longtemps; il lui parlait avec abandon, et souvent elle osa lui dire de grandes et utiles vérités. Il fallait seulement savoir choisir son moment, alors il ne se fâchait jamais; plus d'une fois même il se rendit à ses avis, ne tendant qu'à l'éclairer sur les menées de ceux de son entourage qui sacrifiaient volontiers les intérêts de l'État aux leurs.

Lorsqu'on lui faisait une observation, il écoutait toujours avec patience et attention. Mais il ne souffrait pas la contradiction; lorsqu'il donnait un ordre, il fallait obéir sans hé-

siter. C'est ainsi qu'en 1810 la reine de Naples fut chargée d'aller recevoir Marie-Louise, ou plutôt d'aller la chercher au delà du Rhin, qui alors marquait les frontières de la France. Caroline contrefaisait à merveille l'accent autrichien de son auguste belle-sœur. J'ai rarement entendu raconter d'une manière aussi intéressante des détails aussi curieux.

Je n'oublierai jamais qu'au milieu de ses confidences intimes elle vint à me parler de sa fuite de Naples sur un vaisseau anglais au moment où les Autrichiens allaient se rendre maîtres de la ville; ayant fait ses conditions avec le capitaine, elle s'était fait jurer que, si elle était sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi, il ferait sauter le bâtiment; elle préférait toujours les partis extrêmes aux moyens transitoires, et soutenait que les résolutions les plus spontanées et les plus énergiques sont plus faciles à prendre que les demi-mesures.

La saison étant avancée, il fallut mettre

fin à un séjour devenu des plus agréables. Nos adieux furent tristes, et le souvenir de la bienveillance que nous témoigna la reine ne s'effacera jamais de mon souvenir. Elle nous donna des lettres pour tous les siens. Sa fille aînée (1) était celle que nous devions tout d'abord retrouver à Bologne.

Le 20 septembre (1826), à dix heures du soir, par une nuit assez sombre, après un violent orage et au moment de l'équinoxe, je me trouvai lancée sur cette Adriatique si redoutable, sur laquelle je n'avais pas eu le courage de me promener en barque, même pour une simple promenade.

J'éprouvai en cette occasion que le plaisir de triompher de soi-même n'est pas un des moins grands qui nous soient accordés. Vers minuit, le vent s'éleva violent, la mer s'agita; on ployait et déployait les voiles. Je m'aperçus

(1) Letitia, marquise Pepoli.

qu'il y avait à bord une sorte d'activité inquiétante. Cependant, je sus me maîtriser et n'occuper personne de la frayeur dont par moments je ne pouvais me défendre.

Couchée dans ma berline, je vis poindre le jour avec un plaisir infini. Le vent continuait à être contraire; nous eûmes grand'peine à atteindre Venise, et cette traversée, qui ordinairement est de huit heures, nous en prit onze. De toutes parts les lunettes étaient braquées, et on entendait des cris d'admiration. La curiosité me gagna, je descendis de voiture, mais de longtemps je ne pus rien voir distinctement. Enfin notre bateau jeta l'ancre, des gondoles nous entourèrent pour nous transporter en ville.

Je ne saurais traduire l'espèce de sensation que j'éprouvai en apercevant la barque qui m'amenait mon fils (1); il venait de passer

(1) Le comte Auguste Potocki.

trois ans, loin de moi, à Genève, pour finir son éducation.

Quand on a été frappé par un grand malheur, on ne peut plus sentir de joie parfaite, toute émotion rouvre la blessure. C'est en pleurant que je l'embrassai. Il nous fit entrer dans sa gondole, et nous débarquâmes à la place Saint-Marc.

CHAPITRE II

VENISE ET BOLOGNE

La *Vierge* de Jean Bellin. — La *Madeleine* du Titien. — Le buste d'Hélène. — La marquise Pepoli, fille de Caroline Murat. — San Petronio. — L'abbé Mezzofante. — Le croquis interrompu.

Qui n'a pas vu Venise n'a rien vu, et qui ne l'a pas vue ne rencontrera jamais rien de semblable. Mais loin de moi les idées vulgaires des voyageurs sans goût dont l'admiration s'arrête aux pilotis. Lady Morgan (1) est la seule qui ait su décrire Venise... Il faudrait à cette ville d'autres maîtres qui, tout en ré-

(1) On a plusieurs ouvrages de lady Morgan, qui eut son heure de célébrité. Elle a écrit ses voyages d'Italie et de France. On y trouve des détails fort curieux sur la société mondaine et littéraire de la Restauration.

formant les abus de son antique aristocratie, lui conservassent l'empire de cette mer sur laquelle elle régna si longtemps.

Je passai huit jours à Venise : le matin je dessinais (1), le soir je me promenais; j'aimais surtout à voguer sur le *Canal Grande.* Ces palais déserts, dont l'architecture mauresque était si nouvelle pour moi, charmaient mon imagination, qui les peuplait d'êtres fantastiques. Mes rêveries n'étaient interrompues que par le gondolier, qui ne manquait jamais de me dire : « Voilà la maison où a habité lord Byron. »

Tant il est vrai que toujours et partout un

(1) On sait que la comtesse Potocka avait un réel talent. Sa petite-fille, Mme la comtesse Alfred Potocka, née princesse Sanguszko, possède quelques-uns des dessins de sa grand'mère. Dès 1795, Duvivier grava à l'eau-forte plusieurs compositions de Mme Potocka, alors Annette Tyszkiewicz. La plupart de ces eaux-fortes ont été publiées dans le *Tygognik Illustrowany* de Varsovie, nos 36, 39, 40, 41, 56 (année 1897), pour illustrer une série d'intéressants articles de l'historien Alexandre Kraushar, sur *les Bourbons en exil à Mittau et à Varsovie.*

talent supérieur fait naître une admiration générale et durable.

Trois chefs-d'œuvre me laissèrent une vive impression; d'abord je vis dans la sacristie de l'église des Capucins (1), qui est une des plus jolies et des plus simples constructions de Palladio, un petit tableau de Jean Bellin représentant la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus assoupi, tandis que deux petits anges qui la regardent attentivement jouent de la mandoline pour l'endormir. Jamais composition plus gracieuse ne fut exécutée d'une manière plus suave. Les contours et le coloris sont ravissants. Tout dans ce tableau charme l'œil; on le regarde longtemps avec ce plaisir qu'on éprouve à contempler le repos d'un bel enfant (2).

(1) Frari.

(2) « La tonalité chaude et brillante d'Antonello apparaît surtout dans le célèbre tableau de Giovanni, à la sacristie des Frari : *la Vierge trônant;* sur chacun des volets deux saints, de demi-grandeur naturelle; le tout

Plus tard, j'allai au palais Barbarigo, dont parlent tous les *itinéraires*. Je fus d'abord repoussée par la malpropreté du vestibule et de l'escalier; cependant, me faisant violence, afin de ne pas perdre ma peine, je demandai à voir la chambre du Titien, qu'on recommande à la curiosité des voyageurs. On me répondit que ce n'était pas sa chambre, mais son atelier, qu'on allait me montrer, et à travers un galetas rempli de vieilles estampes on me conduisit dans une pièce carrée pleine de tableaux couverts de poussière et complètement négligés. J'allais me retirer, lorsque la vieille qui nous guidait s'écria : *Ecco la Magdalena!* Je me retournai, et j'aperçus une femme en pleurs dont le chagrin est si noble et si profond que je me demandai comment l'art avait pu rendre tant de beauté à travers tant de souffrance. Je restai immobile; plus je regar-

dans le plus bel encadrement qu'il y ait à Venise. » BURCKHARDT, *Cicerone*.

dais cet ouvrage divin, plus j'étais étonnée qu'il fût donné à l'homme de surprendre ainsi les secrets de la nature. La *Madeleine* du Titien n'est point une coquette qui pleure ses péchés. C'est une femme grande et forte reportant vers Dieu les dons qui contribuèrent à l'égarer. Malheureuse, elle cherche auprès du Créateur un refuge et un pardon que les hommes lui refusent. C'est avec une âme de feu qu'elle se jette dans les austérités de la pénitence, qui n'ont point encore détruit les restes d'une admirable beauté.

L'état d'abandon où je voyais la casa Barbarigo me fit espérer qu'on pourrait acquérir ce magnifique tableau (1). Ma surprise fut extrême lorsqu'on me répondit que le vieux marquis, jouissant de sept mille sequins de rente, habitait ainsi par goût un palais dégradé et avait rejeté avec dédain toutes les

(1) Cette *Madeleine* est sans doute celle du musée de l'Ermitage, à Pétersbourg.

propositions d'achat que lui avaient faites les Anglais.

Le troisième chef-d'œuvre que j'aurais voulu emporter se trouve au palais Grimani, d'une tenue et d'une élégance peu communes en Italie. Un admirable petit musée, dont Sansovino traça jadis le plan, renferme un buste d'Hélène, du plus beau temps de la Grèce ; on y retrouve cette touche grandiose et cette touche divine dont seuls les Grecs ont su empreindre leurs œuvres. Ce buste est la plus belle apologie de la guerre de Troie.

Le custode nous assura que le prince Esterhazy en avait offert deux mille louis. Cette proposition fait honneur à celui qui la fit et à celui qui la rejeta.

Je quittai Venise à regret. Je visitai les plus belles églises, et je fus étonnée de ne pas y voir un plus grand nombre de beaux mausolées. Le seul remarquable est celui du doge Andrea Vendramin. Les statuettes qui le décorent sont

tout à fait gracieuses, et les ornements semi-gothiques me semblèrent du meilleur goût. Il se trouve dans la belle église de Saint-Jean-et-Paul (1).

Le 29 septembre, nous arrivâmes à Bologne et allâmes loger au *Lion de Saint-Marc :* on nous donna l'appartement réservé aux souverains; nous y fûmes bien, mais passablement écorchés. Le lendemain matin, je m'empressai d'envoyer la lettre que la reine (2) m'avait donnée pour sa fille, la marquise Pepoli. Bientôt après je vis apparaître cette dame. C'était une grande et fort belle personne, fort grosse, quoique très jeune. Son ton, ses traits et ses opinions avaient quelque chose de viril qui surprenait au premier abord. Son mari était tout petit, tout court, tout rond, tout blond, suant beaucoup, parlant peu, ne sachant que

(1) Zanipolo. Le monument dont il est question est l'œuvre d'Alexandre Leopardo (1472).

(2) Caroline Murat.

l'italien et se contentant de faire des signes d'approbation à tout ce que disait sa femme. Ils nous emmenèrent chez eux, nous firent les honneurs de Bologne de la manière la plus aimable et nous montrèrent tout ce que cette ville offre de remarquable.

Plus je vis la marquise, plus je m'aperçus qu'elle était de celles qui ne riront qu'au dernier jour; cependant elle finit par en vouloir moins aux ennemis de sa famille, et par montrer quelque mansuétude, à l'exemple de sa mère.

Quant au marquis, la première impression passée, c'est un excellent homme, adorant ses enfants, admirant sa femme et lui laissant le soin de rétablir une fortune considérablement compromise.

Il y a des voyageurs qui disent que Bologne est au moyen âge ce que Pompéi est à l'antiquité. Je suis d'un avis contraire, et je n'ai vu à Bologne que des monuments remis à

neuf. L'église de San Petronio, n'étant point achevée, a échappé à cette profanation; on s'est contenté de la bien repeindre à l'intérieur et de nettoyer le méridien que Cassini a tracé sur le pavement de ce temple vers 1655.

Je ne pus échapper à une visite au célèbre abbé Mezzofante (1); je n'y mis pas beaucoup d'empressement, je me défie des savants de profession; ils sont pour la plupart ou pédants ou ennuyeux. Celui-ci me fit de plus l'effet d'un Tartufe. Il avait des airs mielleux, il était plein de fausse humilité et rapportait à la Providence le don des langues qu'il possédait, prétendant être en cela semblable aux saints apôtres. Il ne cessa de me parler polonais d'une façon très correcte, m'assurant qu'il pouvait s'exprimer ainsi dans les trente-deux langues qui lui sont connues. Cependant, lorsque je le priai de m'écrire en arabe le nom de

(1) Plus tard cardinal. On l'avait surnommé la *Pentecôte vivante*.

ma fille, il fit de vaines tentatives, manqua de papier et ne m'apporta sa traduction que le lendemain. Avec un bon dictionnaire j'en aurais fait tout autant.

La bibliothèque de ce polyglotte est vaste, sans être belle ; je ne sais si elle contient des ouvrages précieux, car notre abbé, tout occupé de se montrer lui-même, ne nous fit rien voir de très remarquable.

Je ne trouvai à Bologne qu'un vieil édifice, appelé la Mercanzia, qui valût la peine d'être dessiné ; le bâtiment, d'un joli gothique, sert momentanément de dépôt aux marchandises (1). Ce fut ce jour-là que je me promis de ne plus faire de croquis dans les rues, une foule de manants s'étant assemblés autour de moi afin de me questionner assez grossièrement sur ce que je faisais là. Des officiers étant venus à

(1) « Bel exemplaire d'une construction en briques (malheureusement recouverte au badigeon dès les temps modernes). » BURCKHARDT, *Cicerone*.

passer, je les priai de me tirer d'embarras; mais ils s'excusèrent, alléguant la difficulté de se faire écouter des Bolonais, qui paraissent effectivement ne pas aimer les remontrances. Par bonheur, la maîtresse de la maison contre laquelle j'étais adossée, voyant ma détresse, descendit de son troisième et vint me chercher au milieu de la foule, qui nous fit une conduite très bruyante et s'amusa à nos dépens.

Après avoir passé quatre jours à Bologne, nous partîmes pour Florence; nous avions de lourdes voitures, et il nous fallut trente heures pour faire ce trajet, à cause du passage des montagnes.

CHAPITRE III

LE PRINCE PONIATOWSKI
ET LE PRINCE DEMIDOFF

L'oncle de la comtesse. — Mme Luigi. — La sculpture florentine. — Une maison princière. — Michel-Ange. — Canova.

Au premier coup d'œil, Florence me sembla assez petite ville : on y voit peu de beaux hôtels et peu d'équipages. Le site en est délicieux. La route, depuis Venise, est un jardin; plus on approche de la Toscane, plus la culture est soignée. Les festons de pampres donnent un air de fête à ces heureuses contrées.

Mon séjour à Florence avait un double but : j'allais y retrouver l'oncle âgé dont j'ai parlé

dans mes *Mémoires* (1) et que je n'avais pas vu depuis ma tendre jeunesse. Il vint nous voir dès le premier jour et nous invita à dîner pour le lendemain. Sa maison était tenue par une femme qu'on nommait Mme Luigi, mère d'une tardive postérité ; elle me fut présentée comme une bonne et excellente amie, je lui fis assez froide figure. Elle ne s'en inquiéta guère et conserva tout l'aplomb nécessaire pour présider au dîner. C'était une femme d'environ cinquante ans, dont la figure et les manières étaient également communes ; petite, épaisse, coiffée en cheveux et très fardée, elle avait la prétention de paraître jeune ; elle s'efforçait de donner à son regard une expression tantôt langoureuse et tendre, tantôt piquante et enjouée, selon que ses yeux se portaient sur mon pauvre oncle ou sur un colonel de cavalerie à grandes moustaches qu'on m'avait aussi

(1) Le prince Stanislas Poniatowski, frère de la mère de la comtesse. Voir *Mémoires*, p. 38.

présenté comme l'*ami de la maison*. Tout ce manège me mit dans une très fausse position. Mon oncle, qui avait de l'esprit, sentit la nécessité d'une diversion. Il nous montra d'abord toute sa maison et finit par nous mener chez sa fille cadette, qui était malade et gardait le lit, — ce qui n'empêcha pas les hommes d'entrer, sur l'invitation pressante qu'on leur en fit. Nous trouvâmes une jolie personne de seize ans, couchée bien gentiment dans un petit lit à nœuds de rubans couleur de rose et n'ayant nullement l'air effarouchée de la venue de mes compagnons de voyage.

. . . .

Je m'échappai le plus tôt qu'il me fut possible de cette maison, heureuse de n'avoir pas commis l'imprudence de mener ma fille dans un lieu où je comptais bien ne plus revenir qu'aux heures où je serais certaine de trouver mon oncle seul. Ces circonstances semblaient

devoir détruire l'agrément que je me promettais de mon séjour à Florence, mais un événement auquel j'étais loin de m'attendre aplanit toutes les difficultés. Au bout de quelques jours, mon oncle, qui venait me voir tous les soirs, m'annonça, non sans embarras, qu'il partait pour Monte-Rotondo, campagne qu'il possédait près de Livourne. Il n'était pas difficile de deviner le vrai motif de ce déplacement; on voulait éloigner de moi un homme dont la faiblesse assurait la dépendance complète. Je ne fis rien pour le détourner de ce voyage; à mon avis, il faut laisser les gens être heureux à leur manière. Ils partirent donc, et la *chère amie*, croyant se venger de ma froideur, me tira d'un grand embarras.

. . . .

. . . .

Je pus ainsi consacrer mon temps à visiter tout à mon aise les richesses de Florence.

L'art de la sculpture est cultivé en cette

ville; il y avait cette année-là à l'Exposition plusieurs statues qui annonçaient des talents pleins de belles promesses; l'une de ces œuvres produisit sur mon cœur un cruel effet, — elle offrait une ressemblance frappante avec l'enfant que je pleurais. J'en fis faire une copie que je destinais à la chapelle mortuaire dont ma pensée était uniquement occupée. J'avais emporté un masque moulé en plâtre qui aida l'artiste à rendre cette petite statue parfaite (1).

Pour peu qu'on ait l'esprit sérieux ou qu'on soit frappé d'un grand malheur, l'Italie augmente cette sorte de mélancolie qui nous porte à vivre de souvenirs! Tout y parle du passé, tout accoutume à l'idée de la mort. Les plus belles productions de l'art ont été consacrées à éterniser la gloire, la douleur ou la vanité.

(1) Elle se trouve dans la cathédrale de Cracovie, où nous avons fait construire une chapelle. (*Note de la comtesse.*)

Un sentiment différent, et qui ne peut être compris que par une mère malheureuse, fit naître en moi la pensée de préparer mon sarcophage.

Mais, en attendant, ma position m'imposait d'autres devoirs, — je devais mener ma fille dans le monde.

La maison de M. Demidoff était le rendez-vous de tous les étrangers. Ce grand seigneur tenait à gages une troupe de comédiens français, donnait des soirées, des spectacles, des bals. J'allai donc chez le prince comme tout le monde, et j'y retrouvai, non sans étonnement, les mœurs de l'Asie transplantées dans un pays civilisé, — le luxe à côté d'un manque total de propreté, la magnificence sans goût, la prétention ignorante.

Les salons étaient remplis de tableaux, de bronzes, de malachites; mais, pour la plupart, ce n'étaient que de mauvaises copies, et ces nombreuses malachites surchargées de lourds ornements dorés produisaient un effet peu

agréable à l'œil. C'était le palais de Plutus; l'or y brillait de toutes parts, l'or en faisait tout le mérite.

Rien n'était grotesque comme la manière dont la sœur de M. Demidoff montrait toutes ces richesses :

— Voyez-vous comme c'est beau?... Vous n'avez pas encore vu cela?... Regardez ceci, je vous en supplie! Personne n'a rien de semblable...

Il devenait impossible d'amplifier, cette femme vous ôtait les superlatifs de la bouche.

Aux grands jours de réception, on exposait sous verre les plus beaux bijoux, et l'on ne refusait pas de les vendre si l'occasion s'en présentait. On était peu difficile sur le choix des invités; aussi deux domestiques fidèles recevaient-ils la consigne de ne point s'éloigner des vitrines où reposaient des trésors qu'une barrière aussi fragile eût mal garantis de l'admiration de certains amateurs.

Le maître de la maison, vieux et perclus, se faisait traîner dans un fauteuil à roulettes au milieu de la foule; plus il y avait de monde, plus il était content. Le pauvre homme éprouvait des douleurs sciatiques qui lui arrachaient de petits cris accompagnés de contorsions extraordinaires, mais il n'en poursuivait pas moins la conversation. Le jour où je fus pour la première fois chez M. Demidoff, il y eut spectacle. On donna une petite pièce dans laquelle il n'était question que d'argent et de richesse. L'amphitryon applaudissait à tout rompre; il était enchanté, et les spectateurs ne l'étaient guère moins du double spectacle qu'il leur donnait gratis (1).

(1) STENDHAL, dans ses *Promenades dans Rome,* parle aussi du prince : « M. Demidoff, cet homme singulier, si riche et si bienfaisant, qui faisait collection de têtes de Greuze et de reliques de saint Nicolas, avait à Rome une troupe de comédiens français ; il faisait jouer au palais Ruspoli des vaudevilles du Gymnase... Une fois, une représentation donnée le jeudi ne finit qu'à minuit un quart, empiétant ainsi un quart d'heure sur le vendredi... Ces

En sortant des offices, je m'arrêtais toujours devant le noir *cortile* (1), orné des blanches statues de Michel-Ange.

J'aime à la folie les vieilles fabriques qu'on rencontre dans presque toutes les villes d'Italie. Leur couleur brunie est d'un effet superbe et se dessine à ravir sur un ciel azuré.

Suivant moi, Michel-Ange a *mis* tout son génie dans l'anatomie des statues ; elles sont d'un dessin merveilleux, mais elles ne disent rien ; elles n'ont point de vie. Tel est du moins le *David* de Florence (2). On vante sa statue

motifs attirèrent sur M. Demidoff toutes les vexations de la police... et le Russe bienfaisant... alla s'établir à Florence. » Tome I, p. 198, édition de 1853.

(1) Sans doute l'arcade dite d'Orcagna, sur la place de la Seigneurie. Les statues, depuis 1826, ont été plusieurs fois changées de place.

(2) Le *David* colossal qui est maintenant à l'*Académie* de Florence était jadis placé en plein air devant le Palazzo Vecchio. Il est curieux de rapprocher de ce jugement de la comtesse ce passage de BURCKHARDT, *Cicerone :* « Le spectateur est singulièrement prévenu contre un artiste (Michel-Ange) dont la grandeur s'impose généralement à

de *la Nuit* qui décore le tombeau de Jules de Médicis ; mais je fus désagréablement surprise devant ce *chef-d'œuvre*. C'est l'image vulgaire d'une grosse femme toute déformée qui semble s'assoupir. La sacristie et la magnifique chapelle de Saint-Laurent m'ont paru fort au-dessous des éloges que les voyageurs leur prodiguent. Il est fâcheux de voir tant de richesses employées à une construction d'un goût corrompu. Je préfère l'église de Santa Croce, où plus d'un beau mausolée réveille de grands souvenirs. Celui d'Alfieri passe pour un des plus fameux ouvrages de Canova. Je ne saurais dire au juste pourquoi cet artiste me semble ne pas mériter toute sa réputation. A force d'examiner ses œuvres, j'ai décrété à part moi qu'il manquait de génie et n'avait que du talent. Aussi ses compositions sont-elles gracieuses, mais uniformes. Il y a quelque

lui, et dont les sentiments pourtant s'éloignent si absolument des siens propres. »

chose de monotone dans ses figures et d'insipide dans ses têtes : quand on en a vu une, on les connaît toutes. Il faut une sorte de courage pour ne point se ranger à une opinion généralement acceptée. Bien des gens ont peut-être pensé comme moi sans oser l'avouer. Je juge les arts par l'impression que j'en reçois (1).

(1) La comtesse avait du courage, en effet, et surtout beaucoup de perspicacité artistique.

CHAPITRE IV

LOUIS ET JOSEPH BONAPARTE

Rois détrônés. — Les Anglaises. — Adieux au prince Stanislas Poniatowski. — Les ruines de Spello.

L'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, qui avait pris le nom de comte de Saint-Leu, était établi à Florence. Son fils (1), pour lequel sa tante Caroline m'avait donné une lettre, vint me voir plusieurs fois. C'était un jeune homme charmant, — jolie figure et manières des plus distinguées. Il me fut facile de remarquer qu'il serait bien aise que nous fissions la connaissance de son oncle (Joseph Bonaparte), dont il venait d'épouser la fille (2). J'y allai donc,

(1) Napoléon-Louis, fils aîné de Louis, frère de Napoléon III. Il mourut à Pesaro en 1831.

(2) Charlotte, fille cadette de Joseph.

et je trouvai là un contraste frappant avec ce que j'avais vu à Trieste, chez la reine Caroline Murat. La famille était réunie dans un salon mal éclairé où régnait une atmosphère de contrainte et d'ennui, tristes restes d'une grandeur passée. La jeune femme, complètement disgraciée de la nature, était fort ridicule avec ses airs de princesse. Sa mère, femme de Joseph, ex-roi d'Espagne, paraissait bonne personne, mais on ne comprenait pas comment elle avait pu occuper un trône. Joseph lui-même réunissait deux ressemblances fort surprises de se rencontrer dans le même individu. Il avait quelque chose du dandinement et de la bonhomie de Louis XVIII joint aux traits distingués de tous les Bonaparte. Sa conversation était douce et obligeante; il n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait flatter notre amour-propre national et savait nous parler de la Pologne. Il me parut ne manquer ni d'esprit ni d'instruction; mais il aimait à faire le roi,

ce qui était d'autant plus singulier qu'il avait renoncé volontairement à l'être. Pendant notre visite, les courtisans se rassemblèrent, arrivant l'un après l'autre, sans oser approcher l'ex-roi, et se plaçant à l'extrémité du salon, avec cet air de servitude que j'ai encore vu en Pologne, lorsque les magnats étaient entourés de parasites. Tout cela n'était guère amusant; et la jeune princesse ne m'ayant rendu ma visite que la veille de mon départ, je fus charmée de n'avoir pas à retourner chez elle.

Les Anglaises que je rencontrai ne me plurent guère. Ces insulaires paraissent tellement pénétrées de leur grandeur et de leur mérite qu'à leur avis on ne saurait acheter trop chèrement le bonheur d'entrer dans leur intimité. Je doute cependant qu'elle offre assez de charmes et de ressources pour dédommager des aspérités qui y conduisent. Je parle des

ladies, car tout ce qui est moins élevé semble plus agréable. Leurs manières sont nuancées d'après le degré de noblesse ou d'illustration qu'elles accordent à ceux des leurs auxquels elles daignent s'adresser. Elles savent par cœur leurs généalogies, et cent ans d'ancienneté se font sentir dans la façon dont on reçoit ou dont on rend un salut.

Mon fils ayant désiré m'accompagner à Rome, j'attendais une lettre de son père (1), dont nous avions demandé le consentement. Dès que j'eus reçu cette autorisation, je m'occupai des apprêts de mon départ, avec d'autant plus d'activité que je désirais m'en aller avant le retour de mon oncle, qui devait sous peu ramener sa spasmodique amie. Fière de cette nouvelle preuve de son influence, elle revenait triomphante. Je revis mon oncle ce-

(1) Le comte Alexandre Potocki, premier mari de l'auteur. La comtesse avait divorcé. L'Église polonaise reconnaissait le divorce.

pendant, mais chez moi. Sachant qu'à son âge on n'aime pas les adieux, je ne dis rien de mon départ et lui laissai une lettre dans laquelle je tâchais de lui faire comprendre combien il m'avait été pénible de ne pouvoir lui donner tous les soins que m'aurait dictés mon cœur, si je l'eusse trouvé dans une autre position. Je crois qu'il me comprit à merveille et m'en voulut du bien.

Nous quittâmes Florence le 8 novembre. L'automne était déjà si avancé et si froid que je me repentis d'avoir tant tardé.

Le pays qu'on parcourt jusqu'à Pérouse n'offre guère d'intérêt. Le lac Trasimène nous attire, mais surtout par les souvenirs qu'il réveille. Est-ce la triste monotonie d'une atmosphère brumeuse, je ne sais, mais j'avoue que jusqu'aux ruines de Spello je fus dans un état d'apathie complète. Cette ville, bâtie jadis par César, est de l'effet le plus pittoresque; d'un côté on aperçoit l'amphithéâtre, de l'autre

la colline qui, majestueuse, s'élève recouverte d'innombrables arcades, de fragments de frontons, d'aqueducs, de palais... Cette vue est ravissante ; c'est la préface de l'antique Rome !

CHAPITRE V

ARRIVÉE A ROME

Porta del Popolo. — Le Colisée. — Les Barberini. — Le banquier Torlonia, duc de Bracciano. — Un homme d'affaires. — La duchesse de Bracciano. — Delphine Gay chante la beauté de Nathalie Potocka.

Lorsque, en me réveillant, je m'assurai que j'avais reposé au sein de la Ville Éternelle, j'éprouvai une sorte de remords de n'avoir ressenti aucun des transports d'usage en y arrivant, pas un cri d'admiration ! Rien de ce que je voyais ne répondait à mon attente.

Ainsi que tous les voyageurs qui viennent de Florence, nous étions entrés par la *Porte du Peuple*. Je m'attendais à un arc de triomphe du style le plus noble, je ne trouvai qu'une

construction italienne qu'on me dit être de Vignole. Nous traversâmes une grande et belle place qui semble déserte. Gare à ceux qui jetteraient un œil observateur sur les fontaines avoisinantes, — un nouveau désappointement les y attend, — c'est encore l'art moderne dans toute son inertie.

La soirée étant déjà fort avancée et la pluie tombant à torrents, il fallut s'enfermer jusqu'au lendemain à l'hôtel Torlonia; nous y trouvâmes un appartement vaste et commode.

C'est par une matinée sombre et pluvieuse que le 16 novembre j'entrevis le Colisée. Cet édifice vaut à lui seul le pèlerinage à Rome. Ce n'est point un de ces monuments dont l'amateur peut seul apprécier les beautés. Ce n'est point un de ces vestiges de l'antique qui appartient au seul savant. C'est un souvenir encore palpitant de la grandeur des Romains, c'est un débris de leur magnificence. Tout étonne et charme l'œil, — élégance et simpli-

cité, harmonie et beauté des lignes. L'imagination reste confondue en songeant qu'une seule génération vit commencer et finir cette construction colossale. Vespasien, au retour de la guerre qu'il fit aux Israélites, employa les prisonniers à ce travail gigantesque; Titus fit la dédicace du Colisée, qui fut d'abord consacré aux jeux sanguinaires.

Cette première fête fut accompagnée de combats de gladiateurs, et l'histoire rapporte que pendant cent jours que durèrent ces réjouissances cinq mille bêtes féroces, et presque autant de gladiateurs, y perdirent la vie. Après avoir servi plus de trois siècles à ces joutes barbares, il fut transformé par les Annibaldi en château fort. Vers 1332 on y vit un magnifique tournoi. Depuis, il a fourni des matériaux pour les plus beaux palais de Rome et particulièrement pour celui des Barberini; c'est à coups de canon qu'Urbain VIII (Barberini) fit démolir une grande partie des ga-

leries pour en retirer plus promptement les colonnes et les corniches nécessaires au palais de son neveu (1). Tant de criminels efforts et de barbares attentats n'ont pu renverser l'œuvre puissante d'un seul homme. Le Colisée est encore là, il regarde passer les siècles et semble avoir sa part d'immortalité (2).

On rendrait un grand service aux voyageurs de les mener les yeux bandés jusqu'à ce quartier éloigné du centre de la ville. La Rome moderne est peu faite pour préparer à la vue de cet antique édifice, — des rues sales, des maisons mal bâties, partout la négligence et la malpropreté, la misère d'aujourd'hui à côté de la magnificence d'autrefois.

Un seul quartier de Rome semble réservé

(1) De là le proverbe : *Quod non fecerunt barbari fecere Barberini.*

(2) « L'homme le plus fait pour les arts, Jean-Jacques Rousseau, par exemple, lisant à Paris la description la plus sincère du Colisée, ne pourrait s'empêcher de trouver l'auteur ridicule à cause de son exagération ; et, pourtant, celui-ci n'aurait été occupé qu'à se rapetisser

aux voyageurs aristocratiques : c'est la place d'Espagne et les rues avoisinantes. Aussi le prix répond-il à la vogue. Nous voilà établis à la via della Croce, dans un des meilleurs appartements de Rome; je ne m'en serais pas doutée si on ne nous eût demandé cinquante louis par mois ; pour toute ressource nous n'avons que deux cheminées pour chauffer ce vaste local. Ici, il faut vivre de soleil et de souvenirs.

22 novembre.

Le seul des princes romains qui se croit obligé de faire les honneurs de Rome est un personnage fort extraordinaire.

Le banquier Torlonia, duc de Bracciano, grand d'Espagne, marquis de Roma-Vecchia et seigneur de bien d'autres fiefs, reçoit une fois par semaine tout ce qu'il y a ici d'étrangers distingués. La maison est superbe. On y

et à avoir peur de son lecteur. » STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 24.

voit réuni (chose rare en Italie) l'antique au moderne. Le duc reçoit avec une aisance surprenante, aussi surprenante que l'est sa fortune. Sa femme l'aide dans cette tâche et n'a pas l'air plus étonnée que lui de la position que leur donnent d'immenses richesses, acquises d'une manière plus qu'équivoque. On prétend qu'au moment où les Français entrèrent à Rome Torlonia leur offrit ses services et reçut en dépôt des trésors inappréciables, entre autres les diamants de Notre-Dame de Lorette qui lui furent confiés *au poids*. Il les rendit sans que l'on s'embarrassât d'examiner si les solitaires n'avaient pas été remplacés par des carats. Toujours est-il que la duchesse resta en possession des plus belles pierreries et nargua les dames romaines.

Dans la matinée, le duc est à son bureau, il vise les lettres de change, compte lui-même l'argent, entasse or sur or, discute sur le poids des ducats que lui apportent les étrangers, etc.;

en un mot, il ne dédaigne aucun profit, quelque mince qu'il soit. Pendant ce temps la duchesse court de la cuisine à la cave, examine les provisions lorsque sa cuisinière revient du marché, gronde ses gens avec une énergie qui, dit-on, lui est toute particulière. Elle se mêle des plus petits détails, et jusqu'à l'heure où il lui plaît de *redevenir* grande dame et de faire endosser à ses valets les plus somptueuses livrées, rien n'échappe à sa vigilance.

Hier au soir il y avait *ricevimento ;* nous avons fait notre entrée dans le monde cosmopolite. La foule était immense ; quantité de cardinaux et d'étrangers. La beauté de ma fille a produit une vive sensation et a inspiré ces vers à Mlle Delphine Gay (1) :

> Elle m'est apparue au milieu d'une fête,
> Comme l'être idéal que cherche le poète,
> Comme cet ange ami dont on connaît la voix,
> Et qu'un songe pieux me fit voir autrefois.

(1) Plus tard Mme de Girardin.

A son regard céleste, à sa grâce ingénue,
A sa douce langueur mes yeux l'ont reconnue.
Dès lors je pressentis combien j'allais l'aimer.
Pour elle un vague effroi vint aussi m'alarmer.
« Ah ! pourquoi, m'écriai-je en ma pitié profonde,
« Descend-elle des cieux pour habiter ce monde ?
« Des maux que sa jeunesse espère en vain braver,
« Si du moins ma raison pouvait la préserver !
« Si ma tendre amitié, mes soins, ma confiance,
« Pouvaient à sa candeur servir d'expérience ! »
Ces vœux que je formais, je les vois s'accomplir ;
Je vois mes tristes jours par elle s'embellir.
Pour ne pas l'affliger des chagrins qu'elle ignore,
Au bonheur, aux serments, je feins de croire encore.
Mélange séduisant d'enfance et de raison,
Ne sachant que les noms d'amour, de trahison,
Son âme, empreinte encor d'une essence divine,
Ne veut pas croire au mal que son esprit devine.
Je saurai, prolongeant cette trop douce erreur,
Des dangers prévenus lui sauver la terreur.
Oui ! le noble intérêt que son destin m'inspire
Doit sur son jeune cœur m'assurer quelque empire.
Cette lyre et ces vers qu'elle daigne envier,
J'éprouve un nouveau charme à les lui dédier.
De tout ce qui l'émeut mon âme est attendrie.
Elle seule est l'objet de ma coquetterie :
Lorsque, sur son beau front languissamment penché,
Par la brise du soir un ruban détaché
Dérange en la voilant sa blonde chevelure,
Quelque chose me gêne et manque à ma parure.
Loin d'envier son sort, sa touchante beauté,

De ses moindres succès mon orgueil est flatté ;
Je les vois, les prédis, je les partage même,
Et je me sens rougir si l'on me dit qu'on l'aime.
Enfin mon cœur renaît pour mieux guider le sien,
Son brillant avenir a remplacé le mien ;
Et trouvant dans ses vœux une source nouvelle,
Mes rêves de bonheur recommencent pour elle.

C'est chez les Torlonia (1) que nous fîmes la connaissance du prince Léopold (2) de Cobourg, veuf de Charlotte d'Angleterre (3). Il n'a plus cette beauté remarquable qui lui valut le cœur d'une reine.

(1) « De la condition la plus vulgaire, M. Torlonia s'est élevé, par son savoir-faire, à la position la plus brillante. L'amour exclusif de l'argent est, selon moi, ce qui gâte le plus la figure humaine... M. Torlonia est le banquier de tous les Anglais qui viennent à Rome et fait des bénéfices énormes en leur payant leurs livres sterling en écus romains... En revanche, M. Torlonia donne à ses clients des bals charmants, dont l'entrée ne serait pas trop payée à quarante francs par tête. Ce jour-là il n'est plus avare. » STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 163-164.

(2) Voir ch. XIII.

(3) Morte en 1817.

CHAPITRE VI

LA SOCIÉTÉ DE ROME

La reine Hortense. — Messe papale. — Les fontaines. — Delphine Gay. — Mme Sophie Gay. — Le corps diplomatique : le duc de Laval-Montmorency, le comte de Celles, le comte de Funchal, l'ambassadeur de Naples. — Mme d'Appony. — Mot du duc de Laval.

10 décembre.

Mon fils étant tombé malade, je n'écris plus ; ce climat est fatal à la jeunesse. Aujourd'hui seulement le danger est passé, et l'inflammation paraît avoir cédé à plusieurs saignées.

15 décembre.

Mon malade allant de mieux en mieux, j'ai recommencé mes courses et suis allée remer-

cier la comtesse de Saint-Leu (Hortense, reine de Hollande), qui, sans me connaître, avait envoyé savoir des nouvelles de mon fils.

J'ai trouvé une personne pleine de bienveillance. Elle a conservé une assez belle taille et une allure encore jeune. Son esprit ne m'a pas semblé supérieur; elle parle beaucoup, sans rien dire de remarquable. Sa gaieté inépuisable est celle d'une femme qui n'a pas connu les grands malheurs. Son état de maison est fort modeste. Plus je vois de royautés déchues, plus je me persuade que la reine de Naples est la seule qui sache conserver sa dignité sans se donner le ridicule de garder un rang que le sort lui a ravi.

24 décembre, veille de Noël.

Depuis trois cents ans on n'avait pas eu la cérémonie qui a eu lieu ce soir. Le pape a dit lui-même la messe de minuit. C'est la première fois que je l'ai vu officier. Sa ferveur et

sa piété sont aussi exemplaires que l'est peu le reste de la cérémonie. Les anciens avaient raison d'empêcher les profanes de pénétrer dans leurs temples. A Rome, les Anglais font de nos églises un lieu de réunion où ils viennent rire, causer, regarder.

Rien n'est beau comme le moment de la consécration. Ce silence profond, ce recueillement général, la présence de tant d'individus de différentes nations prosternés devant un Dieu puissant, — il y a là quelque chose d'indéfinissable. Mais bientôt les chants recommencent, le silence cesse, on se relève, on se regarde, on parle, et le temple redevient un salon. J'avoue n'avoir pas été enchantée de la musique. Il me semble qu'elle ne répond pas à la grandeur du lieu, et ces quelques voix grêles ne donnent pas l'idée des concerts célestes, dont Saint-Pierre serait digne.

Une des beautés de Rome, c'est la richesse de ses fontaines. Il n'y a pas de place, pas de

rue, pas même de maison qui n'ait sa fontaine. C'est un des héritages de l'antiquité. Les magnifiques aqueducs qui apportent cette eau limpide, la meilleure peut-être qui existe, sont un des principaux décors des environs de Rome. Indestructibles comme tous les ouvrages des anciens, ils sont là pour conserver le souvenir des travaux hardis d'autrefois et pour parer la campagne. Ceux mêmes de ces aqueducs qu'on a négligés semblent fiers de leur beauté devenue inutile, et le lierre qui les couronne tantôt en épais taillis, tantôt en légères guirlandes, ajoute encore à l'effet qu'ils produisent dans cet incomparable paysage. C'est en sortant de Saint-Jean de Latran que j'en fus saisie d'admiration ; nulle part l'Italie n'apparaît plus pittoresque.

30 décembre.

Le fond de la société à Rome est composé d'une foule d'Anglais qui passent lentement

d'un salon dans un autre, traînant à leur suite l'ennui et la nullité.

Le petit nombre d'Italiens qui fréquentent le monde paraît trouver commode cette agglomération, où les talents, l'esprit et le don de la conversation deviennent superflus. Cependant, après avoir observé avec attention, on découvre, dans ces assemblées nombreuses, des personnes distinguées, dignes d'une existence plus active, et l'on finit par réunir une société agréable, où chaque nation vient offrir son contingent. Cette ligue contre l'ennui commence à se former chez moi tous les samedis.

Hier, Mlle Gay apparut jeune et belle comme Corinne. Rarement une femme reçut en partage un si beau talent et sut, comme elle, voiler son génie avec tant de simplicité, de candeur et de modestie. Je voudrais l'entendre au Capitole et l'y voir couronnée. — Sa mère était une des femmes les plus spirituelles

de son temps, mais le langage ne répondait pas au plumage, le ton gâtait l'esprit (1). — Hélas! qu'est devenu ce Capitole qui, de loin, exalte l'imagination? Où sont ces trophées, ces sièges consulaires, ces portiques? Qu'est devenue la statue de Pompée? Où César a-t-il reçu le coup fatal? Tout a disparu : rien n'est là pour guider le souvenir. Rome moderne me poursuit partout, partout l'architecture italienne a remplacé la simple magnificence des constructions antiques. Tout est richesse, rien n'est grandeur, rien ne révèle le passé. Rome a vaincu le monde, et le temps a vaincu Rome.

(1) « Mme Gay était une célébrité des premiers beaux jours de l'Empire. Elle en gardait le geste et l'accent, la rime *Gloire* et *Victoire;* le turban aussi... avec la harpe d'Ossian... Sa beauté hardie, son esprit et ses romans lui avaient fait un nom. Accoutumée au bruit, lorsque vint la mauvaise fortune, elle ne voulut point rentrer dans le silence. Tout en elle était sonore, ses amours, ses amitiés, ses haines, ses défauts, ses vertus, car elle en avait : sa maternité le fut plus que tout le reste. » Daniel STERN, *Mes souvenirs,* p. 306 307, 1 vol. in-8°. Paris, 1877.

Le corps diplomatique est une ressource pour les étrangers.

L'ambassadeur de France est le duc de Laval-Montmorency ; aussi bon gentilhomme que grand aristocrate, il a des manières nobles et distinguées, — son air distrait pourtant choque bien des gens. Errant dans son salon une lorgnette à la main, il paraît aller en reconnaissance, — il salue avec surprise les personnes qu'il a lui-même invitées la veille. Un bégayement naturel donne quelque chose de piquant à la manière dont il raconte : on attend longtemps la fin de ses petites histoires, mais on n'attend point en vain. Constamment amoureux malgré ses soixante ans, il est à tous égards un Français d'autrefois, et les convulsions qui ont si longtemps agité sa patrie n'ont produit d'autre effet sur lui que d'augmenter sa haine pour toute innovation et son amour pour son nom et pour son roi. Il questionne beaucoup, persuadé que, dans sa posi-

tion, la nécessité de tout savoir donne le droit de tout demander. — Mais il est paresseux et peu soucieux des affaires sérieuses ; il en laisse, dit-on, la direction au secrétaire d'ambassade, M. d'Artaud.

Le comte de Celles (1), ambassadeur des Pays-Bas, a un embonpoint tout à fait national et une grosse gaieté qui ne l'est guère moins, mais qui n'exclut pas une sorte de finesse. Parlant sans cesse de sa maison, de son cuisinier, de sa *nouvelle argenterie*, il jouit en parvenu et dépense en financier (2). Jadis employé sous Napoléon, il a pris en France le goût de la société et serait bon enfant s'il n'avait une trop haute idée de l'importance de sa place.

L'ambassadeur de Portugal, le comte de

(1) Il quitta Rome en 1828 ; il fut remplacé par M. Reinhard.

(2) Cf. le joli portrait que fait la comtesse de M. de Pradt. *Mémoires*, p. 300.

Funchal, est en opposition complète de manières et de ton avec les deux premiers. Petit, noir et sec, il a un esprit délié, une érudition profonde, il ne dit jamais de choses banales, il paraît être arrivé à la place qu'il occupe à force de travail, de souplesse et de temps. Privé des dehors que donne l'habitude de la société choisie et de l'aplomb qui tient à une position personnellement brillante, il semble être étranger chez lui et laisse aller les choses comme elles peuvent avec une sorte d'insouciance qui ne laisse pas que de choquer.

L'ambassadeur de Naples (1), vieillard octogénaire, représente à merveille la caducité et l'inertie du gouvernement de son pays, où les vieux préjugés et les vieilles méthodes sont rentrés avec une vigueur nouvelle.

L'ambassade d'Autriche est vacante; le souvenir de Mme d'Appony charmait encore

(1) Le marquis DE FUSCALDO, *Almanach de Gotha*, 1828.

ceux qui se rappelaient ses soirées musicales et glaçait les autres quand ils pensaient à sa raideur. Le duc de Laval disait, en voyant le neveu de cette dame, jeune homme très mal élevé et se vautrant sur tous les canapés : « Quel dommage qu'il ne puisse avaler un peu de sa tante ! »

Tous ces messieurs font à leur manière les honneurs de Rome. La maison la plus brillante est, sans contredit, celle de l'ambassadeur de France, qui seul donne des bals et des fêtes.

CHAPITRE VII

LES MARIONNETTES ROMAINES

Les *Burattini*. — Aventures de Cassandrino et de son fils. — La villa Borghèse et la villa Pamphili. — Jérôme Bonaparte. — L'ex-reine de Westphalie.

15 janvier.

Le plus joli spectacle que j'ai vu en Italie, ce sont les *Burattini* ou marionnettes. Rien n'égale la gentillesse du théâtre, la variété des décors, la perfection du jeu. Vous avez à la fois comédie, opéra, pantomime et ballet. Métastase, l'Arioste, Dante, sont évoqués tour à tour avec un très grand bonheur. Voici à peu près le sujet de la pièce donnée hier :

Cassandrino, citadin romain, a trois fils. Il s'occupe de l'éducation du plus jeune, qui n'a

pas encore douze ans. Inquiet de savoir si l'enfant n'est point surchargé de leçons, il l'appelle et lui demande ce que lui fait apprendre son précepteur.

— Je lis la vie d'Alexandre le Grand, répond l'enfant, et je veux un jour l'imiter.

Le papa, à ces mots, fait quelques petits sauts joyeux et se jette dans les bras de son fils, — grands embrassements, grands épanchements de part et d'autre. Mais, hélas! les plaisirs de ce monde sont de courte durée!... Tandis que ces cœurs sensibles se livrent à la joie, la trompette retentit, on bat la générale, et le pauvre Cassandrino est sommé par un officier supérieur d'envoyer quelqu'un de sa famille à la défense de la ville, qui se trouve assiégée. Il est bien naturel qu'en pareil cas on pense aux aînés, il est inutile d'avoir une âme de marionnette pour cela. Or, les aînés avaient pensé à eux-mêmes et s'étaient enfuis. Que faire?... le pauvre citadin n'a nulle

envie de remplacer son cadet, cependant il le faut bien, et le voilà qui part en sautillant.

Au second acte, la scène change; l'œil parcourt sans obstacle un vaste pays, à travers lequel passent tantôt une cavalerie bien montée, tantôt une courageuse infanterie qui en vient aux mains avec les Maures infidèles; on ne sait trop ce qu'ils font là entre des hussards et des voltigeurs, mais enfin ils y sont, et le malheureux Cassandrino aussi. Le pauvre bourgeois, toujours en habit brodé, est obligé de se mesurer en un combat singulier avec un officier barbaresque. On le voit bientôt vaincu, terrassé, prêt à recevoir le coup mortel, lorsque son jeune fils accourt une lance à la main et tue l'ennemi de son père.

Le dieu Mars, qui se mêle de toute chose, charmé de la valeur du jeune paladin, descend des cieux sur un char d'or et de rubis et enlève le petit héros pour le présenter à Jupiter.

Le Cassandrino regarde bouche bée cette

brillante apothéose; il ne sait trop où il en est, de nouvelles angoisses s'emparent de son cœur paternel, il réfléchit quelque temps et finit par se rendre chez la sibylle, sa voisine, afin d'apprendre quel sort est réservé à son cadet. Il frappe longtemps à l'entrée de la grotte mystérieuse, enfin la sibylle apparaît et, reconnaissant le bon citadin, lui fait l'accueil le plus amical. La conversation s'engage, Cassandrino expose de la manière la plus touchante les glorieuses perplexités où le jette la faveur des dieux. La sibylle l'écoute attentivement, elle semble fort affectée de ses peines et lui promet de le conduire dans l'Olympe.

Ils partent ensemble, traversent des terres inconnues; le pauvre bourgeois se plaint de la fatigue, il n'a guère voyagé et n'aime pas les mauvais chemins.

Au troisième acte, on arrive aux confins du Tartare, l'aspect en est très désagréable; les gens qui peuplent ce lieu et qui vomissent des

flammes font grand'peur au Cassandrino. Il se cache derrière sa compagne. Rhadamante, assis à son bureau, distribue des entrées; il prend tout d'abord un air revêche, mais finit par céder aux instances de la sibylle. Nos voyageurs ont bientôt franchi les enfers. Il est temps, car notre héros n'en peut plus et va mourir de frayeur et de lassitude. Enfin voici l'Olympe, et Jupiter sur un trône d'or, et les globes azurés semés d'étoiles en diamants, et les dieux et les déesses dans des nuages couleur de rose!

Le citadin reste ébloui, mais combien son émerveillement augmente encore lorsqu'il aperçoit le dieu Mars, tenant par la main son Benjamin, qu'il présente au souverain des dieux! Jupiter fait à l'enfant un accueil fort honnête, il l'engage à persévérer dans la noble carrière des armes. Après quoi, il l'envoie faire un tour dans les immortels jardins de l'Olympe; là, notre petit homme est encore à la hauteur

de la situation, il se divertit à merveille entre les déesses, qui chantent chacune un couplet, et les dieux, qui esquissent de gracieux entrechats.

La toile tombe, et les applaudissements commencent. L'enthousiasme est délirant, on crie, on s'extasie. J'avoue que l'enivrement général m'a gagnée et que, de ma vie, je n'ai applaudi de meilleur cœur.

16 janvier.

Il est dit que je ne jugerai rien comme les autres ! On m'avait assuré que la villa Borghèse était la plus belle de toutes les villas romaines, mais c'est à la villa Pamphili que j'accorde la palme. C'est le modèle, le chef-d'œuvre des jardins italiens. Les berceaux de lauriers toujours verts dont l'ombre défie les rayons du soleil, les nombreux jets d'eau, les rampes, les statues, tout est en harmonie avec l'élégante régularité du Casino. Et quand l'œil,

fatigué de tant de magnificence, veut se reposer sur un site plus champêtre, il trouve à l'extrémité de ces jardins somptueux un bois de pins, une ferme, des gazons, tout le charme d'un parc anglais. Nous cueillîmes des anémones sauvages, l'herbe en était émaillée tout le long du bois. Leur couleur brillante annonce déjà le printemps.

17 janvier.

Quel climat! quelle température! que les Italiens sont heureux d'être nés sous ce ciel! Ce matin, l'air était si doux, le soleil si brillant, l'atmosphère si veloutée qu'on se croyait presque aux approches de l'été (1).

18 janvier.

La sœur du roi de Wurtemberg, — qu'on nomme ici princesse de Montfort (2) et qui,

(1) « Il est des jours où la beauté seule du climat de Rome suffit au bonheur. » — Stendhal.

(2) Catherine, seconde fille de Frédéric, roi de Wur-

jadis, épousa Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, — ayant témoigné le désir de me voir, m'a reçue hier. A mon grand étonnement, j'a trouvé une personne parfaitement aimable, causant bien, ne conservant rien de la raideur de son pays et n'ayant acquis en France que ce qui pouvait s'allier aux vertus dont elle est le modèle. Je connaissais Jérôme, qui était venu à Varsovie (1) au temps de ses prospérités et s'amusait à jouer au roi; je le retrouvai à Rome prince déchu et séducteur suranné. Il portait à la boutonnière la décoration de la Légion d'honneur; il s'entourait d'un certain faste, — peut-être payait-il de cette façon un tribut à l'origine royale de sa femme.

Le ciel, qui n'avait point accordé d'enfant à Jérôme du temps de ses grandeurs, le dé-

temberg, et d'Augusta, princesse de Brunswick, était la mère de la princesse Mathilde.

(1) Voir *Mémoires,* p. 318-320.

dommagea de tous ses revers en lui donnant ce que sa femme et lui avaient désiré en vain pendant plus de dix ans.

Le palais qu'ils habitent a jadis appartenu à Lucien, qui s'en est défait, ainsi que de toutes ses richesses artistiques. Un grand nombre de domestiques, une profusion de lumières et de parfums, tout dans cet intérieur sentait le luxe, — un luxe que je n'ai point remarqué chez les autres membres de cette famille.

CHAPITRE VIII

19 janvier.

Mes samedis commencent à être fort agréables, — vers minuit chacun est tenu de conter une histoire de revenants. Le fils de lord Holland, M. Fox (1), vivement épris des charmes de ma fille, est le seul Anglais distingué qui, pour le moment, se trouve à Rome. Il nous a fait le tragique récit que je vais rédiger :

LES ROSES VOILÉES

Lord Littleton n'avait, à vingt ans, plus rien à désirer; blasé, il vivait sans but, dans

(1) Henry-Édouard Fox (1802-1859), quatrième lord Holland (à la mort de son père, en 1840); il fut ministre plénipotentiaire à Florence.

un monde où de trop faciles succès lui semblaient indignes de son attention.

Joignant à un esprit sérieux un cœur froid et une imagination ardente, il crut que seule la gloire pourrait remplir son existence et secouer son apathie. Il alla faire la guerre en Espagne, où il fut accueilli avec le degré de distinction qu'on vous accorde facilement lorsqu'on a un beau nom, une grande fortune et quelque mérite. Ses débuts furent aussi brillants qu'heureux ; il se battait sans jamais être blessé, bientôt il se crut un héros et trouva que son avancement tardait trop. Mécontent de son chef, dégoûté de ses camarades, il devint sombre et rêveur, et ne chercha plus que la solitude.

La maison qu'il habitait à Cadix appartenait à doña Olivia de Mendox, dont le mari, victime de la bonne cause, était mort depuis trois mois. Cette dame n'avait plus qu'une consolation sur la terre, — une fille âgée de

seize ans. Blanche n'avait pour elle que sa beauté et son innocence; elle était élevée comme toutes les Espagnoles dans cette inaction complète qui doit nécessairement exalter les passions et les rendre d'autant plus dangereuses que rien ne peut les combattre.

Blanche aima le jeune Anglais dès qu'elle l'eut aperçu au travers de la jalousie près de laquelle ses journées de deuil s'écoulaient tristement.

Littleton ne se douta du sentiment qu'il faisait naître qu'au moment où, revenu de ses illusions militaires, il avait voulu s'isoler.

Un jour qu'il rentrait lentement chez lui, deux roses liées d'un *ruban noir* tombèrent à ses pieds. Il s'empara de ce don lugubre, et ses yeux découvrirent sans peine une main qui était restée hors de la fenêtre. Plein d'une émotion qu'il ne connaissait point encore, il crut aimer pour la première fois; son imagination s'enflamma, et le désir d'être agréé

par la jeune fille fut le but unique de sa vie.

Le jour même où Littleton obtint l'aveu de l'amour le plus tendre, une lettre qui lui annonçait la fin prochaine de son père le força à partir précipitamment. Il promit de revenir, et demanda la main de Blanche. — Doña Olivia, dont l'existence était minée par le chagrin, fut heureuse d'avoir trouvé un protecteur pour l'enfant qu'elle chérissait, et consentit avec joie à la prochaine union des deux amants.

L'heure de la séparation venue, Blanche, égarée par la douleur, se livra aux démonstrations les plus passionnées, et Littleton, ému, répéta cent fois qu'il serait fidèle au serment qu'il devait bientôt prononcer au pied des autels.

Quand il arriva en Angleterre, son père venait d'expirer. Le retour du fils adoucit momentanément la douleur de la mère, mais la pauvre femme retomba bientôt dans la plus sombre mélancolie, et Littleton connut pour

la première fois les amertumes de la vie réelle. Le triste manoir qui l'avait vu naître était en harmonie avec les émotions de son âme.

Cette architecture gothique, ces longues galeries, ces vitraux, ces portraits de famille, dont les costumes anciens et bizarres semblaient attester la marche rapide et destructive du temps, tout agissait sur son ardente imagination; en peu de temps, sa santé fut si fortement ébranlée que sa mère l'emmena à Londres dans l'espoir de le guérir par la distraction.

Littleton n'avait pas osé parler de Blanche à sa mère et lui faire part des engagements que l'honneur et l'amour l'avaient forcé à contracter, — il n'avait pas trouvé les circonstances opportunes. Plus tard, le tourbillon du monde dans lequel il se trouvait entraîné effaça promptement le souvenir d'un court instant d'ivresse. Ne recevant point de nouvelles d'Espagne, il se justifia à ses propres yeux en accusant

Blanche d'inconstance; et ainsi les quelques jours qu'il avait donnés à l'amour devinrent un rêve fugitif. Mille beautés nouvelles l'entourèrent. La vanité lui fit prendre pour du sentiment ce qui n'était que coquetterie; plus il se croyait aimé, moins il se trouvait coupable.

Le retour de la belle saison rappela le jeune lord à la campagne, où sa mère l'avait précédé. Il s'arracha enfin aux séductions et s'installa dans son château. Devenu chef d'une famille illustre, il avait un rôle grave et brillant à remplir. On lui prépara l'appartement que son père avait occupé; ses vassaux vinrent le recevoir, et c'est avec toute la pompe qui accompagne les cérémonies de ce genre qu'il prit possession de l'antique demeure de ses ancêtres. Le banquet s'étant prolongé fort avant dans la nuit, il se retira très tard et fut saisi d'une secrète terreur lorsque les gens en se retirant l'eurent laissé seul dans sa chambre

à coucher. Il contempla avec émotion ces meubles d'autrefois et ce lit qui, pendant si longtemps, avait été celui de son père. Il crut l'entendre lui reprocher la légèreté avec laquelle il l'avait oublié.

A peine était-il assoupi, qu'un léger bruit le réveilla en sursaut; il osait à peine respirer; mais son trouble fut indescriptible quand il aperçut dans l'obscurité profonde un cercle lumineux au milieu duquel une femme s'avançait à pas lents; elle était vêtue d'une longue robe de satin virginal, une couronne de fleurs ombrageait son front, et les tresses de ses cheveux noirs se dessinaient sur sa taille légère. Elle tenait à la main deux roses voilées d'un crêpe, et, s'arrêtant au milieu de la chambre, elle fit un geste de paix comme pour rassurer celui qu'elle venait visiter.

Littleton crut reconnaître Blanche, belle comme au temps de leurs serments d'amour; mais il fut épouvanté de la pâleur mystérieuse

et des formes aériennes de la jeune fille. Elle s'approcha doucement des rideaux de son lit et, lui jetant un triste regard, elle posa à ses pieds les roses voilées qu'elle tenait à la main. Littleton frémit sans cesser de la regarder.

— Blanche! s'écria-t-il, est-ce bien toi?

Mais un sourire mélancolique fut la seule réponse qu'il obtint, et aussitôt un nuage léger enveloppa l'image qu'il avait contemplée, ne laissant de la vision céleste que le parfum des fleurs.

Éperdu, Littleton se précipite hors de son lit; mille sentiments nouveaux s'emparent de son âme. Le remords et l'amour s'éveillent à la fois dans ce cœur glacé. Il court à l'appartement de sa mère, et lui ayant révélé tout, il s'apprête à partir; c'était le seul remède qui pût calmer l'agitation de ses sens.

Ne trouvant pas à Falmouth de bâtiment prêt à partir, il s'embarqua sur une felouque qui, plus d'une fois, risqua d'être engloutie

dans les flots. Aucun danger ne put l'intimider.

Enfin, le neuvième jour, à onze heures du soir, il atteignit Cadix ; il vola vers la maison de doña Olivia. La lune éclairait le ciel. Il reconnut de loin la fenêtre d'où Blanche lui avait jeté les roses. Il remarqua que la jalousie était levée. Ce léger incident fit sur lui un effet si inattendu qu'il fut obligé de s'asseoir sur un banc pour reprendre ses esprits.

Une femme vint à passer — c'était la vieille concierge de la maison.

Il n'eut pas la force de la questionner. Un froid mortel circulait dans ses veines, et, l'œil fixé sur la mystérieuse fenêtre, il semblait vouloir interroger ce témoin muet... Enfin, minuit sonna, et le son lugubre des cloches retentit. Des jeunes filles assises sur la porte d'une maison voisine se mirent à prier. Littleton entendit distinctement le nom de Blanche de Mendox. Hors de lui, il s'élance vers la

maison, frappe avec fracas, appelle la vieille Marguerite et se précipite audevant d'elle, sans oser proférer un seul mot.

Hélas!... il était trop tard..... Blanche n'était plus de ce monde... et sa malheureuse mère, accablée de douleur, s'était enfermée dans un couvent dont la règle sévère interdisait toute espèce de commerce avec l'extérieur.

L'infortuné Littleton, après avoir versé des larmes amères sur la tombe de sa jeune fiancée, repartit pour l'Angleterre.

L'affection maternelle s'efforça en vain de calmer l'agitation de son âme : sombre et rêveur, il paraissait à la fois craindre et chercher la solitude. Il était obsédé d'une seule image et d'un seul souvenir; sa pâleur et l'égarement de ses regards trahissaient les tourments de son âme. On remarqua que, surtout au déclin du jour, son agitation augmentait — et bientôt on apprit qu'il croyait voir toutes les nuits, à la même heure, l'innocente victime

de sa légèreté. Ce fut en vain qu'on employa, pour le guérir, tous les moyens que la raison pût suggérer. Tout fut inutile, il répondait toujours : *Je l'ai encore vue !*

Le dépérissement de cet infortuné jeune homme devint si visible que sa mère, commençant à craindre pour sa vie, ne connut plus un instant de repos. Elle consulta un habile médecin et l'engagea à venir passer un mois en son château; elle espérait que l'art pourrait quelque chose, là où la raison et les soins avaient complètement échoué. Au bout de quelque temps, le médecin, qui avait gagné la confiance de son malade, annonça qu'il croyait avoir trouvé un remède certain, mais qu'avant tout il fallait chercher une jeune fille dont les traits pussent produire sur l'esprit du malade une illusion d'où dépendait sa guérison.

— Il faut, dit-il, la vêtir comme est vêtue la femme qu'il croit apercevoir toutes les nuits, et, au moment où elle devra se retirer, il faut

qu'elle rompe le silence, qu'elle lui pardonne et qu'elle lui promette de ne plus revenir. Je ne vois que cette manière de le rendre à la santé et au repos. C'est en partageant leur délire qu'on guérit les êtres dont la souffrance prend sa source dans les maux de l'imagination.

Il fallut chercher longtemps avant de rencontrer une jeune fille dont la taille et les traits pussent être comparés à ceux dont Littleton parlait avec tant d'enthousiasme. Tout enfin étant arrangé d'après les conseils du médecin, on décida de tenter un dernier effort pour sauver l'infortuné qui déjà semblait être sur le bord de la tombe.

Au jour fixé, il fut convenu que le docteur ne quitterait pas la chambre du malade, afin de juger par lui-même de l'effet d'une crise aussi décisive. C'était un soir d'automne ; l'air, fortement agité par une brise du nord, avait quelque chose de glacial. Les feuilles étaient

déjà tombées, et l'aspect de la campagne disposait à la mélancolie. Littleton, plus sombre encore que de coutume, errait au bord de l'Océan, dont les vagues venaient se briser contre la terrasse du château. La mère, inquiète, voyant qu'il prolongeait sa promenade, l'envoya chercher; il revint lentement, s'assit auprès d'elle sans proférer un mot et resta plongé dans ses tristes pensées. Onze heures et demie sonnèrent, il frémit, prit tristement la main de sa mère, la pressa sur son cœur flétri et se retira dans sa chambre. Le médecin le suivit sans qu'il s'en aperçût; caché dans un coin de la chambre, il observait attentivement. Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit doucement, et la vision mensongère s'étant avancée, Littleton poussa un profond soupir. Mais quel fut l'effroi du médecin lorsque, après un court silence, le malade, jetant un cri perçant, prononça ces mots :

— Ciel ! j'en vois deux !

Un long évanouissement suivit ces paroles. Littleton ne reprit ses sens que pour demander sa mère et mourir dans ses bras (1).

(1) Les Anglais paraissent avoir une prédilection pour ce genre d'histoires. On sait que Shelley et Byron, pendant leur séjour à la villa Diodati, près de Genève, passaient des jours entiers à lire des récits de revenants. Le résultat de ces séances fut le *Vampire*, de BYRON, et *Frankenstein,* de Mrs SHELLEY (Mary Godwin).

CHAPITRE IX

LE CARNAVAL

La bénédiction des chevaux. — La reine Hortense. — Ses bals. — Les petites vanités de la société de Rome. — Les tableaux vivants de la comtesse de Westmoreland. — Visite à la mère de Napoléon. — Le cardinal Fesch.

21 janvier.

Je crois qu'il est impossible de voir sans étonnement la cérémonie qui a eu lieu ce matin. Une foule immense s'était portée sur la place, devant la petite église qui est consacrée à saint François. On y bénissait les chevaux et les chiens ; le prêtre leur parlait bas, les signait et leur jetait de l'eau bénite. L'ambassadeur de France avait envoyé à cette cérémonie ses gens et ses chevaux.

Cette coutume rapporte aux moines une somme considérable, et lorsqu'on a répondu aux étrangers étonnés : C'est l'usage, on croit avoir tout dit. Beaucoup d'Anglais s'amusent à attraper les chiens, afin de leur faire prendre part à la bénédiction.

23 janvier.

La comtesse de Saint-Leu reçoit tous les vendredis, principalement les étrangers et les artistes. Sa belle-sœur (1) ne vient pas souvent; je crois qu'elle trouve ces réunions trop bruyantes. On y danse quelquefois jusqu'au jour. La maîtresse de la maison aime cet exercice à la folie; les flatteurs disent qu'elle y excelle. Pour moi, je ne comprends pas qu'à son âge une femme puisse encore danser. Il faut convenir que la comtesse de Saint-Leu fait les honneurs de sa maison de la manière la plus aimable.

(1) La reine Catherine, femme de Jérôme, dont il a été question au ch. VII.

Un portrait de Joséphine en costume d'impératrice est placé sur l'une des parois du salon.

J'avoue que je fus choquée des plaisirs trop bruyants auxquels Hortense se livrait.

C'est le matin que, de préférence, je vais chez ces grandes dames ; je les trouve presque toujours seules, et je profite du tête-à-tête pour les faire parler de choses intéressantes.

2 février.

La douce influence du siroco, jointe à la dissipation dans laquelle on vit forcément pendant le carnaval, encourage à la paresse...

Plus je vois la société de Rome, plus j'y découvre toutes les vanités des petites villes. Avoir chez soi un cardinal ou un ambassadeur, c'est le bonheur suprême ; peu importe que le personnage soit ennuyeux, le titre tient lieu de tout. Aller chez la duchesse de Hamilton, être des petits soupers du duc de Laval, avoir reçu la visite du principicule de Lucques sont

des points importants qui troublent la vie des gens. La colonie anglaise s'agite d'une autre façon. Les questions de préséance sont ses plus graves occupations.

On ne saurait remarquer sans surprise que tant de petits sentiments et de petites pensées puissent naître à Rome, au milieu de si grands souvenirs.

La journée d'hier a fait bien des jaloux ! Il y avait des tableaux vivants chez la comtesse de Westmoreland (1) ; fort peu d'Anglais avaient été admis à cette fête. La maîtresse de la maison, aux yeux de bien des gens, passe pour un peu folle. Je ne saurais nier, malgré tout le bien que je lui veux, qu'elle ne soit un peu bizarre. Pleine d'ardeur pour ce qu'elle entreprend, ses tableaux sont devenus l'affaire la plus importante de sa vie, elle en rêve la nuit, elle s'en occupe tout le jour; elle

(1) Jeanne, comtesse de Westmoreland, morte en 1857.

consulte, fait répéter, ordonne et contremande. Si, dans la rue, elle rencontre une personne qui réalise son idéal, elle l'arrête sans la connaître et lui impose un rôle. Elle dérobe des enfants pour en faire des Jésus et s'inquiète fort peu de les montrer nus si cela est nécessaire. Avec ce soin et cette passion elle est parvenue à faire des *copies vivantes* qui étaient réellement admirables, entre autres celle de la *Vierge à la Chaise*. Les entr'actes sont très longs, d'autant que, pour augmenter l'effet des tableaux, la comtesse imagine de nous laisser dans une obscurité profonde. Les gens qui tenaient à être bien placés s'avançaient à tâtons, heurtant tantôt un cardinal, tantôt un ambassadeur.

7 février.

Nous désirions infiniment connaître la mère de Napoléon : la princesse de Montfort (1) le

(1) La reine Catherine, femme de Jérôme.

lui ayant laissé entendre, elle nous a engagés à venir ce matin, et la princesse a bien voulu nous y mener. Mme Létitia se tenait dans un petit salon, au fond de son appartement. Nous y trouvâmes le duc de Hamilton (1), qui professait pour elle un tendre attachement; à notre arrivée, il se retira. Le grand âge de Mme Létitia, que les événements ont rendue si intéressante, paraît n'avoir pas anéanti ses facultés morales. On voit encore qu'elle a dû être belle; sa mise est simple et noble; elle parle peu et paraît avoir de la difficulté à comprendre le français. Elle aime à parler de son

(1) Alexandre Hamilton Douglas, dixième duc de Hamilton, duc de Brandon en Angleterre, duc de Châtellerault en France, né en 1767. Ambassadeur en Russie (1806). Il mourut le 18 août 1852. Le duc de Hamilton était très fier de sa noblesse, et se considérait comme le véritable héritier du trône d'Écosse. D'autre part, il était très bon et très généreux. Il avait un goût très vif pour les arts, et réunit une admirable collection de tableaux et d'objets d'art qui fut vendue en 1882. La vente dura dix-sept jours et produisit la somme énorme de 397,562 livres sterling (1,987,810 francs).

fils. Elle dit à mon mari des choses obligeantes sur l'attachement qu'il avait témoigné à Napoléon (1), et ces paroles furent accompagnées de quelques larmes qui lui échappèrent malgré elle, car elle se hâta de les essuyer. Elle nous montra un petit anneau qu'elle porte au doigt — son fils le lui avait donné quand il était enfant.

Remarquant que nous prenions un intérêt sincère aux choses qui concernaient l'empereur, elle dit à sa belle-fille de nous mener dans sa chambre à coucher. Nous y vîmes nombre de souvenirs du grand homme, souvenirs qui se rattachaient aux différentes époques de sa vie. Il y avait, entre autres, le petit buste du roi de Rome, qui avait été envoyé à Napoléon à Sainte-Hélène, et la lampe de nuit qui éclairait sa chambre quand

(1) Voir *Souvenirs du baron de Bourgoing*, édition de 1864, p. 228-270, et *Mémoires de la comtesse Potocka,* p. 334-337.

il mourut. — Il avait recommandé plusieurs fois qu'on remît ces deux objets à sa mère, paraissant y attacher une idée philosophique et consolante. La princesse de Montfort nous a assuré que Mme Létitia parlait de la mort avec un calme et une force d'âme assez rares chez une personne de cet âge.

Le cardinal Fesch, devenu très dévot, venait souvent la prêcher; il la tourmentait sur les jeûnes que sa grande vieillesse l'empêchait de pratiquer. Elle lui dit un jour :

— Jusque-là, c'est fort bien, mais plus loin, *non*. Je veux être pieuse et non bigote.

Elle faisait et refaisait son testament. Devenue fort avare, elle n'a cependant jamais refusé de donner de l'argent à ceux que l'empereur lui avait adressés pour toucher des sommes quelquefois très considérables.

Elle vit très retirée, elle n'aime pas voir les étrangers et ne donne jamais à dîner, pas

même à ses enfants. Cependant sa maison est belle et confortable. On dit qu'elle a conservé de magnifiques pierreries, mais elle ne les fait voir à qui que ce soit, craignant qu'on ne lui en demande.

CHAPITRE X

L'AFFAIRE MAUBREUIL

Le soufflet donné à Talleyrand. — L'ex-reine de Westphalie. — Son arrestation à Berne. — Les diamants. — La mission de M. de Maubreuil. — M. de Vitrolles. — L'écrin trouvé dans la Seine. — Défense de M. de Maubreuil.

9 février.

Le soufflet octroyé par M. de Maubreuil (1) à M. de Talleyrand est la nouvelle venue de Paris (2) qui fait les frais de toutes les conversations de Rome. On prétend que M. de Talleyrand, après avoir reçu cette gifle, s'est écrié :

— En vérité, j'ai le droit de me croire encore au collège.

(1) Marie-Armand, comte de Guerri de Maubreuil, marquis d'Orvault (1784-1868).

(2) Le 20 janvier 1826.

Cette plaisanterie, fort admirée des partisans du prince, n'est pas du goût de beaucoup de gens. Une insulte de ce genre ne prête guère au mot pour rire.

Cet événement a réveillé bien des souvenirs. M'étant trouvée avec la princesse de Montfort, je lui demandai des détails sur le vol de ses diamants. Voici le récit qu'elle m'a fait de cet événement et qu'elle m'a permis de noter dans mon journal.

Le 18 avril (1), la reine de Westphalie, s'étant mise en route pour aller rejoindre le roi qui l'attendait à Berne, fut arrêtée (2) à sept heures du matin par M. de Maubreuil, sous l'infâme prétexte qu'elle avait volé les diamants de la couronne contenus dans une cassette portant le numéro 3. Il est bon de remarquer qu'elle était munie d'un passeport délivré par les puissances coalisées. La grande

(1) 1814.

(2) A Fossard.

maîtresse et le comte Furstenstein, premier ministre du roi, l'accompagnaient. La reine indignée demanda de quel droit on osait l'insulter ainsi ; M. de Maubreuil (1), pour toute réponse, lui montra un agent de police nommé Dasies et trente ou quarante mameluks. De plus, il exhiba un ordre qui l'autorisait à requérir partout où il le jugerait nécessaire. Cet ordre était signé par les trois ministres et les trois généraux qui commandaient Paris au nom de la Sainte-Alliance, et par un comité provisoire chargé de gouverner la France jusqu'au retour de Louis XVIII, resté en Angleterre. Ce comité fonctionnait sous la présidence du comte d'Artois. Il se composait de M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères, de M. Anglès, directeur de la police, et du général du Pont, gouverneur de Paris ; les trois généraux Sacken, Schwarzemberg et

(1) Maubreuil avait été écuyer et capitaine des chasses de Jérôme, roi de Westphalie.

Blücher représentaient l'autorité militaire.

La reine eut un instant l'idée de revenir sur ses pas et d'aller demander à l'empereur Alexandre sa protection; mais la crainte de ne plus pouvoir rejoindre son mari l'en détourna. Elle se laissa mener dans une grange où M. de Maubreuil eut l'indignité de faire déballer les diamants et de prendre une somme de quatre-vingt-quatre mille francs en or qui était toute la fortune de la reine. M. de Maubreuil parut sensible aux reproches qu'on lui fit, et, voulant se justifier, il montra les instructions secrètes qu'il avait reçues. Ces instructions ordonnaient au porteur de débarrasser le monde de tous les individus mâles de la famille Bonaparte.

— Bénissez le ciel, dit M. de Maubreuil, je vous ai trouvée seule... qui sait ce que j'aurais été obligé de faire en présence de ceux dont je suis accompagné?

Il ajouta à ces quelques mots les détails sui-

vants, qui semblent d'autant plus authentiques qu'ils sont confirmés par le procès.

M. de Talleyrand avait envoyé chercher M. de Maubreuil à une heure du matin, et, après l'avoir sondé adroitement, il lui avait proposé une *mission secrète*, qui devait être largement rétribuée. M. de Maubreuil prétendait ne pas avoir hésité à accepter cette mission ; son but était, paraît-il, de ne point laisser le temps au ministre de charger un autre de cette besogne. Il reçut l'ordre de revenir à cinq heures du matin, pour chercher les papiers dont il devait être muni. Après quoi, il devait partir sur-le-champ. Cependant, soit que l'horreur de la mission dont on voulait le charger eût troublé son esprit, soit qu'il fût ébranlé par les offres qui lui avaient été faites, il paraît certain qu'il sortit de chez M. de Talleyrand complètement affolé. Et c'est dans cet état anormal qu'il se présenta chez une femme qu'il aimait depuis longtemps. Cette

personne, remarquant l'agitation de M. de Maubreuil, se jeta à ses pieds et finit par lui arracher son secret. Elle lui fit voir tous les dangers qu'il courait en devenant le confident d'un homme comme M. de Talleyrand; elle insista sur l'horreur de la proposition qui avait été faite; enfin, elle réussit à rappeler son ami au sentiment du réel. Il paraît pourtant qu'il se trouvait trop avancé pour reculer, qu'il avait donné sa parole, etc. Il se présenta donc à cinq heures du matin au lieu qui lui avait été indiqué; mais le comité s'étant séparé, il ne trouva que M. de Vitrolles, secrétaire et créature de M. de Talleyrand, qui lui remit toutes les instructions, en l'engageant à partir sans tarder. S'étant rappelé au bas de l'escalier qu'il n'avait pas été question du petit roi de Rome, il remonta, curieux de savoir ce qu'on lui dirait de faire; pour toute réponse, M. de Vitrolles lui dit : « Diable! ils l'ont oublié... Faites-en ce que vous pourrez! »

La reine, après ce récit qui avait tout le caractère de la vérité, se radoucit et fit tout son possible pour raffermir M. de Maubreuil dans les principes d'honneur et d'humanité. Prête à remonter en voiture, n'ayant pas de quoi continuer son voyage, la reine eût été fort embarrassée si celui qui venait de la dépouiller ne lui eût offert cent louis qu'il avait dans sa bourse, n'osant, disait-il, toucher à ce qui ne lui appartenait pas. Arrivée à Berne, la reine écrivit sur-le-champ à l'empereur de Russie, qui lui accorda sa puissante protection. Plus tard, elle apprit que M. de Maubreuil avait remis les diamants au secrétaire de M. le comte d'Artois et que, peu après, il avait été arrêté.

Cependant la reine poursuivait ses justes réclamations, lorsqu'elle reçut une lettre du roi, son père, qui l'engageait à cesser toute démarche, lui disant que pour rentrer en possession de ses bijoux le meilleur moyen serait

6.

de faire le sacrifice d'une somme de quatre cent mille francs. Elle se décida donc à donner des ordres à un homme d'affaires, qui entra en pourparlers avec M. de Vitrolles. Les diamants devaient se retrouver dans la Seine. Après de longs délais, les quatre cent mille francs ayant été payés, on annonça qu'un grenadier qui pêchait au bord du fleuve avait retiré avec ses lignes deux peignes en diamants. Ce fut un grand émoi dans tout Paris. L'écrin fut retrouvé en présence d'une grande foule accourue de tous côtés, mais il ne contenait plus que pour cinq cent mille francs de bijoux; le reste, évalué à plus de deux millions, avait disparu, et il n'en fut plus jamais question. C'est avec une vive curiosité qu'on attend l'issue du procès de M. de Maubreuil, qui a voulu à tout prix que la lumière se fît.

Je joins ici une note tirée des papiers de la princesse de Montfort.

PREMIER PROCÈS DE M. DE MAUBREUIL.

« ... Français, qui êtes ici présents, je mets mon honneur sous votre sauvegarde. Je puis être empoisonné ou assassiné demain. Je dois m'y attendre; je lègue mon honneur à ceux qui sont ici. J'ai accepté une mission infâme, mais c'était pour sauver la vie de Napoléon et l'existence de sa famille. Je ne suis point un assassin! Il est vrai que, séduit et engagé par le gouvernement provisoire à commettre ce crime, je m'étais porté à mille extravagances et que j'avais attaché la croix de la Légion d'honneur à la queue de mon cheval (1); mais je m'en repens amèrement, et la voilà à ma boutonnière cette croix des braves. C'est en Espagne qu'elle m'a été donnée! »

A ces mots, M. de Maubreuil fut emmené par les gendarmes. Après la plaidoirie du pro-

(1) En 1814, lors de l'entrée des alliés.

cureur du roi, l'accusé remit un papier au président en lui disant : « C'est un testament politique que je dépose entre vos mains... Je jure que M. de Laborie, par l'intermédiaire de M. de Talleyrand, m'a offert deux cent mille francs et le titre de duc, si je remplissais ponctuellement la mission dont on m'avait chargé ; et, je le répète, si j'ai accepté cette mission infâme, c'était pour sauver les Bonaparte (1). »

(1) Voir sur cette affaire : *Mémoires du chancelier Pasquier,* t. II, p. 365-375. — *Notice historique* sur M. A. de Guerry de Maubreuil, marquis d'Orvault, par un de ses anciens compagnons d'infortune. Paris, 1827, in-8°. — Cour royale. *Récit de ce qui a été dit principalement par Maubreuil,* le 29 août 1827. Paris, s. l. n. d., in-8°. — *Histoire du soufflet donné à M. de Talleyrand.* Paris, 1861, in-8°. — *Mémoires de la reine Catherine,* etc., etc. Les Archives nationales possèdent l'énorme dossier de cette affaire.

CHAPITRE XI

LA FIN DU CARNAVAL

Le cardinal Bernetti. — Pluie de *confetti.* — Les offrandes des Juifs. — Bal costumé à l'ambassade de France. — Les courses. — Le jour des *moccoletti.* — Départ pour Naples.

12 février.

Nous avons un nouveau cardinal qui a obtenu le chapeau d'une assez singulière façon. Bernetti fut envoyé à Moscou pour assister au couronnement de l'empereur Nicolas; à son retour, on jugea convenable de le récompenser de cette mission lointaine en lui offrant la pourpre cardinalice. On était loin d'imaginer toutes les objections qu'il ferait à cette offre brillante. Il dit d'abord qu'il ne voulait ni ne pouvait être prêtre, vu que cet état ne s'ac-

cordait ni avec ses goûts, ni avec sa manière de vivre. Secondement, il allégua ses dettes et l'impossibilité où il se trouvait de les payer; troisièmement, — et ce point parut lui tenir le plus à cœur, — il avoua que, depuis nombre d'années, il avait une liaison à laquelle il ne saurait renoncer. Tout cela donna lieu à de longs pourparlers, et finalement il fut décidé que Bernetti n'avait nul besoin de recevoir les ordres — tant d'autres cardinaux en ayant déjà été dispensés. — On convint de plus qu'il payerait ses dettes peu à peu, et enfin que, s'il ne causait point de scandale, on ne s'enquerrait pas de l'emploi de ses soirées. On fit comprendre au nouvel élu qu'il ne pouvait refuser : jamais pareil outrage n'avait été fait au Sacré Collège, ajoutait-on ; l'exemple d'une pareille conduite serait trop dangereux, etc., etc.

Le cardinal Bernetti a donc reçu ce matin les félicitations de ses collègues, et ce soir il recevra les femmes de la société romaine qui

se rendront chez lui en grands *fiocchi*. C'est ce qu'on appelle un *ricevimento;* — pareille cérémonie a lieu chez tous les nouveaux cardinaux, même quand ils ne sont ni aussi beaux, ni aussi galants que le cardinal Bernetti (1).

17 février.

Le carnaval est à son comble ! C'est une folie générale où toutes les classes de la société sont représentées. Le Corso est rempli de gens masqués de tout âge et de toute condition. Rome devient un désert, toute la ville est au Corso, sur ces étroits trottoirs qui ont

(1) Stendhal, dans une série de croquis biographiques des grands dignitaires de Rome intitulés : *Tartarie chinoise* (*Souvenirs d'Égotisme*, p. 307), fait de Bernetti le portrait suivant : « Le cardinal Bernetti (dans l'édition les noms n'ont pas été imprimés, le cardinal est désigné sous le nom de comte F...) a quelque esprit naturel, sans talents administratifs, chargé de dettes qu'il voudrait payer. Son jugement est assez sûr pour voir qu'il est au commencement de la fin. Le beau sexe est l'objet de ses attentions : ami du *brio* de la princesse Doria; Bernetti est rusé et fin politique. »

peine à contenir cette foule immense. Le milieu de la rue est occupé par une foule de voitures qui passent lentement, laissant le temps à ceux qui les remplissent de jeter et de recevoir une grêle de dragées dites *confetti*.

Les fenêtres et les balcons, décorés de tapis multicolores, sont remplis de tout un monde de mitrailleurs. Plus vous avez d'amis, plus vous êtes bombardée; vous revenez chez vous toute blanchie, quelquefois même un peu blessée, mais peu importe, il y a gloire là comme ailleurs, et l'on recommence le lendemain.

De tous les vieux usages, le plus singulier est celui qui impose aux Juifs d'aller en grande cérémonie porter des offrandes au sénateur de Rome qui les reçoit au Capitole. Il y a différents avis sur l'origine de cette coutume. Les uns prétendent que c'est une sorte de dîme que les Juifs doivent payer afin d'obtenir la permission de rester à Rome; d'autres disent que, dans les premiers temps du christianisme,

ils furent condamnés à des courses qui divertissaient le peuple, et que, longtemps après, ils obtinrent la permission de s'exempter de cette corvée et de faire courir des chevaux à leur place; cette espèce d'impôt fut imaginé afin de conserver le souvenir de leur humiliation et afin de subvenir aux frais des courses annuelles.

Le sénateur reçoit la délégation en grande pompe. On prétend se souvenir encore de l'époque où il renvoyait les Juifs avec un geste traditionnel impossible à décrire et qui datait du siècle barbare de Pilate. Tout le monde allait voir donner ce coup de pied que la civilisation actuelle a aboli.

29 février.

Il y a eu hier bal costumé chez le duc de Laval. La société s'y est rendue en déguisements variés, dont les îles Britanniques ont fait presque tous les frais. La sorcière de

Walter Scott m'inspirait une sorte de terreur. Un jeune insulaire de six pieds six pouces avait adopté ce costume bizarre. Ses bras nus, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre, lui donnaient un aspect si réel qu'on faisait des détours pour l'éviter. Le gros du bal se composait de Dianes, d'Espagnoles, de paysannes et de vestales. J'avoue que je fus étonnée de ne point voir plus de goût et plus d'inventions neuves là où plusieurs nations s'étaient réunies; mon amour-propre national ne put se défendre d'un mouvement de vanité, quand je me rappelai combien de fêtes de ce genre j'avais vues à Varsovie qui, toutes, surpassaient de beaucoup celle-ci. Ce secret orgueil se trouva alimenté par les éloges qui furent prodigués à ma fille. Son costume de Psyché s'accordait harmonieusement avec l'ensemble régulier et délicat de sa personne.

Le carnaval continue avec la même fureur. Tou les matins on se rend au Corso et on y

reste jusqu'au coup de canon qui annonce la course; à cet instant, comme par enchantement, les équipages disparaissent subitement, les piétons s'éloignent, on attend en silence que les chevaux aient passé. Bientôt des cris se font entendre, le bruit des clochettes approche, les coursiers fendent l'air et le vainqueur est proclamé.

Il est surprenant que cette folie ne dégénère jamais en licence. Point d'ivrognes, point de voleurs; il semble que ces gens ne sont jamais plus sages que lorsqu'ils s'amusent. Uniquement occupés du rôle qu'ils ont adopté, ils le soutiennent avec un esprit qui leur est propre, — tantôt c'est un auteur qui débite la préface d'un ouvrage, tantôt un notaire qui court, offrant ses services, tantôt un marquis du siècle passé, ou un Anglais voyageur, — et toujours le costume, le langage et la pensée sont d'accord avec le personnage représenté.

J'ai rencontré plus de gens spirituels au

Corso, au milieu de la foule, que dans les salons de Rome.

On vient d'enterrer le carnaval, et le jour des *moccoletti* est encore plus mouvementé que tous ceux qui ont précédé. Jusqu'au coucher du soleil la foule semble augmenter toujours : le soir arrive, mais on attend encore! L'*Ave Maria* sonne... aussitôt des millions de petites bougies appelées *moccoletti* s'allument spontanément. Les maisons en sont décorées jusqu'à l'étage le plus élevé. Ces feux vacillants participent du mouvement général; on les voit courir, s'allumer et s'éteindre. On arrête les voitures, on monte sur les roues; ceux qui sont surpris sans *moccoletti* (il faut en tenir plusieurs à la main) sont la risée de la foule.

Les éclats de rire, le son des instruments, les cris des assaillants et les plaintes des vaincus auxquels on a dérobé le feu sacré se font entendre tour à tour. L'ivresse est générale!

Ce spectacle extraordinaire dure pendant plusieurs heures, mais à un signal convenu tout s'éteint subitement, tout rentre dans le silence, et l'arène devient en un clin d'œil obscure et déserte. Quelques voitures se font encore entendre de loin en loin, quelques masques, dont la marche a été retardée, s'en retournent lentement au logis. La mélancolie qui s'empare de l'âme à la vue de cette transition brusque ne saurait s'exprimer. On pense à la vie et à toutes ses illusions, — aux courts instants de bonheur, aux brillantes espérances du jeune âge, auxquelles succèdent les tristesses sombres.

Il est d'usage que les voyageurs qui ont passé l'hiver à Rome se rendent à Naples, pour ne revenir qu'à l'époque des cérémonies de la semaine sainte. Nous obéissons à l'usage.

CHAPITRE XII

NAPLES

Panorama. — La Pasta. — Le palais de Murat. — La société de Naples. — M. Lambton, lord Durham. — La strada Ancora. — Le musée. — La margrave d'Anspach. — Ses prétentions. — Les rats régicides.

Naples, 10 mars 1827.

Partie de Rome dans la soirée, j'arrivai à Naples le lendemain à l'heure du dîner. Mon fils nous ayant précédés, nous trouvâmes notre appartement ainsi que notre repas préparés dans le beau palais Esterhazy, sur la Chiaja, vis-à-vis de la Villa Reale, jardin magnifique, dont les terrasses servent de digues à la mer.

Dès que le soleil fut levé, je courus à ma fenêtre. Tout avertie que j'étais, cette fois encore, comme à Trieste, la réalité surpassa

mon attente! On dirait que le Créateur s'est arrêté avec complaisance sur ce coin de terre et qu'il s'est plu à y prodiguer tout ce qui peut charmer les regards. Ce ciel toujours azuré, cette mer blanchissante, presque sans cesse agitée par les vagues; ici la grotte de Pausilippe, là le Vésuve, dont s'échappe une fumée jaunâtre qui s'étend en légers nuages; l'aridité du cratère, le verdoiement des îles festonnées de sombres et pittoresques rochers, tous ces contrastes, tout ce luxe d'aspects enchanteurs, expliquent le mot si connu du voyageur...

Ajoutez à ces merveilles une température douce et caressante, et vous ne serez pas surpris que les habitants de cette heureuse contrée passent leur vie dans l'oisiveté et la contemplation. Je restai comme eux sous l'influence magique que ces beautés produisaient sur moi, et je ne m'arrachai à mon extase qu'au moment du réveil de la grande et bruyante cité.

12 mars.

Ce soir nous sommes allés au théâtre Saint-Charles, rebâti depuis peu. On donnait *Médée.* Mme Pasta (1) semblait avoir été créée pour ce rôle!... Il est impossible d'être à la fois plus sculpturale et plus dramatique. La voix est aussi étendue que juste et harmonieuse. Son geste est noble, son attitude tour à tour gracieuse, touchante et tragique, — tout, jusqu'à la manière dont elle se costume, la fait ressembler aux plus belles statues antiques. Elle ravit les spectateurs, tant par son talent que par sa beauté. Discrète dans ses roulades et ses broderies, elle ne dénature jamais la gravité de la musique (2) et me semble par là

(1) Sur la Pasta, voir STENDHAL, *Vie de Rossini, Souvenirs d'égotisme,* et George SAND, *Histoire de ma vie*, 5e partie, ch. III.

(2) « Le tragique chez une femme, où pour moi il est le plus touchant, je ne l'ai trouvé que chez Mme Pasta... en rentrant, elle passait deux heures sur son canapé à pleurer et à avoir des accès de nerfs. » — STENDHAL.

bien supérieure à la Catalini, qui, à tout prendre, n'a pas plus d'âme qu'un charmant rossignol.

14 mars.

Le temps est si beau, la température si admirable que nous nous sommes dirigés vers Portici.

En visitant cette résidence royale, je m'attendais à y trouver la réunion assez rare en Italie de la magnificence et du goût. Il me semblait que la reine Murat, habituée au faste des Tuileries, aurait su reproduire le palais d'Armide, dont, mieux que toute autre, elle était digne d'être la divinité.

L'appartement de Caroline, resté intact, ne répondit nullement à mon attente. C'était celui d'une duchesse du faubourg Saint-Germain. A part quelques parquets en mosaïque, on n'y trouvait d'autres richesses que des étoffes de Lyon. Quelques tableaux de genre

de l'École française, beaucoup de porcelaines de Sèvres, quantité de bronzes d'assez mauvais goût, faisaient le principal ornement de cette résidence.

L'Italie, ses arts divins, son génie, avaient été laissés de côté; la froide symétrie de la mode seule avait été mise à contribution, — c'était un décor comme on en voit partout à Paris, sans fantaisie, sans caprice, sans nouveauté. Point de statues, pas un vase ou un fragment antique, aucun de ces objets qui parlent à l'imagination. Tout y est neuf, régulier et splendide. La dynastie légitime, en rentrant dans ses droits, a encore surenchéri sur cette modernité. Ce ne sont que tapisseries de papiers peints et dorés, rideaux de mousseline ou de calicot, vitrines contenant nombre de colifichets dont le peu de valeur ne demande nullement tant d'égards. On m'a assuré que ces collections misérables se retrouvent dans tous les palais habités par la

famille royale (1). Je ne sus réprimer ma surprise en apercevant au travers d'une de ces vitrines une corbeille remplie de fleurs artificielles très fanées, au milieu desquelles reposaient une main et un pied en cire. Le custode, prenant ma surprise pour de l'admiration, s'empressa d'ouvrir la vitrine afin de me laisser contempler plus à l'aise ce présent que la duchesse de Berry venait, me dit-il, d'envoyer à ses augustes parents, — c'étaient les portraits de son pied et de sa main moulés d'après nature!

16 mars.

Ici, comme à Rome, la société est principalement composée d'étrangers : le corps diplomatique fait les frais des réunions; on rencontre plus de jolies Napolitaines qu'on ne voit de belles Romaines à Rome, où la beauté classique ne se perpétue que chez les Trans-

(1) Le roi des Deux-Siciles était alors François Ier, père de la duchesse de Berry.

tévérines ; à Naples, au contraire, la beauté des traits est exclusivement aristocratique. Les observateurs malveillants soutiennent que le séjour prolongé des Français a eu d'heureux résultats. Il est certain que les maisons d'éducation établies et surveillées par la reine Murat ont développé l'intelligence de ces charmantes Italiennes, naguère si ignorantes ; il est peu probable que la morale y ait gagné autant que la civilisation ! mais en ce pays la morale est un mot vide de sens, auquel on n'attache nulle valeur ; — en Italie, on vit pour aimer, et l'on meurt de vieillesse et d'ennui, lorsque l'âge des plaisirs et des amours est passé. Aussi la musique et la danse sont-elles les seules distractions qu'offrent les réunions plus ou moins nombreuses. L'art de la conversation est inconnu à Naples ; la société aristocratique étant éminemment exclusive, il est fort rare de rencontrer dans les salons des savants, encore moins des artistes.

L'essentiel ici, c'est l'apparat. A Rome, on a de vieux carrosses, des livrées défraîchies, des vêtements démodés; mais on possède de magnifiques tableaux, et plutôt que de s'en défaire on dîne avec de la salade. A Naples, au contraire, tout est luxe, splendeur, élégance; les couturières françaises et les bons cuisiniers, inconnus à Rome, viennent ici faire fortune.

La maison la plus remarquable était, lors de mon séjour à Naples, celle de M. Lambton, depuis lord Durham (1), riche Anglais, dont la femme était lady Louisa Grey, fille du

(1) Jean-George Lambton, comte de Durham (1792-1840). Élu membre de la Chambre des communes en 1813; 1828, il entre à la Chambre des lords; 1830, il est lord du sceau privé dans le cabinet Grey. Il fut ensuite ambassadeur à Pétersbourg, à Berlin et à Vienne, puis, en 1838, il devint gouverneur général au Canada. « Énergique, ambitieux, habile, Durham eût été un homme d'État de premier ordre, si son outrecuidance, son manque de tact, son excessive irritabilité, conséquence de sa mauvaise santé, ne lui avaient aliéné tout le monde. » (*Grande Encyclopédie.*)

célèbre ministre. Elle avait toutes les charmantes qualités qui manquaient à son époux, dont l'humeur bizarre, brusque, je dirai même grossière, se manifestait en toute occasion. La première fois que je dînai chez lui, je remarquai qu'il se faisait présenter les plats avant qu'ils eussent circulé autour de la table; ce n'était que lorsque le maître de la maison avait longtemps cherché et choisi ce qui lui convenait le mieux que les personnes invitées pouvaient se servir à leur tour. Je ne pus m'empêcher de lui demander si tel était l'usage en Angleterre. Il me répondit fort tranquillement que cela tenait aux habitudes de certaines maisons. Toutefois, comme sa maison à lui était des plus agréables et des plus élégantes, on glissait sur les impertinences de l'amphitryon, d'autant qu'elles étaient tempérées par la douceur et la politesse recherchées de lady Louisa, qui souffrait visiblement de l'humeur sauvage de son mari. Au

fond, elle était assurément choquée de la condescendance qu'on avait pour son mari et ne voyait pas sans une sorte de mépris britannique toutes les intrigues et toutes les menées mises en œuvre pour obtenir une invitation. Quant à moi, je me révoltai, et, décidée à ne rien passer à M. Lambton, j'entrepris de refaire son éducation. Il prit assez bien la chose et dit un jour à sa femme :

— Madame a trouvé moyen de me désennuyer, *elle me contrarie.*

1er avril.

La strada Ancora est un des beaux souvenirs que l'infortuné Murat a laissés aux Napolitains. Elle domine la mer et le plus magnifique panorama qu'on puisse voir; bordée de jolies villas, on dirait qu'elle n'a été tracée que pour montrer Naples sous l'aspect le plus avantageux. Aussi la strada Ancora est-elle le rendez-vous de la société élégante, qui y

vient en splendides équipages. A son exemple, la bourgeoisie aisée y apparaît dans des véhicules de toutes sortes qu'elle se procure à n'importe quel prix. Il en résulte que les jours de fête l'encombrement est si grand qu'en dépit de toute la police il y a souvent des accidents; pour reprendre la file et rentrer en ville, il faut parfois attendre une heure sur place.

Les Napolitains éprouvent une telle passion pour ce genre de passe-temps qu'ils ont pour proverbe : *Mieux vaut ne pas dîner que d'être privé d'aller au Corso.*

La *calessina* dans laquelle vous rencontrez souvent toute une famille, y compris l'amant, le mari et le confesseur, est une spécialité napolitaine qu'on ne voit pas ailleurs.

8 avril.

Bien qu'en arrivant de Rome on soit encore sous l'impression des richesses sans nombre

du Vatican, le musée de Naples est encore très intéressant. Il renferme une collection unique en son genre : ce sont les bronzes trouvés à Pompéi et les rares fragments arrachés à la lave dont Herculanum est recouverte. Ces restes précieux se distinguent principalement par la beauté des formes et la pureté du dessin. Les ustensiles les plus communs, les meubles les plus recherchés participent de cette élégance indéfinissable que nous imitons en vain. Depuis le broc destiné à porter de l'eau jusqu'à la lampe mystérieuse de l'autel, tout offre l'empreinte d'un goût exquis et l'harmonie des proportions, qui est presque toujours outragée par les modernes. Trois salles sont remplies de ces précieux objets. Je manifeste le désir d'en crayonner quelques-uns pour essayer ensuite de les faire exécuter en bronze; mais le conservateur du musée me refuse assez sèchement, — il était clair que ma proposition lui déplut autant

qu'elle le surprit. Il affirma qu'il n'avait pas qualité pour accueillir pareille demande et me dit que, sans une permission spéciale du roi ou, du moins, du premier ministre, il ne pouvait fermer les yeux sur un acte *sans antécédents*. Force me fut donc de m'adresser à l'ambassadeur de Russie, en dépit de la répugnance que j'éprouvais de devoir ce service à une autorité que tout Polonais se plaît à récuser.

L'amour des arts l'emporta cependant en cette occasion, et j'obtins, grâce à l'intermédiaire du comte de Stackelberg, une permission signée par le premier ministre. Mais, hélas ! j'en fus pour mes peines. Je me présentai au musée, mon papier en main, et l'on me répondit que je n'étais autorisée à dessiner que les objets *déjà gravés*...

Toutes ces richesses sont superflues, on ne voit au musée aucun artiste, aucun copiste, et fort peu d'amateurs.

Quant aux habitants du pays, ils y sont complètement indifférents. Jamais les Napolitains ne visitent les musées, ils n'y songent même pas. Le roi et les grands seigneurs ont des garde-meubles entretenus avec soin, à cause de la *valeur* des objets qu'ils contiennent.

9 avril.

M. Lambton continue à donner des dîners et les fait suivre d'un bal ou d'une représentation dramatique. Les plus indulgents ne pourraient offrir des éloges aux acteurs, mais le zèle des comédiens et le choix des pièces rendent néanmoins ces délassements très agréables. Ce fut à une de ces soirées que je rencontrai la margrave d'Anspach (1); elle y

(1) Élisabeth Berkeley, lady Craven, margrave d'Anspach, née en 1750, morte à Naples le 13 janvier 1828. Fille du comte de Berkeley, elle épousa en 1767 le comte W. Craven, dont elle eut sept enfants. En 1791, après

vint pour voir jouer son fils, ce pauvre M. Craven, qu'elle rend si malheureux, tant par ses bizarreries que par l'indigence dans laquelle elle le laisse.

Je la devinai avant même qu'on me l'eût nommée; elle tenait tout à la fois de la vieille héroïne et de la princesse de théâtre. Depuis la mort du margrave elle gardait le deuil, mais elle portait toujours une rose ainsi que la croix d'une décoration que le margrave avait, je crois, inventée pour elle.

Petite, ridée et fort maigre, elle avait l'air d'une momie fardée sous l'épaisse couche de blanc et de rouge dont elle couvrait son vi-

son divorce, elle épousa Charles-Alexandre, margrave d'Anspach, fils de Wilhelmine, princesse royale de Prusse et margrave de Bayreuth, et neveu de Frédéric le Grand. On sait que le margrave eut une liaison avec Mlle Clairon. La margrave d'Anspach a écrit des poésies, des pièces de théâtre, des récits de voyages et des mémoires : *Memoirs of the margravine of Ansbach*. Londres, 1825, 2 vol. — Ils ont été traduits en français par Parisot, 1826.

sage. Comme dans ses *Mémoires* elle parle de son séjour à Varsovie et des dames qu'elle y a connues, je la mis sur le chapitre des Polonaises, mais je me repentis de ma curiosité, car elle m'assomma d'un bavardage auquel je ne pus rien comprendre, car son langage était inintelligible par suite des dents qui lui manquaient. M. Fox, qu'elle traite de cousin, s'était habitué à ces sons mal articulés et avait recueilli toute une collection d'anecdotes que j'aimais à lui entendre raconter, tant elles étaient plaisantes par leur naïve vanité. Elle croyait de bonne foi avoir offert au monde la réunion si rare d'un esprit supérieur, d'une vaste instruction, d'une sagesse profonde, le tout complété par un génie créateur.

Elle affirmait, très sérieusement, que Rossini lui devait sa réputation, que ses meilleurs opéras étaient calqués sur ceux qu'elle avait composés pendant son séjour à Anspach, où elle s'amusait à diriger la troupe italienne

que le margrave entretenait dans son château.

— C'était là, disait-elle, un bien léger service, comparé aux services que je rendis à mon époux en inspirant sa politique pendant les guerres de l'Empire.

Elle disait aussi que seule, dans le conseil, elle fut toujours pour la neutralité, tandis que tant de rois imprudents compromettaient leur couronne par une outrecuidance déplacée. Aussi, grâce à ses sages avis, le pavillon du margrave avait-il été toujours respecté, même dans les moments les plus orageux.

Ses vastes États ayant été vendus au roi de Prusse, elle jugea convenable de faire transporter les cendres de son mari en Angleterre... Mais lorsqu'elle fit ouvrir le cercueil pour dire un dernier adieu à son époux chéri, il en sortit des rats qui avaient entamé le margrave. Elle fit tuer ces régicides d'un nouveau genre; mais comme nécessairement

ils contenaient des parcelles de ce prince infortuné, elle les fit enterrer dans la même tombe!... On ne peut se faire une idée du sérieux avec lequel elle donnait tous ces détails (1).

(1) La baronne d'Oberkirch et Mme Vigée-Lebrun, dans leurs *Mémoires,* parlent de la margrave d'Anspach en termes plus flatteurs, elles ont connu cette femme originale alors qu'elle était moins âgéé et peut-être moins ridicule.

CHAPITRE XIII

NAPLES

Le palais du roi. — Le prince de Cobourg. — Le marquis Salvo. — La Floridiana. — Pompéi. — Murat. — La voie des Tombeaux. — Pillage de Mokotow.

10 avril.

Par acquit de conscience nous allâmes un matin voir le palais du roi. Il n'offre rien de remarquable. Je n'y admirai qu'un magnifique tableau de Raphaël qu'on allait transporter au musée, l'usage étant établi depuis de longues années de changer tous les six mois les tableaux qui ornent l'appartement royal. J'aurais désiré apprendre de quelle époque datait cet usage qui me séduisit. Certes, on ne pouvait l'attribuer ni au roi régnant, ni à son prédé-

cesseur (1). La ligne d'Espagne, comme celle de Naples, a peu de goût pour les distractions intellectuelles. Le roi n'a d'autre occupation que celle de surveiller son épouse, et d'autre plaisir que celui de la chasse; c'est pour s'y livrer sans réserve qu'il se transporte d'une maison de campagne à une autre. En attendant, Médicis gouverne sous le nom de premier ministre. Le roi ne s'éveille de la torpeur dans laquelle il se complaît que pour se mettre en fureur contre les prétendus conspirateurs dont on l'effraye sans cesse, afin de le tenir dans une honteuse dépendance. Telle est aujourd'hui la position de ce beau pays, plus malheureux encore que tous ceux du reste de l'Italie.

13 avril.

Le prince de Cobourg (2) occupe le second

(1) Ferdinand Ier, époux de Marie-Caroline.

(2) Georges-Chrétien-Frédéric-*Léopold*, élu roi des Belges en 1831.

étage du palais que nous habitons. Il a donné hier une soirée élégante dont il faisait les honneurs avec autant de dignité que d'aisance. Sa noble figure porte encore l'empreinte de la douleur qu'il vient d'éprouver par la perte de la jeune compagne qui lui donnait des droits au plus beau des trônes, le seul où le monarque n'a d'autorité que pour pardonner (1).

C'est à cette soirée que je fis la connaissance du marquis Salvo (2), celui qui a publié des *Mémoires* sur lord Byron. Ennuyeux et prétentieux comme son ouvrage, il est du nombre de ces auteurs qui n'échappent momentanément à l'obscurité que grâce au nom qu'ils mettent en tête de leur livre, en manière

(1) Le prince de Cobourg avait épousé en premières noces la princesse Charlotte, héritière présomptive de la couronne d'Angleterre, morte en 1817. Le prince épousa, en 1832, la princesse Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe.

(2) Auteur de *Lord Byron en Italie et en Grèce*, 1 vol. Londres, 1825, in-8°. Ouvrage revu par F.-J.-M. Fayolle.

d'enseigne. J'y rencontrai aussi Filangieri (1), aujourd'hui prince de Satriano. Il me sembla fort spirituel; sa figure est encore remarquable, et le rôle qu'il a joué dans les derniers événements, comme conspirateur et comme troubadour, ne me semble nullement incompatible avec son intelligence et ses agréments. Ayant appris que j'arrivais de Trieste et que j'y avais vécu dans l'intimité de la reine Murat, il me parla beaucoup d'elle, me fit mille questions à son sujet et me parut lui avoir voué le plus profond dévouement.

La liberté de ses propos et le mécontentement qu'il manifestait au sujet du gouvernement actuel me surprirent, d'autant plus que,

(1) Charles Filangieri, prince de Satriano et duc de Taormina (1784-1867), fils du grand écrivain, auteur de la *Scienza della Legislazione*. Il servit dans l'armée française, fut nommé capitaine à Austerlitz et suivit Murat à Naples. En 1815, il fut en faveur à la cour des Bourbons, et jusqu'en 1859 il joua un rôle important, sinon toujours honorable, dans les affaires du royaume des Deux-Siciles.

s'adressant à une étrangère, il ne pouvait ni connaître mes opinions, ni compter sur ma discrétion. J'appris plus tard que les anciens camarades du duc, tels que le général Pepe (1), le prince Cariati (2) et même le duc Rocca Romana (3), évitaient son intimité.

(1) Le général Gulglielmo Pepe (1783-1855). Voir sa biographie par le général Carrano (Turin, in-8°, 1857). Le général Pepe fit la campagne d'Italie dans la légion italienne organisée par le Premier Consul. En 1809, il est officier d'ordonnance de Murat et, en qualité de colonel, commande un régiment en Catalogne ; il devint successivement maréchal de camp et lieutenant général. Il fut exilé politique en 1820 et rentra à Naples en 1848. Il contribua à la défense de Venise ; après la capitulation de cette ville, il se retira en France, puis à Turin, où il mourut. Il a publié ses *Mémoires* (en français). Paris, 1846.

(2) Gennaro Spinelli, marquis de Fuscaldo, prince de Cariati, diplomate napolitain (1780-1851). Il représenta le roi de Naples (Murat) au congrès de Vienne et servit ensuite le roi Ferdinand II. Jusqu'en 1848 Cariati resta libéral ; à partir de cette époque, il fut appelé au ministère des Affaires étrangères et à la présidence du Conseil et aida Ferdinand II (le roi *Bomba*) à exercer ses répressions tyranniques.

(3) Seigneur napolitain sur lequel on ne trouve aucun renseignement.

15 avril.

La Floridiana est une des plus jolies villas qui se trouvent aux environs de Naples; elle appartient à la duchesse dont elle porte le nom, épouse morganatique du roi défunt (1). Le site en est ravissant; la mer et le Vésuve servent de cadre à cette habitation. Mais on ne peut voir sans une sorte d'indignation le manque de goût des habitants de ce beau pays, — ils font tout pour gâter la nature. Ce ne sont que rochers peints de différentes couleurs, que ruines badigeonnées, que statues de plâtre bien blanches et bien vernies! On nous fait remarquer auprès d'un délicieux théâtre verdoyant une sentinelle en bois peint qui nous présente les armes! Je n'avais vu de pareilles monstruosités qu'en Allemagne, dans de misérables petits jardins de maîtres de

(1) Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles (1751-1825).

poste ou de vieux curés. Combien je fus choquée d'en retrouver au beau milieu d'un parc qui, étant donnés le site merveilleux et les sommes énormes dépensées par le roi, aurait dû compter parmi les merveilles du continent! A côté de ces horreurs, il y a des pavillons élégants, un pont magnifique du plus beau marbre de Carrare, ainsi qu'un bain; mais ce bain en plein air, placé sur une assez haute élévation, ne reçoit d'autre eau que l'eau de pluie, — fort rare à Naples! C'est tout simplement une belle et grande cuve entourée d'une haie de rosiers, — aucun abri contre les rayons brûlants du soleil et les regards indiscrets. On le nomme le Bain du Roi, et le gardien nous assura, avec un sourire peu respectueux, que le monarque ne s'y baignait pas seul.

30 avril.

Ma fille étant tombée malade à la suite d'un refroidissement, — tant les nuits sont perfides

dans les pays chauds, — j'eus l'affreuse inquiétude de voir sa vie en danger! — Un excellent médecin, nommé Quin, la sauva; mais l'état de ses nerfs et sa faiblesse nous forcèrent de rester à Naples quinze jours de plus. Nous manquâmes ainsi les cérémonies de la semaine sainte à Rome.

9 mai.

La malade pouvant déjà se passer de mes soins, je suis allée à Pompéi me reposer des cruelles agitations par lesquelles je venais de passer, et jouir de la plus belle matinée dans le lieu le plus intéressant de la terre.

Rien n'est aussi propre à distraire du présent que la vue de cette ville infortunée! Tout atteste encore l'horrible catastrophe qui a suspendu les travaux de quelques milliers d'hommes disparus subitement. Il n'y a de destruction que celle du temps et de la nature, moins active que la main de l'homme.

Pour jouir de Pompéi, il faut se bien garder

de subir l'influence des descriptions qu'on en a lues, il ne faut pas s'imaginer qu'on va visiter une ville *antique* bien conservée, dont on aurait soufflé la poussière. L'aspect de Pompéi est l'aspect d'une ville incendiée; tout ce qui n'était pas marbre, pierre, mosaïque ou bronze a été dévoré par la lave brûlante du Vésuve. Les maisons sont découvertes, les toits enfoncés par le poids des décombres; en un mot, les matières combustibles ont disparu. Il faut beaucoup chercher, souvent même *deviner*, pour bien comprendre. C'est un plan tracé légèrement, sans toutes les indications, et dont on se plaît à retrouver l'ensemble.

Ce travail a un charme infini, on se transporte volontiers dans un passé de gloire et de grandeur où d'autres idées, d'autres usages, d'autres générations ont éprouvé les mêmes douleurs, les mêmes espérances, les mêmes joies, pour ensuite disparaître comme nous disparaîtrons un jour, sans toutefois laisser

après nous des traces et des vestiges aussi intéressants.

Murat a eu le très grand mérite de faire avancer les fouilles en donnant l'ordre de déblayer les murs qui servaient d'enceinte à la ville. Grâce à ce travail gigantesque, on sait aujourd'hui avec *certitude* qu'à peine le tiers de Pompéi est connu.

La conservation des monuments de la voie des Tombeaux, la blancheur éclatante du marbre, la fraîcheur des bas-reliefs, sont si surprenantes qu'en ce lieu seulement le rêve devient une réalité. Les matériaux préparés pour des sarcophages gisent encore à terre ; l'un, entre autres, allait être achevé, le sculpteur avait sous les yeux un modèle antique, qui probablement avait été apporté d'Athènes. Personne n'a songé à changer ce sarcophage de place, il est auprès de la copie, comme pour en attester la fidélité.

Intérieurement, les tombeaux sont voûtés,

et les quatre murs qui composent un carré d'environ cinq pieds contiennent de petites niches où l'on déposait les amphores funéraires. Extérieurement, on voit de beaux sarcophages posés sur des degrés assez élevés, — ils dominent le mur d'enceinte qui sépare les monuments de la grande route. La trace des roues est encore parfaitement visible sur le pavé de cet admirable parcours.

Je ne saurais rendre l'impression que laisse cette voie des Tombeaux. Rien de ce que j'ai vu en Italie ne s'est gravé aussi profondément dans mon souvenir. A l'entrée de cette avenue, un banc demi-circulaire porte pour inscription ce peu de mots : *Publico otio* (pour le repos public). C'est un don d'une femme inconnue ; elle crut sans doute associer, par ce moyen, son nom aux grands événements de son siècle.

Il est probable que les voyageurs se reposaient sur ce banc; mille fois peut-être les récits des grandes actions, des batailles, des

victoires et aussi des revers furent transmis à cette même place aux paisibles habitants de ces belles contrées.

Il me fallut une permission pour dessiner dans mon album quelques croquis de Pompéi. Hélas ! cet album me fut enlevé par les Russes, lorsqu'en 1830 ils pillèrent Mokotow (1). Je perdis à cette occasion quantité d'objets précieux rapportés de mon voyage, entre autres plusieurs vases étrusques d'une rare beauté ; les soldats les remplissaient de choux et les emportaient en guise de marmites. Je finis par me dire comme M. Lambton, devenu lord Durham (2), que ces raretés ne valaient pas la peine d'être recherchées avec tant de soin et à tant de frais.

(1) Une des résidences de la comtesse.

(2) Nommé quelques années plus tard ambassadeur de Russie à Pétersbourg, il devint l'un des plus fanatiques admirateurs de l'empereur Nicolas, qui, doué de cette finesse toute particulière à sa nation, enivra aisément la prodigieuse vanité du diplomate. (*Note de la comtesse.*)

CHAPITRE XIV

RETOUR A ROME

Frascati. — Jérôme. — Le cardinal Fesch. — Saint-Pierre au clair de lune. — Une prise d'habits. — La Fête-Dieu. — Visite du musée aux flambeaux. — Canova.

27 mai.

Je revis Rome avec le sentiment qu'on éprouve à retrouver un ami.

Il est rare d'avoir un jour de pluie lorsque, dans cette saison, on va visiter Frascati. La partie était arrangée avec Jérôme et sa femme, et, malgré le mauvais temps, nous partîmes. Un élégant déjeuner nous attendait dans le casin du prince Borghèse. Jérôme est reçu partout comme s'il était encore roi.

L'intérieur de la maison n'offre rien de re-

marquable; les belles fresques (1) qui s'y trouvaient ont été enlevées, et tout ce qui reste de l'ameublement est d'une pauvreté qui contraste avec la richesse de cette somptueuse villa.

Il nous fut impossible d'aller jusqu'à Tusculum, situé sur le haut de la montagne; j'en fus d'autant plus contrariée que nous avions avec nous un peintre qui avait dirigé les fouilles faites par ordre de Lucien Bonaparte. N'ayant nul espoir de voir cesser la pluie, nous nous contentâmes de parcourir le parc en voiture pour nous rendre à Grottaferrata (2), petite église du voisinage où se trouve un chef-d'œuvre du Dominiquin. C'est une fresque représentant un possédé exorcisé par saint François. Raphaël avait peint une figure analogue dans son fameux tableau de la *Transfigura-*

(1) Elles avaient été transportées au palais Borghèse à Rome. — Il s'agit ici de la villa Aldobrandini.

(2) C'est la Capella di S. Nilo.

tion, mais je crois que le possédé du Dominiquin l'emporte par une expression plus réelle.

28 mai.

J'ai acheté une madone d'Andrea de Salaino, élève de Raphaël (1). J'en suis dans le ravissement. Les tableaux de ce maître sont très rares, car il a surtout peint à fresque. Il est un de ceux qui ont le plus travaillé aux Loges. — J'aime à penser que mes enfants auront plus d'un souvenir de mon voyage.

Le cardinal Fesch dont j'ai désiré avoir l'avis sur ce tableau en a été enchanté. Je n'ai point encore parlé du cardinal — je crois que si des rapports de parenté avec Napoléon ne l'eussent point appelé à jouer momentanément un rôle dans le monde, on n'aurait pas grand'-chose à dire de ce personnage. Son caractère,

(1) Il était élève de Léonard de Vinci. Il n'y a de lui, dit BURCKHARDT (*Cicerone*), aucune œuvre d'attribution certaine. Ce tableau se trouve actuellement au château de Zator, où est enterrée la comtesse.

son esprit n'ont rien de bien saillant. Ses grandes connaissances artistiques sont plutôt celles d'un marchand habile que d'un amateur délicat. L'immense collection de tableaux qu'il a formée, arrangée sans goût et sans tact, renferme des chefs-d'œuvre dignes d'admiration, mais il est fâcheux de les voir confondus au milieu d'une foule de tableaux médiocres, bien encadrés et bien restaurés, qui ont l'air d'être là pour attraper les ignorants.

Le cardinal possède deux Rembrandt de la plus grande beauté et une *Madeleine* de Van Dyck, digne de rivaliser avec celle du Titien. On devine que Van Dyck peignit ce tableau en Italie sous l'influence des beaux modèles dont il était entouré. Le cardinal nous dit l'avoir acheté à Paris chez un brocanteur. Ce tableau avait appartenu à Mme de Pompadour, à qui Louis XV l'avait donné pour qu'elle le mît dans sa chambre à coucher; craignant apparemment la contagion du repentir, elle

troqua sa *Madeleine* contre une collection d'estampes.

4 juin.

Saint-Pierre au clair de lune est d'une magnificence à laquelle rien de moderne ne saurait atteindre. Les masses innombrables de colonnades dont les ombres gigantesques vont se perdre dans l'infini, cette vaste place silencieuse et déserte, cet obélisque qui a vu le siècle des Ptolémées, et qui verra les siècles futurs, ces fontaines retombant en gerbes de diamants, tout cela produit une impression profonde, un saint recueillement.

C'est ainsi qu'il faudrait montrer pour la première fois ce vaste édifice au voyageur avide de tout voir. Les défauts échappent, la grandeur seule reste.

6 juin.

Je reviens d'une prise d'habits, on m'avait assuré que cette cérémonie était plus *inté-*

ressante en Italie que partout ailleurs. Il faudrait se servir d'un autre mot pour rendre le sentiment que fait naître un spectacle toujours triste par lui-même, et dont le caractère mondain produit un mélange de sensations contradictoires. Ce sont toutes les puérilités et toutes les vanités de la vie à côté de l'abnégation la plus absolue. Un cardinal richement vêtu présidait avec ennui à la cérémonie, tandis qu'une princesse romaine bien coquette et bien parée, d'un air distrait, servait de mère à la novice qui, malheureusement, était loin d'être jolie.

Le discours du chapelain fut ridicule; le prédicateur commença par un beau compliment à l'adresse de Son Éminence, et, s'adressant ensuite à la jeune fille, il lui fit le tableau le plus épouvantable de l'état auquel elle allait se consacrer. Il mêlait à son discours des éloges aussi déplacés que tout le reste, il parlait avec emphase du sacrifice que la jeune néophyte était prête à faire, et disait un mot

de la beauté qu'elle n'avait pas. Le tout avec des éclats de voix qui sont particuliers aux ecclésiastiques italiens, et dont l'effet théâtral et ridicule est des plus singuliers.

Les spectateurs étaient là comme chez eux; ils riaient, ils causaient, ils bavardaient. Enfin, le *Veni Creator*, entonné par de belles voix, calma tout ce murmure et rendit un peu de gravité à cette cérémonie.

14 juin.

Les cérémonies de la Fête-Dieu sont, je crois, les plus belles qu'on voit à Rome. On réunit les colonnades de Saint-Pierre par une immense galerie en bois qui fait tout le tour de cette énorme place; cette galerie est drapée de toile blanche et décorée de festons de verdure. L'ensemble est merveilleux, on croit voir une salle magnifique dont le ciel forme la voûte et Saint-Pierre le fond. Une foule immense s'y était portée depuis cinq heures du

matin. Les différents costumes des paysannes des environs donnaient à ces groupes quelque chose de pittoresque et de caractéristique. Nous eûmes de la peine à percer la foule pour arriver jusqu'à notre loge, qu'on avait construite un peu au-dessus du niveau de la galerie.

A huit heures, la procession commença; tous les ordres de moines existant à Rome défilèrent d'abord, portant chacun leur bannière. Venaient ensuite les soixante-quinze curés de la ville, les chanoines, les évêques, et enfin les cardinaux, étincelants d'or et de pourpre. Après eux, sous un dais blanc richement brodé, le Pape était porté sur un brancard couvert de velours rouge. Il paraissait être à genoux et tenait entre ses mains le Saint Sacrement. Sa figure pâle et le recueillement qui se peignait sur ses traits vénérables inspiraient un saint respect. On s'agenouillait sur son passage, un silence respec-

tueux régnait dans ces vastes galeries où tous les cultes confondus rendaient hommage à une seule divinité. Je ne sais par quel bizarre usage on fait au pape des jambes postiches pour lui donner l'air d'être à genoux, tandis que sa longue robe blanche recouvre soigneusement le fauteuil sur lequel il est assis et la table sur laquelle il appuie ses bras. Cette coutume est d'autant plus singulière que l'illusion devient impossible dès que le cortège approche. Des deux côtés du brancard, on porte des éventails en plumes dont l'effet oriental me déplaît aussi. Je ne voudrais d'autre pompe que celle qui peut s'accorder avec l'idée majestueuse et simple que l'homme doit avoir du royal représentant de la Divinité. Deux hérauts d'armes, dont l'antique costume reporte aux premiers temps de la chrétienté, fermaient la marche; ils étaient suivis des gardes nobles, à la tête desquels marchaient les princes romains. On eût cru voir une entrée

triomphante, bien plus qu'une marche sainte.

Le pape sort et rentre dans le temple au bruit du canon du château Saint-Ange. Bientôt on le voit disparaître sur le balcon de l'église, et là, d'une main paternelle, il bénit majestueusement les cinq parties du monde qui lui sont tributaires. Tous se prosternent à ce moment devant le roi des rois, et la grandeur du spectacle est en harmonie avec le sentiment qu'on éprouve. Aussitôt que le pape a disparu, la foule rentre dans ses droits et la confusion commence. Les galeries sont bientôt désertes, la place est encombrée, les voitures roulent, tout est en mouvement, et, en peu d'instants, de l'immense population qui remplissait les avenues du Vatican, il ne reste que la tranquille et immobile magnificence de ces immortels édifices.

16 juin.

Le prince Jérôme, ayant obtenu la permission de voir le musée aux flambeaux, voulut

bien nous faire partager cette faveur réservée aux grands de ce monde. Ces salles immenses, éclairées par la vive lueur d'un foyer de lumière qu'on promène avec art, produisent un effet magique. Le silence et l'obscurité ajoutent encore à la vaste magnificence de ce sanctuaire des arts où, à chaque pas, on découvre des richesses nouvelles. Il nous fallut trois heures pour parcourir les galeries. Dans la partie nouvelle, appelée musée Chiaramonti, l'admirable statue de Démosthène apparaît aux regards, tel que l'orateur devait être lorsqu'il venait haranguer le peuple. Cette sculpture grecque est d'une beauté parfaite, l'art ne peut aller au delà, l'artiste lui a donné la vie et la pensée. On voit plus d'un chef-d'œuvre dans la même galerie destinée aux fragments ; on montre une statue de femme, à laquelle il manque les bras et la tête. Aucun artiste moderne n'a osé entreprendre de restaurer ce précieux reste d'une admirable beauté. Je crois

que ce doit être une des filles de Niobé, elle en a la grâce et l'élégance, elle fuit! Le tissu léger qui compose son vêtement est emporté par le vent, on la voit échapper à la flèche qui la poursuit. Je ne devrais pas parler du groupe si connu de *Laocoon*, mais comment imposer silence à l'impression qui nous domine, comment oublier ce chef-d'œuvre de l'art qui excite à la fois la pitié et l'admiration? Tout est douleur dans ce groupe magnifique. Ce n'est point du marbre, ce sont des nerfs, dont la pénible contraction se peint dans chacun des membres, sans jamais blesser la vue par l'image d'une douleur vulgaire. On dirait la lutte d'une âme forte contre les tourments physiques. Un des enfants semble proférer une plainte; l'autre, plus jeune, et par conséquent plus faible, est anéanti par la douleur.

Ce groupe, aux flambeaux, est d'une vérité indescriptible. Les ombres, fortement prononcées, ajoutent encore à l'illusion, qui est si

parfaite qu'on ne saurait s'y arrêter longtemps sans éprouver une sensation pénible.

Mais que dire des productions modernes? Comment parler des statues tant vantées de Canova et de l'effet d'une lumière concentrée sur ces faibles imitations des plus beaux modèles? On ne peut leur reprocher d'être en marbre, elles sont en coton, et le jeune Persée, la tête de Méduse à la main, paraît disposé à danser un pas de ballet (1).

(1) Cette opinion sur Canova, déjà exprimée plus haut, est des plus intéressantes. En 1827, le fameux sculpteur excitait encore bien des admirations, dont la plus célèbre est celle de Stendhal, qui, dans tous ses ouvrages, ne se lasse pas de chanter les louanges du célèbre artiste. — Voir particulièrement : *Histoire de la peinture en Italie*, et *Promenades de Rome*, *passim*.

CHAPITRE XV

FIN DU SÉJOUR DE ROME

La bibliothèque du Vatican. — Les lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn. — Lady Stanhope. — Villa Paolina. — La Saint-Pierre. — Illumination. — Départ.

18 juin.

La première fois que j'avais été à la bibliothèque du Vatican, le bibliothécaire était absent, et l'on ne montrait aux étrangers aucun des manuscrits précieux dont cette collection abonde. Nous demandâmes donc et obtînmes un dédommagement. Parmi les objets qu'on mit sous nos yeux, je remarquai principalement un manuscrit de l'*Enfer* et du *Paradis*, de Dante, orné des plus belles peintures. On y voit Béatrix, en robe verte, guidant son

amant à travers une nuée de chérubins. Toutes ces miniatures sont d'une fraîcheur surprenante; celles de l'*Enfer*, beaucoup mieux dessinées que celles du *Paradis*, sont évidemment d'une autre main, je croirais même d'un autre temps.

Je remarquai aussi un petit cahier privé de reliure et dont l'aspect peu soigné aurait pu décourager des amateurs moins passionnés. C'était un recueil des lettres autographes de Henri VIII à Anne de Boleyn, avec les réponses; toutes ces lettres sont en langue française; nous en déchiffrâmes quelques-unes; le style en est très élevé, plein d'images et de poésie.

Dans l'une d'elles, le roi compare sa bien-aimée au soleil qui vivifie toute la nature par la douce chaleur de ses rayons bienfaisants et dont l'absence porte le néant et la mort. Et il dit qu'une plus longue séparation lui semble impossible à supporter, et qu'à n'importe quel

prix il faut qu'il rejoigne le bel astre qui le fait vivre! Je manifestai le désir de faire copier ce manuscrit ou de venir moi-même transcrire quelques-unes des lettres, s'il était impossible d'obtenir qu'un copiste fût admis à faire ce travail.

Ma demande fut portée jusque chez le cardinal secrétaire d'État, et j'essuyai un refus bien net, sous le prétexte qu'il ne convenait pas qu'il fût connu que ce galant manuscrit existât à la bibliothèque du Vatican.

23 juin.

L'ambassade de France est maintenant le seul point de réunion ; nous y avons dîné hier avec le jeune duc de Richelieu arrivé de Syrie. Il m'a paru n'avoir de remarquable que la simplicité avec laquelle il raconte les choses qu'il a vues, désirant en voir de plus extraordinaires encore, comme si le désert était trop fréquenté pour compter parmi les voyages cu-

rieux. — Ayant rendu visite à lady Stanhope (1), il l'a trouvée dans un cottage fort élégant arrangé moitié à l'anglaise, moitié à l'orientale; son costume est emprunté à son pays d'adoption. Elle vit absolument seule et ne se fait voir à ses sujets que lorsqu'elle sent la nécessité de réprimer par sa présence quelque nouvel abus.

Aussi aimable pour les Européens que sévère pour les Arabes, elle est au fait de tout ce qui se passe en Angleterre, et n'ignore rien de ce qui regarde sa tribu. On est fort étonné de la voir au courant des anecdotes de société tout comme si elle n'eût quitté Londres que d'hier, et cette conversation au fond du désert a quelque chose de très piquant. — Il a semblé au duc qu'elle était ennuyée de sa souveraineté et désirerait revenir en Europe, mais elle voudrait y être jetée par

(1) Voir : *Voyage en Orient*, de LAMARTINE, et *Eothen*, by Charles KINGLAKE.

quelque événement imprévu; elle n'a pas le courage d'abandonner volontairement le rôle extraordinaire qu'elle joue depuis tant d'années. Il lui a demandé à quoi elle passait son temps. Elle a répondu qu'elle pensait. Elle semble privée de livres, elle écrit beaucoup, mais elle ne lit pas. — On dit qu'elle a auprès d'elle une femme de son pays qu'elle cache soigneusement, pour laisser croire qu'elle est seule dans le désert et ajouter par là au pathétique de son histoire. C'est un dépit amoureux qui l'a portée à cette extrémité. Nièce de Pitt, faisant les honneurs de la maison de son oncle, elle se vit exposée à voir journellement le jeune Canning dont les talents s'annonçaient déjà. Une passion violente fut le résultat de cette dangereuse intimité; le héros entraîné par le tourbillon des affaires devient bientôt infidèle. Esther désespérée se décida à quitter l'Europe et à aller cacher sa faiblesse jusque dans les déserts de l'Orient,

croyant par là se mettre à l'abri des reproches qui, dans sa patrie, poursuivent sévèrement les femmes dont les inconséquences ne restent point ignorées.

28 juin.

Je n'avais pas encore vu la villa Paolina, j'y ai été hier avec la princesse de Montfort; c'était le séjour bien-aimé de Pauline Borghèse (1). L'intérêt que m'inspiraient ces lieux eût été bien faible sans la personne qui me les faisait voir. Le lien intime qui avait uni la princesse à la belle Pauline (2), célèbre par ses charmes autant que par ses légèretés, la rendait indulgente et lui inspirait le désir de faire partager ce sentiment à d'autres. C'est ainsi qu'en me montrant ce qui restait encore de cette élégance qui caractérisait la sœur de Napoléon, elle me citait des traits de sa bonté

(1) Pauline était morte depuis 1825.

(2) Voir *Mémoires*, p. 209, le portrait, désormais célèbre, de Pauline.

et de ce qu'elle appelait *son aimable caractère*. Ces éloges, quelle que soit leur valeur, prenaient leur source dans le cœur de celle qui se plaisait à les donner, mais ils n'ont laissé nulle trace dans ma mémoire.

Combien cette villa me parut inférieure à tout ce que j'avais vu en ce genre à Rome ou dans les environs! C'est *Paris naturalisé*, c'est toujours la chaussée d'Antin. Ces princesses d'autrefois n'ont pu sortir de là. En voyant ce qu'elles ont fait, et en songeant aux millions qu'elles ont prodigués, j'avoue avoir quelquefois envié les ressources que leur offrait le pays dans lequel elles se sont établies. Si Natoline ou Zator (1) s'étaient trouvés aux portes de Rome ou de Naples, je pense que je me serais immortalisée. Le jardin de la villa Paolina est de beaucoup préférable au Casino. On a profité avec habileté et avec goût d'un

(1) Deux châteaux appartenant à la comtesse.

fragment des murs qui jadis servaient d'enceinte à la ville. Cette ruine pittoresque, dont les arcades multipliées composent une espèce de galerie à jours, produit l'effet le plus heureux.

Tout était silencieux et triste dans ce séjour naguère si brillant; l'herbe croissait sur les chemins, et les fleurs étaient étouffées par des plantes parasites que personne ne songeait à arracher. Rien ne fait une impression plus mélancolique que cet abandon d'un lieu qui offre encore les traces de toutes les vanités, de toutes les passions auxquelles a succédé le silence de la mort.

30 juin.

Lorsqu'on n'a pu se trouver à Rome pour la fête de Pâques, il est de toute rigueur pour s'en consoler d'y attendre la Saint-Pierre. La pompe des cérémonies religieuses, jointe à ce soleil dans tout son éclat qui prête à ce lieu magnifique une nouvelle splendeur, rend l'as-

pect de cette fête incomparable. Le corps diplomatique et le peu d'étrangers qui se trouvaient encore à Rome furent invités chez le cardinal secrétaire d'État pour y jouir à leur aise de ce ravissant spectacle.

Lorsque nous arrivâmes, l'église était déjà éclairée par des milliers de lampions qui dessinaient dans les airs les corniches et les coupoles du somptueux édifice, déguisant les défauts de sa trop riche architecture en simplifiant les lignes, sans rien ôter à la noblesse imposante des masses.

La croix sainte brillait au haut de la coupole resplendissante, les corniches étincelaient, une flamme légère parcourait tout l'édifice, s'emparait des moindres détails, et ce palais de la Divinité apparaissait à nos yeux éblouis comme une image des splendeurs célestes.

La clarté était si vive que l'eau des fontaines s'élançant dans les airs paraissait transformée en gerbes de feu. — Après avoir contemplé

en silence ce spectacle magique, nous nous rendîmes dans une maison appartenant à Torlonia, située au bord du Tibre, afin de contempler la girandole du palais Saint-Ange. La lumière bleuâtre du feu d'artifice produit un contraste heureux avec l'illumination dorée de Saint-Pierre qu'on aperçoit dans l'éloignement; au milieu d'un nuage épais et du fracas de la poudre, le fort Saint-Ange, jadis le tombeau d'Adrien, apparaît aux regards comme une masse imposante. Au jour brillant, mais pâle, d'une flamme variée succédait subitement une noire obscurité. Trois fois ces brillantes décorations s'enflammèrent et nous éblouirent. Un silence profond suivait ces éclats redoutables; mais on attendait encore, car la girandole n'était point partie. Tout à coup, au milieu des ténèbres, s'élance avec fracas une gerbe de feu qui ne peut être comparée qu'à l'éruption d'un volcan. Des milliers de fusées s'élèvent, se rencontrent, se croi-

sent, éclatent et retombent en étoiles étincelantes, et cette pluie enflammée va s'éteindre dans le Tibre, tandis que du foyer, où brûle une vaste flamme, partent des traits lumineux ; l'ange de la destruction apparaît un glaive à la main.

2 juillet.

La chaleur nous chasse de Rome. Nous nous occupons de réunir toutes les acquisitions que nous avons faites : marbres, mosaïques, tableaux remplissent de nombreuses caisses.

CHAPITRE XVI

SIENNE ET PISE

La princesse de Montfort. — Son fils (Jérôme). — Les décorations. — Animosité contre les Bonaparte. — La *Libreria.* — Séjour à Pise. — Massa.

7 juillet.

Nous quittâmes la Ville éternelle le 4 au soir.

La princesse de Montfort étant la personne que je regrettais le plus à Rome, je fus enchantée de la retrouver encore à Sienne. Elle y était venue pour voir son fils aîné (1), élevé dans le principal collège de cette ville. Ce fut avec orgueil qu'elle me montra cet enfant chéri,

(1) Le prince Jérôme.

si longtemps attendu. Il paraissait donner les plus belles espérances. Je trouvai du rapport entre ses traits et ceux de l'empereur Napoléon ; elle fut bien aise de me l'entendre dire, car elle professait une sorte de culte pour tout ce qui rappelait ce grand homme. Ma surprise fut extrême en remarquant que l'enfant portait deux petites plaques et la croix de Westphalie à la boutonnière.

J'étais trop dévouée à la mère pour cacher mon impression. J'osai lui parler avec la franchise désintéressée qui seule donne le courage de hasarder des vérités peu agréables. Elle me répondit, les larmes aux yeux, qu'une de ces décorations avait été envoyée par son père, le roi de Wurtemberg, et se tut sur les autres; je n'osai point insister, cependant j'ajoutai encore qu'il me semblait que le plaisir que font ces brillantes bagatelles n'équivaut jamais au désagrément de se les voir disputer. Je crus faire d'autant mieux que je savais avec

certitude combien la disposition des esprits leur était peu favorable.

L'ambassadeur de France, autant par pusillanimité que par haine personnelle, avait depuis peu présenté une note à son gouvernement afin d'obtenir qu'on fît en sorte d'expulser les Bonaparte de l'Europe, comme étant *dangereux au repos des nations*. Pendant mon séjour à Rome, j'avais eu plus d'une discussion très vive avec le duc de Laval à ce sujet. Il poussait l'injustice jusqu'à faire un tort à la princesse de l'attachement qu'elle portait à son mari, l'aristocratie allemande ne pouvant pardonner à la fille d'un roi d'aimer le frère d'un usurpateur.

Nous ne passâmes qu'un jour à Sienne, mais il fut bien employé. Quoique passionnée pour l'architecture grecque, dont j'avais étudié avec enthousiasme les précieux fragments, je ne pus voir avec indifférence la cathédrale gothique qui, dans son genre, est

d'un goût et d'une richesse fort remarquables.

Dans la sacristie, appelée apparemment par convenance *bibliothèque* (1), à cause d'un beau groupe antique représentant les Trois Grâces, qu'on y a laissé parce qu'il a été trouvé lorsqu'on creusa les fondements, on montre aussi de belles fresques.

Les sujets sont tirés de la vie d'Énéas Piccolomini qui fut pape sous le nom de Pie II. Ces peintures (2), d'une conservation étonnante, sont beaucoup plus intéressantes que les événements qu'elles représentent.

Sienne offre plus d'un objet curieux pour les amateurs du style moyen âge. On y remarque encore les maisons des Guelfes, différentes de celles des Gibelins par les ogives gothiques qui distinguent celles des derniers ; nombre de façades sont restées intactes. C'est

(1) *Libreria.*

(2) De Pinturicchio. — Voir Paul BOURGET, *Sensations d'Italie*, p. 38 et suiv.

là que, pour la première fois, je vis ces ornements en briques, lesquelles, semblables à la pierre, résistent au temps. La place en coquille avec sa tourelle élancée et sa chapelle ouverte de trois côtés mériterait bien d'être dessinée, mais je n'en eus pas le temps. Je consacrai le peu d'instants qui me restaient à des adieux d'autant plus tristes que probablement ils devaient être éternels.

La route de Sienne à Pise est une délicieuse promenade. Ce sont encore les jardins de la Toscane au travers desquels circule une route ombragée et ondoyante qu'on parcourt avec rapidité. — La vue de la misère et de l'oisiveté ne vient plus gâter les jouissances du voyageur. L'influence d'un gouvernement sage se fait sentir, et jamais contraste ne fut plus frappant et plus subit que celui qui existe entre les différents États qu'on traverse en Italie.

Le séjour de Pise doit être agréable quand

il y a un peu de société... Nous nous arrêtâmes quatre jours pour voir les antiquités et pour visiter les environs qui sont riants et verts. C'est peut-être la partie de l'Italie la mieux cultivée. Le Dôme, le Baptistère, la Tour penchée et l'admirable Campo Santo composent un ensemble de bâtiments dont la magnificence étonne et dont l'effet est d'autant plus grand qu'ils sont entourés d'un pré gazonné; — ils ne perdent rien de leur majesté. On se demande avec surprise quelles étaient les richesses de ces petites républiques qui, isolées et indépendantes, semblaient tirer leur splendeur des ressources qu'enfante le génie du commerce et de la liberté...

Nous quittâmes Pise pour nous rendre à Massa, célèbre par ses carrières de marbre et par les nombreux ateliers qu'y s'y trouvent. Ce voyage, intéressant sous plus d'un rapport, nous permit d'admirer la beauté du pays et la route magnifique qui vient d'être achevée afin

de faciliter les communications avec la Lombardie.

Je n'ai point été en Angleterre, mais je doute qu'il se trouve même dans ce confortable pays une auberge plus gentille et mieux soignée que celle où nous nous arrêtâmes à Massa. Nous fîmes de là une course à Carrare, nous y vîmes grand nombre d'artistes et d'ouvrages médiocres. Il n'y avait de curieux que quelques vases d'une grandeur prodigieuse et d'un travail soigné, puis des cheminées et des chapiteaux commandés pour le roi d'Angleterre.

CHAPITRE XVII

GÊNES

Vue générale. — Le palais Doria. — Napoléon à Gênes. — La société génoise. — Influence de Napoléon. — Mme Cheney. — La veuve indienne. — Amour constant.

Après être retournés à Massa pour y passer la nuit, nous partîmes pour Gênes. Le chemin, devenu fatigant à cause des montagnes, n'offrait plus ces aspects délicieux qui m'avaient enchantée entre Pise et Carrare. Ce n'est qu'en approchant du but de notre voyage et lorsque nous eûmes pris la route qui côtoie les bords de la mer que nous retrouvâmes les paysages classiques de la belle Italie. Cependant le coloris n'était plus le même ! Ce n'était plus ce ciel d'azur et cette mer d'aigue-marine ; quelque chose de pâle et de gris perçait au

travers de l'atmosphère brûlante du mois de juillet. Gênes devrait servir d'intermédiaire entre l'Allemagne et l'Italie ; c'est un passage de l'idéal au réel, d'une vie d'imagination au bien-être physique. Ce n'est plus le délabrement et la négligence dont on a été choqué dans bien des parties de l'Italie, tout est propre et bien bâti, mais rien n'est pittoresque, et les yeux, encore pleins de l'harmonie d'un coloris indéfinissable et tout particulier au Midi, sont désagréablement frappés à la vue des couleurs éclatantes dont on se sert pour peindre les maisons, très souvent bariolées de rose, de vert, de jaune et d'un certain brun cannelle dont l'effet est odieux. Aux environs, les casins sont tellement rapprochés qu'ils forment une espèce de faubourg verdoyant (1); tout y annonce l'opulence et la richesse d'une ville commerçante.

(1) Saint-Pierre d'Arena.

Gênes la Superbe est comparable à une belle femme dépourvue de physionomie : on l'admire, mais plus on la voit, moins elle plaît. Il serait difficile d'expliquer cette impression ; la cité est belle, les palais magnifiques, le site, sans être pittoresque, est encore très remarquable ; il y a beaucoup de mouvement, mais c'est une activité purement commerciale ; ce n'est plus le royaume de l'imagination et des arts, tout est calcul et vise au positif de la vie. Les palazzi, dont aucun voyageur ne manque de faire une somptueuse description, se distinguent surtout par la beauté des escaliers et des vestibules. Une colonnade légère et élégante compose intérieurement une espèce de cour carrée, décorée de statues et de balustrades en marbre blanc. Lorsqu'on se trouve dans la strada Nuova, on croit apercevoir autant de décorations de théâtre ; on ne peut qu'être surpris à la vue de cette immense quantité de marbre, prodigué avec tant de

profusion qu'il remplace la pierre de taille et sert à la construction des moindres édifices.

De toutes les anciennes demeures où l'aristocratie républicaine a établi son faste et ses richesses, la seule où j'aimais à revenir est le palais d'André Doria, bâti au bord de la mer, hors de l'enceinte de la ville. Ces belles terrasses, ces rampes magnifiques, qui résistent depuis plus de trois siècles aux flots qui sans cesse viennent les blanchir d'écume; ces légères galeries de marbre pareilles aux colonnades d'un château mauresque; ces énormes lauriers qui, jeunes encore, virent peut-être Charles-Quint et son vaillant prisonnier se promener sous leur ombrage, voilà les seuls vestiges de gloire d'une république jadis puissante.

Napoléon, qui aimait tout ce qui était grand, choisit cette habitation de préférence à toute autre lorsqu'il vint pour la première fois à Gênes. On montre encore un petit pont en fer

qu'il fit jeter au travers de la rue pour communiquer avec les terrasses et un jardin dont il voulait faciliter l'accès à Joséphine. On n'a point oublié une fête qui lui fut donnée à cette même époque, et les Génois répètent encore avec une sorte d'orgueil que depuis celle qu'Octave donna à Cléopâtre il n'en fut point de semblable.

J'aime à recueillir sur les lieux mêmes des souvenirs devenus historiques. Ce palais était maintenant désert.

La foule se portait vers une promenade nouvelle; le seul charme qu'on puisse y trouver consiste dans la réunion d'une foule immense dont les vêtements d'une propreté recherchée et l'air d'aisance sont tout à fait particuliers à ce pays.

Les femmes, qui ne sortent jamais qu'avec un voile blanc, ont toutes l'air de vestales antiques. Ce costume favorable à la beauté déguise la laideur; aussi nulle part on ne voit

autant de jolis visages. — Lasse de rencontrer tous les jours les mêmes objets et d'errer dans les mêmes rues étroites, sur un pavé brûlant, j'essayai quelques courses aux environs.

Je revins ravie d'avoir respiré un air frais et me promis bien de visiter les plus belles campagnes.

Devant m'arrêter ici six semaines pour prendre les bains de mer, je fis quelques connaissances. La société de Gênes m'a paru composée de petites vanités et de petits esprits. Les gens y sont bourgeoisement riches et provincialement civilisés. Il est surprenant d'observer à quel point les Italiens, *un peu secoués* par le régime de Napoléon, sont vite retombés dans le *dolce farniente*. La génération actuelle fait un contraste frappant avec celle qui l'a précédée; tous les gens qui ont entre trente et quarante ans ne sont point déplacés dans un salon moderne; tandis que la

jeunesse, uniquement occupée de galanterie, est d'une ignorance scandaleuse; aussi fuit-elle les étrangers qui la gênent. Les dames sont moins sauvages; leurs beaux yeux parlent toutes les langues, et d'ailleurs, en ce genre, l'enseignement mutuel n'a jamais été mieux cultivé. J'excepte de ce tableau, peut-être trop sévère, la famille Brignole; je trouvai là des personnes très éclairées et parfaitement sociables.

Je revis à Gênes une famille anglaise que j'avais rencontrée à Rome. La mère possédait un talent très remarquable pour la peinture.

Le fils de cette dame dessinait fort joliment le paysage; il avait été aux Indes pendant plusieurs années et n'était de retour que depuis quelques mois. Son album renfermait des vues peu ou point connues et très intéressantes, entre autres des vues de Sainte-Hélène. S'apercevant que je désirais avoir le tombeau de Napoléon, dessiné d'après nature,

il voulut bien me le donner, ainsi que l'esquisse d'une petite mosquée située dans le royaume de Myssouri. Cette bizarre construction passe dans le pays pour anté-adamite. Les habitants prétendent que les mauvais génies s'amusaient à apporter là ces immenses quartiers de rochers, et qu'ils s'y rassemblaient à certains jours pour célébrer des mystères qu'il n'est point permis de pénétrer. — Ce qui me tentait particulièrement dans ce dessin, c'était le récit qui s'y rattachait. M. Cheney avait vu près de là, l'année d'auparavant, une femme de treize ans, belle comme le jour, se jeter dans les flammes pour suivre l'âme de son mari décédé la veille. Mariée depuis quelques mois, elle éprouvait encore toute la fougue d'un premier amour ; ce fut en vain que son frère, qui l'aimait tendrement et qui dans la fréquentation des Européens avait puisé des notions plus humaines, s'efforçait de la détourner d'un supplice aussi terrible ; entiè-

rement soumise à l'influence des brahmines et subjuguée par les terreurs dont son esprit était frappé, elle consentit à se vouer aux flammes.

— Mieux vaut, disait-elle, brûler pendant une heure que toute une éternité.

Le moment du sacrifice fut fixé au lendemain, à cinq heures après midi ; un cortège immense, composé de brahmines, de gardes et d'une foule de peuple, se porta vers la maison de la veuve; elle en sortit accompagnée de ses parents ; elle était d'une taille moyenne, mais des formes élégantes, des traits nobles et expressifs lui donnaient un air de dignité que la solennité de la circonstance rendait encore plus remarquable. Ses cheveux flottants étaient ornés de fleurs, et ses regards élevés vers le ciel semblaient perdus dans la contemplation de l'éternité. Elle traversa la ville en semant avec profusion sur son chemin des feuilles de bétel ; arrivée aux bords de la Moatah, elle y fit ses dernières ablutions et

s'assit sur le rivage. Elle était entourée de ses parents, de quelques amis et des principaux brahmines, à qui elle distribua deux mille roupies et les riches joyaux dont elle était parée, ne conservant que les ornements d'usage, c'est-à-dire un anneau passé dans les narines et un bracelet d'or à chaque poignet ; cette distribution une fois faite, elle se tint dans une attitude de prière et d'invocation, les mains jointes et élevées au-dessus de la tête, tandis que non loin de là, à environ cinquante toises, on dressait le bûcher qui devait la consumer.

Ces préparatifs terminés, elle s'avança, renouvela ses actes de dévotion et se retira un peu de côté pour faire place au corps du défunt, lequel, apporté des bords de la rivière où il avait été déposé, fut mis sur la grille avec une grande quantité de bonbons et de confitures sèches. Après quoi la jeune femme fit trois fois le tour du bûcher, et, se plaçant

sur une pierre carrée, elle reçut les derniers adieux de ses amis. D'un air caressant, elle posa la main droite sur la tête de ceux qu'elle affectionnait; puis, inclinant le corps, elle les embrassa tous tendrement et se dirigea vers le fatal bûcher. Elle s'arrêta un instant à l'entrée... un seul moment l'amour de la vie parut la faire hésiter, mais le fanatisme l'emporta. D'un pas ferme et assuré elle monta les degrés, s'étendit à côté du corps de son mari et fut dérobée aussitôt à la vue des spectateurs par la paille qu'on entassa pour boucher l'entrée, et à laquelle on mit le feu. Peu après, la malheureuse poussa un cri terrible. Atteinte par les flammes, la douleur fit évanouir la fermeté factice qui jusque-là l'avait soutenue; le sentiment de la conservation se réveilla en elle; de toute sa force, elle se jeta contre la faible barrière déjà plus qu'à moitié consumée et courut du côté de la rivière comme vers un refuge inaccessible au terrible élément qui

semblait la poursuivre... Mais l'infortunée ne devait pas échapper au sort qui lui était réservé et qu'elle avait volontairement sollicité. — Brahma réclamait impérieusement un encens qui lui était agréable, et il ne fallait pas que le peuple, réuni pour assister au triomphe de la religion, imaginât que la victime pût jamais se soustraire à un sacrifice offert volontairement et accepté par la divinité. Les prêtres se mirent à sa poursuite et ne tardèrent pas à la rejoindre. Alors une lutte affreuse s'engagea; les brahmines cherchaient à l'entraîner vers le bûcher, et elle, aidée par son frère, opposait à leurs efforts la plus vive résistance; elle poussait des cris lamentables et implorait le secours de la multitude tenue en respect par les gardes; sa voix fut couverte par le bruit des trompettes qui, à un signal donné, éclatèrent toutes à la fois. Épuisée par ses efforts, elle perdit connaissance, et dans cet état elle fut portée sur le bûcher.

A ce moment, tous les spectateurs de cette scène tragique se réunirent pour en hâter le dénouement, apportant des branches sèches afin d'activer le brasier.

Nous écoutâmes avec une curiosité mêlée d'horreur tous ces détails que le narrateur donnait de la manière la plus simple et la plus calme. — Pour effacer de notre esprit l'impression peu agréable que de tels récits devaient y laisser, Mme Cheney nous contait, à son tour, des anecdotes tout italiennes. Passionnée pour les arts, elle avait passé dans ce pays les plus belles années de sa vie. Mais ayant toujours de préférence habité le midi de l'Italie, entre deux séjours qu'elle fit à Gênes, il s'écoula quarante années. La première fois qu'elle y vint, elle lia connaissance avec la duchesse de B..., qui était alors une des femmes les plus belles et le plus en vogue. La duchesse, selon l'usage, avait un amant déclaré; c'était un voyageur anglais. Le jour

que Mme Cheney prit congé de la duchesse, elle fit un croquis du salon où s'étaient écoulés avec rapidité tant d'instants agréables, et elle anima cette image muette du portrait de ses deux amis, dont, au bout de quelque temps, elle n'entendit plus parler.

Quarante ans plus tard, repassant par Gênes, son premier soin fut, comme on le devine aisément, d'envoyer à l'hôtel de la duchesse afin d'avoir de ses nouvelles ; elle reçut aussitôt une invitation pressante, à laquelle elle se rendit dans la soirée. — Elle parcourut lentement ces nombreux degrés que jadis elle escaladait si lestement ; ce fut avec tristesse qu'elle se représenta le changement qu'un aussi long espace de temps avait dû produire sur les traits de ses amis. Le vieux majordome, qu'elle reconnut aussitôt, l'annonça, et elle aperçut la duchesse ainsi que le voyageur anglais assis à la même place où elle les avait laissés ; quarante années avaient bien un peu

altéré leurs visages, mais la duchesse conservait encore les restes d'une beauté parfaite. On se retrouva comme on s'était quitté, même plaisir à se revoir, même abandon, même gaieté. Milord avait bien des choses à dire; il avait été depuis visiter les Pyramides, chercher l'embouchure du Nil et admirer la chute du Niagara. Mais toutes ces courses lointaines et tous ces chemins divers avaient toujours fini par le ramener à Gênes. Cependant sa santé se ressentait de tant de fatigues; il ne pouvait veiller et se retira le premier.

Les dames, étant restées seules, se contèrent mutuellement tout ce qu'elles purent. La duchesse insistait beaucoup sur la durée de sa liaison et sur les preuves de constance qu'elle avait reçues et données. Mme Cheney l'écoutait avec un sourire *dubioso*.

— Vraiment, dit-elle, vous n'avez jamais aimé que lui?

— Non, certainement, jamais une autre

passion n'a trouvé place dans mon cœur. Durant ses longues absences j'ai peut-être eu quelques petites distractions, cela ne compte pas, cela s'oublie, la place du premier homme qui s'est fait aimer reste inamovible; mais aimer un autre que lui, Santa Maria! ajoutait-elle avec un accent italien, *je me serais croue perdoue !*

Telle est la morale indulgente des Italiennes; elles font tant de cases et de restrictions dans leur cœur et dans leur esprit qu'elles imaginent avoir rempli leur devoir lorsqu'elles parviennent à contenter tout le monde et à transformer leurs jeunes amants en vieux amis.

CHAPITRE XVIII

PAVIE

La campagne des environs de Gênes. — La Chartreuse. Kleptomanie. — Les cloîtres.

Les chaleurs étaient accablantes, ma curiosité s'en ressentit; je n'allai voir ni l'hôpital, ni le couvent où les jeunes personnes font des fleurs, ni aucun des établissements philanthropiques auxquels tous les étrangers rendent hommage.

Je sortais le matin pour prendre un bain et le soir pour respirer, hors de la ville, un air moins étouffant. C'est ainsi que j'arrivai jusqu'au 27 août, jour fixé pour mon départ. Je ne regrettais rien à Gênes; je n'y voyais de l'Italie que les côtés les moins agréables. Point

de goût pour les arts, point d'inspiration, pas même de musique dans les rues; une froide activité et un soleil brûlant, et c'était tout. Les adieux de M. Fox (qui nous avait suivis pas à pas) furent les seuls qui surent m'émouvoir. Son attachement pour ma fille, aussi sincère que désintéressé, méritait peut-être d'être payé de retour; mais l'idée d'une expatriation éternelle m'était trop pénible, et nous nous séparâmes pour ne plus jamais nous revoir.

La sortie de Gênes est encore plus belle que l'arrivée. Ses maisons de campagne se prolongent jusqu'à la première poste. Un pays riche et bien cultivé, des sites variés et pittoresques se succèdent avec rapidité. — Qu'ils sont heureux, ces gens, d'être nés dans ces belles contrées! Tout, jusqu'au bonheur, est plus facile pour les habitants d'un beau pays.

A quelques postes de Gênes, les montagnes disparaissent, on entre dans les plaines de la

verte Lombardie qu'on parcourt avec la rapidité de l'éclair. Cette route n'offre de remarquable que la Chartreuse de Pavie, fondée par Galéas Visconti et supprimée par Joseph II (1). Aucune des églises que j'ai vues en Italie n'est plus opulente. La façade en marbre de différentes couleurs est incrustée de porphyre et de jaspe. La richesse inconcevable et le fini des ornements, la beauté des matières et l'harmonie parfaite qui règne dans cet ensemble de magnificences plutôt asiatiques qu'européennes, font de la Chartreuse un des édifices les plus étonnants qu'il soit possible de voir. Bien qu'on ait enlevé les meilleurs tableaux, il en reste encore quelques-uns de l'école primitive qui méritent l'attention, entre autres une *Madone* du Pérugin de la plus grande beauté.

Depuis le Jean Bellin de Venise, je n'avais

(1) En 1784.

rien vu de cette école primitive qui m'ait autant frappée, et cette alliance de la grâce naïve avec la simplicité paraît être particulière aux anciens peintres. Ce tableau a de plus le grand avantage de n'avoir point poussé au noir.

Si Gall eût été appelé à visiter les protubérances de mon crâne, j'aurais eu l'humiliation de l'entendre parler d'une disposition marquée pour le vol, grandement développée par le voyage d'Italie.

Après nous avoir montré en détail toutes les richesses que l'église renferme, le custode nous mena dans l'intérieur du couvent, jadis habité par les Chartreux. Joseph II, après avoir supprimé cet ordre contemplatif, confisqua l'immense revenu attaché par les ducs de Milan à cette fondation. Toutefois, on prend soin de conserver les vastes bâtiments construits autrefois pour les vingt-quatre Chartreux, habitants de cet énorme local. Chaque moine possédait une petite maison, qui se

composait de quatre chambres fort propres et d'une petite cuisine ; chacun avait un jardin dont les berceaux de vigne font le principal ornement, un banc et un puits en pierre dont l'effet pittoresque n'est point à dédaigner. Tout y est encore si bien conservé qu'on croirait visiter la cellule d'un moine qui aurait quitté sa demeure pour un saint pèlerinage. Ces vingt-quatre maisonnettes, avec leurs cheminées élevées et construites en briques rouges, sont placées symétriquement autour d'une cour carrée d'une vaste dimension. Cette cour servait de cimetière aux pieux solitaires ; elle est entourée d'une galerie élégante et légère. Les corniches, ainsi que les ornements exécutés en terre cuite, sont aussi riches que variés. — Je les observai avec d'autant plus d'attention que cette terre cuite me paraît convenir à notre climat. Ces matériaux, à l'épreuve de l'humidité et du temps, se durcissent à l'air et sont susceptibles du travail le plus délicat ;

puis la couleur rouge foncé qu'ils conservent produit un effet agréable à l'œil, principalement quand on les emploie à l'architecture gothique. Après nous être arrêtés quelques heures à examiner cette curieuse Chartreuse, nous arrivâmes à Milan sans éprouver à la douane aucun des désagréments dont on nous avait menacés et sans être attaqués par les brigands qui, disait-on *à Gênes,* infestaient le pays. La jalousie existant entre ces deux villes est la source de bien des bruits ridicules auxquels il ne faut point ajouter foi (1).

(1) Sur la Chartreuse de Pavie, voir un charmant guide illustré, publié par A.-L. Beltrami, *la Certosa di Pavia, storia* (1396-1895) *e descrizione,* 1 vol. Milan, 1895. — La Vierge de Pérugin dont parle la comtesse sert de retable à la seconde chapelle gauche (chapelle de saint Michel Archange). Ce retable avait six compartiments, dont il ne reste que le compartiment supérieur (Vierge); trois de ces tableaux ont été remplacés par des copies, les cinq originaux sont maintenant à la *Galerie nationale* à Londres.

CHAPITRE XIX

MILAN

Le Dôme. — La Cène. — La Scala. — La Bibliothèque Ambrosienne. — L'influence de Napoléon. — Les peintures d'Appiani au palais ducal. — Monza. — Brescia. — Vérone.

Milan est sans contredit la troisième grande ville d'Italie et la quatrième d'Europe. Elle est située dans une plaine ; aussi son aspect n'est-il point frappant comme celui de Naples ; mais, outre qu'elle renferme des trésors pour les savants et les amateurs, elle offre encore aux voyageurs toutes les ressources que le luxe, la civilisation et une opulence générale peuvent offrir.

On croit avoir dit adieu à l'Italie en entrant

à Gênes, et le plaisir qu'on éprouve à la ressaisir encore est d'autant plus vif qu'on est tout surpris de cette bonne chance. Les échos répètent les accords de Rossini, les nombreuses boutiques d'estampes offrent à chaque pas les images de tout ce qu'on a vu de plus beau. Ce n'est plus cette activité purement commerciale dont l'intérêt est la base, c'est encore celle du génie, et ceux qui ont habité Milan peuvent se faire une juste idée de la patrie des arts. Notre première course fut pour la cathédrale. Cet édifice unique en son genre est tout en marbre blanc. Le travail en est si riche et si fin qu'on croirait voir un modèle exécuté en ivoire.

A notre passage par Milan, on nous mena voir la fabrique nouvellement établie de M***, qui a trouvé le secret de la peinture sur verre. Nous vîmes un tableau commandé pour le roi de Naples; il dépassait de beaucoup en beauté les vitraux anciens, mais le prix exorbitant de

ces productions nouvelles les rendra toujours rares. Toutefois, mon mari ne put résister au désir de voir dans sa chapelle une fenêtre de ce genre, et nous en commandâmes une dont je donnai le dessin.

Après avoir fait un tour au Corso, qu'on nous dit être beaucoup moins brillant à cette époque de l'année, l'aristocratie étant absente, nous allâmes voir la fameuse fresque de Leonardo da Vinci; c'est là une de ces beautés de convention sur lesquelles les voyageurs se croient obligés de s'extasier afin d'obtenir le titre de connaisseur. Je suis fâchée de devoir dire qu'il ne reste plus qu'une faible trace de cette composition tant vantée; on retrouve à peine deux ou trois têtes qui donnent l'idée de ce qu'elle devait être, et l'effet en est entièrement perdu, ou plutôt effacé. Dans quelques années, ces fragments légers auront disparu, ainsi que tout le reste; l'humidité et le temps font tomber par plaques le crépi et par

conséquent la peinture. Une journée si bien employée fut terminée par le plus beau des spectacles; on donnait l'*Ultimo giorno di Pompei*, nouvel opéra de Paccini, ce jeune imitateur de l'immortel Rossini. Le second acte m'a paru fort supérieur au premier; ne serait-ce pas parce que l'on y rencontre plus d'une réminiscence?

La Bibliothèque Ambrosienne est dans un local plus que modeste; fondée par Charles Borromée, elle appartient à sa famille, qui en laisse la libre jouissance au public. Nous y vîmes des manuscrits très curieux, entre autres un Virgile, copié de la main de Pétrarque, avec des notes sur les marges. Je n'aime ni à décrire ni à visiter les bibliothèques; cette manière de voir en *passant* une chose dont la valeur ne peut être appréciée qu'à la longue m'a toujours été peu agréable; aussi ma curiosité ne va jamais au delà des manuscrits. Je ne sais ni le nombre de volumes, ni les édi-

tions rares. Tous ces détails échappent à ma mémoire; du reste, ils se trouvent indiqués dans tous les guides des voyageurs. La galerie de tableaux qui appartient à cette fondation est peu nombreuse et assez mélangée (1). Elle ne renferme de vraiment remarquable qu'un carton de Raphaël qui paraît être la première idée de l'*École d'Athènes* telle que cet inimitable artiste la conçut pour la reproduire avec toute la magie de son coloris au palais du Vatican. Quelques Léonard de Vinci, plusieurs Luini, dont un, entre autres, représentant une tête de femme, qu'on dit être le portrait de cette jeune Béatrix d'Este, qui repose à Pavie, méritent l'attention (2).

Mais si j'avais à choisir parmi les trésors du musée de Brera, je prendrais sans hésiter l'*Agar* du Guerchin et la *Danse des Amours*

(1) Rien n'a été changé à l'ordonnance de ce musée depuis 1827.

(2) Cette tête (de profil) est de Léonard de Vinci.

de l'Albane (1); l'un est un drame, l'autre une idylle. Toutes les passions, tous les âges et toutes les grâces sont là. La galerie doit ces deux chefs-d'œuvre, ainsi que beaucoup d'autres, à la munificence du vice-roi Eugène. Il faut en convenir, cette dynastie, qu'on cherche vainement à rabaisser, a laissé partout des traces immortelles de son passage, et nulle part l'ombre de Napoléon n'apparaît plus majestueusement qu'à Milan. Cette magnifique route du Simplon, création gigantesque qui surpasse en beauté tous les ouvrages des anciens, cet arc de triomphe en marbre blanc qui vient la terminer et dont le plan somptueux eût effrayé tout autre que lui, ce cirque qui dans ses vastes proportions offre un modèle et une copie parfaite des arènes antiques, et dont les colonnes de granit rose unissent l'élégance des temps modernes au style noble et sévère

(1) Ici la comtesse est bien de son temps.

des siècles historiques; tout parlera à la postérité la plus reculée de ce vaste génie qui n'a dédaigné aucun genre de gloire. — J'allai au palais ducal pour vérifier ce qu'on a publié sur les changements faits aux plafonds peints par Appiani. Je les trouvai intacts, et l'image de Napoléon n'a point été *remplacée* par celle du grand-duc, ainsi qu'on s'est amusé à le faire croire. La plus belle de toutes ces peintures est celle qui représente l'Empereur en Jupiter assis sur une espèce de trône d'or porté par quatre Victoires, tandis que les nations vaincues viennent lui offrir les différentes couronnes des monarchies qu'il a subjuguées. Il les regarde dédaigneusement, et son bras puissant, étendu pour les recevoir, semble avoir déposé la foudre, afin de distribuer autour de lui ces vains insignes d'une grandeur qui n'a pu lutter contre l'ascendant du génie joint à la force. Tel était Napoléon lorsque l'Italie le vit pour la dernière fois, et cette

image d'une gloire qui devait être passagère, tout en devenant immortelle, est restée là pour servir de leçon et d'adieu (1). Pleins de ces souvenirs, nous allâmes à la *Monza* voir la couronne de fer, munis d'une autorisation indispensable de l'archiduc, mais qu'on obtient facilement. La Monza sert de résidence au souverain pendant l'été. On dit que le vice-roi Eugène a prodigieusement étendu et embelli le parc. Nous n'eûmes pas le temps de le visiter, car on nous retint pendant longtemps dans les jardins, qui sont loin de mériter l'attention des voyageurs de bon goût. C'est encore une de ces imitations des jardins anglais qui offrent à chaque pas des petits rochers, des petites cascades, des petits ponts. Malheureusement, nous avions rencontré plusieurs bandes de curieux, et le custode ne voulut nous faire grâce de rien. J'étais fatiguée et

(1) On retrouve ici le bel enthousiasme que la comtesse n'a cessé d'avoir pour Napoléon.

ennuyée de la vue de tant d'objets peu dignes d'être remarqués, lorsque des cris d'admiration vinrent frapper mon oreille et réveiller ma paresse. J'accours et je trouve des voyageurs en extase devant des toiles d'araignée en ficelle artistement tendues dans une grotte artificielle. Rien ne manquait à cette hideuse image, pas même l'araignée, dont l'énormité ajoutait encore au dégoût de cette représentation.

J'espérais être dédommagée de tant de fatigues par la vue des serres, dont on parlait avec admiration ; cependant celles de la Malmaison, dans le temps où je les ai vues (1), les surpassaient de beaucoup en richesse. Après trois ou quatre heures d'une promenade d'autant plus fatigante que la journée était très chaude, nous nous rendîmes enfin à l'église. La couronne de fer y est conservée religieusement dans une sorte de reliquaire ; on dit

(1) Voir *Mémoires*, p. 256-261.

que les plaques d'or qui composent le bandeau recouvrent un cercle de fer fait avec les clous de la croix de Jésus-Christ. Le travail grossier de cette couronne atteste sa vétusté ; on prétend que c'est un don de la reine Théodolinde. Ce qu'il y a de certain, c'est que Charlemagne, couronné roi de Lombardie en 774, se rendit à la Monza pour mettre sur son front ce bandeau, qui ne servit depuis qu'à Charles-Quint et à Napoléon. — Qu'ils sont heureux, les peuples auxquels on a laissé les souvenirs glorieux de leur antique existence !

Nous aussi, nous avions le glaive de Boleslas, la couronne de Casimir le Grand, le sceptre brillant de Sigismond; mais tous ces vestiges glorieux, tous ces insignes de nos héros ont servi de trophées aux indignes spoliateurs qui ont détruit notre existence politique, et désormais un sol aride, inondé tant de fois du sang de nos braves, est le seul souvenir qui nous reste.

Une partie des derniers moments que nous passâmes à Milan fut employée à courir les marchands d'antiquités et de tableaux; nous fîmes plusieurs acquisitions.

Nous arrivâmes à Brescia d'assez bonne heure pour visiter toutes les curiosités réunies dans cette ville. On commença par nous mener chez le général Lechi (1), pour y voir sa galerie de tableaux, qui jouit d'une sorte de célébrité. J'avoue que je m'attendais à mieux, et que mes yeux encore pleins de tous les chefs-d'œuvre de l'art furent peu satisfaits. Peut-être, si j'étais entrée en Italie par ce côté-là, eussé-je été moins difficile! Hors deux têtes du Corrège et un Salvator Rosa, rien ne peut être envié.

(1) Cette galerie de tableaux fut fondée par le comte Faustin Lechi, mort en 1800. Le général Théodore Lechi, dont probablement il est question ici, était l'un des dix-neuf enfants du comte Faustin. Voir sur lui : *le Général Théodore Lechi de Brescia et sa famille,* par le baron Lumbroso. (Brochure in-8°. Turin, Roux, éditeur, 1898.)

Le temple antique nouvellement découvert dans le faubourg de Brescia est du temps de la décadence. Ce que j'admirai le plus, c'est l'usage qu'on en veut faire. Il va être rebâti et restauré pour servir de musée aux antiquités qu'on ne cesse de découvrir toutes les fois que le hasard ou la nécessité force les habitants à creuser cette terre classique.

De Brescia nous allâmes d'une traite à Vérone, où nous arrivâmes au point du jour. Après quelques heures de repos, nous demandâmes un guide pour aller voir le fameux amphithéâtre, qui ne peut être comparé au Colisée. C'est encore une de ces constructions du Bas-Empire qui, tout en imitant l'ordonnance et l'architecture des édifices antiques, n'ont ni cette noblesse, ni cette correction, ni cette élégance dont ils furent le modèle.

Du reste, cette ville offre peu d'objets dignes d'être mentionnés, si ce n'est le sou-

venir du célèbre congrès, lequel, il y a peu d'années, réunit les personnages les plus remarquables et vit deux puissants monarques se jurer une amitié sans bornes, bientôt transformée en animosité sans merci!



APPENDICES



APPENDICES

I

LETTRES DE CAROLINE MURAT (1) A LA COMTESSE POTOCKA-WONSOWICZ.

I

Trieste, le 8 février 1827.

Vous êtes on ne peut plus aimable, madame, de tenir à un souvenir, que vous avez rendu celui de toute la vie, je vous remercie de me conserver le vôtre, auquel je tiens beaucoup;

(1) Lettres de Caroline, ci-devant reine de Naples, sœur de Napoléon. J'ai eu en elle une véritable amie. C'est elle qui a donné à mon fils Maurice la croix de la Légion d'honneur que Napoléon portait toujours sur lui.
(*Note de la comtesse.*)

il ne se passe guère de jour que nous ne parlions de vous... mais Nathalie semble m'avoir oubliée... Je suis bien aise de ne pas avoir pensé que vous publieriez votre voyage d'Italie ou que vous puissiez parler de Trieste; j'avoue que cela aurait mis beaucoup de gêne dans ma manière d'être — je me suis laissée aller à toute l'amitié que vous m'inspiriez, je ne croyais pas que vous vous en souviendriez pour l'écrire.

Le général [Mac Donald], bien souffrant de la goutte, vous présente ses respects. L'hiver se passe tristement pour moi, puisse-t-il être plus heureux pour vous et ne pas se passer sans qu'il m'apporte des nouvelles de vous, de bonnes nouvelles...

J'ai envoyé ces jours-ci à madame votre mère ce que j'avais encore à vous, du gingham [guingan] et quelques restes de percale et de papier; j'y ai ajouté la médaille du monument de Canova élevé à Venise par les soins du

comte Cicognara, que vous avez connu et apprécié; je désire qu'elle vous rappelle l'Italie et ceux que vous y avez laissés qui vous sont bien attachés.

CAROLINE.

II

D'après cette lettre, on voit que c'est la reine Caroline qui la première parla à la comtesse Potocka-Wonsowicz de l'intention qu'avait le prince Roman Sanguszko d'épouser Nathalie Potocka.

Trieste, le 22 juillet 1827.

Je me délasse, madame, de la chaleur excessive que nous éprouvons, en vous écrivant pour vous remercier de votre bonne lettre... Maintenant je vous suis à Gênes, et rappelle à ma mémoire cette belle ville pour vous suivre dans vos courses, dans tous les moments

de votre journée. Je vais passer huit jours auprès de mon beau-frère le prince Bacciochi; la distraction m'est nécessaire, un petit voyage me fera du bien. On dit que la situation est charmante, les sites romanesques, mais point de causerie, point de société.

Donnez-moi des nouvelles, je vous prie, de votre bon fils (1), et dites-lui que je lui veux du bien. Le beau voyage que le comte Wonsowicz (2) fait! il revoit la France! Je le trouve bien heureux, et nos vœux le suivent. Je vois tous les jours le prince Stanislas (3), son frère (4) est beaucoup mieux, et à mon retour de Cassel je ferai sa connaissance, ainsi que celle de sa mère, ils passent encore deux mois ici : *tout ce dont j'ai pu m'apercevoir, c'est que les deux*

(1) Le comte Auguste Potocki.

(2) Le général Wonsowicz avait quitté sa femme à Gênes.

(3) Sanguszko.

(4) Le prince Roman, qui épousa Nathalie Potocka en 1829.

frères avaient le plus grand désir de vous connaître; le portrait de Nathalie a fait un effet miraculeux, il l'a emporté aujourd'hui pour le montrer à sa mère et à son frère; *il paraît que ce dernier désirerait épouser Nathalie,* mais qu'il ne voudrait être dirigé par personne dans son choix, il voudrait devoir au hasard la connaissance de son épouse, il a en antipathie les mariages arrangés; je vois qu'il aurait désiré que vous fussiez venue prendre à Trieste les bains de mer... Le prince Stanislas Sanguszko passe ses soirées avec nous, nous faisons de la musique, il chante en amateur, il est agréable, a vingt-trois ans, et parle de son pays, de tout en général, fort bien; nos conversations finissent toujours par vous, vous voyez, madame, que je conserve encore des illusions à mon âge, car je trompe l'absence en m'entretenant de vous.

Voilà une véritable gazette; *je serais si heureuse si je pouvais contribuer au bonheur de*

Nathalie et au vôtre! Venez prendre les eaux à Trieste...

Le général se met à vos pieds, il fait dans ce moment des dessins charmans. Nathalie a-t-elle reçu la lettre que je lui ai écrite il y a trois jours?

CAROLINE.

III

Campo Mars (Trieste), le 25 mai 1829.

Non certes, silence n'est pas oubli... que je partage de tout mon cœur le bonheur de Nathalie (1) est facile à croire, je la désire heureuse et j'ai toujours pensé qu'il n'y avait que deux biens réels dans la vie, dont l'un est les enfans. J'avoue que le silence que Nathalie a gardé avec moi m'a peinée, il me semble que

(1) Elle venait d'épouser le prince Roman Sanguszko.

j'aurais senti le besoin de dire à qui m'a tant aimée : je suis heureuse !... Mme Odo : a passé par Trieste, il y a quelques semaines et a été charmante, elle veut prendre des bains de mer cet été, c'est une société des plus agréables, elle ne craint pas de venir me voir, car, malgré tout ce qu'on a dit, on est de même avec moi. J'ai prié le chevalier Gérard de vous apporter cette lettre, de vous parler souvent de moi, je compte sur une longue réponse, et je vous prie de ne pas m'oublier auprès du comte.

IV

J'ai reçu, madame, le petit mot que vous m'avez adressé avec tant d'empressement par la mère de Mme Zamoyska. Combien j'ai été touchée de votre bon souvenir, il m'a fait un bien réel; cependant j'ai été bien peinée d'ap-

prendre que vos affaires n'étaient pas terminées. Mme Str... m'avait assurée que vos biens étaient rendus! Me voilà dans de nouvelles inquiétudes, vous sachant encore incertaine sur votre avenir (1), et surtout n'ayant plus l'espoir que vous puissiez songer à un voyage en Italie; j'avais caressé cette idée, je vous prie de m'écrire s'il faut renoncer à ces douces illusions?

M. Gérard me donne de vos nouvelles, madame, mais cela ne me suffit pas, parlez-moi du bon Maurice (2) et de Wonsowicz (3), on me demande de leurs nouvelles, ils ont laissé de douces impressions à Florence, et ces dames désirent des détails sur ces deux aimables Polonais.

Veuillez demander à Maurice pourquoi,

(1) Les biens ne furent rendus qu'en avril 1836, à des conditions assez dures.

(2) Le comte Maurice Potocki, second fils de la comtesse, voir *Mémoires*, Introduction.

(3) Second mari de la comtesse.

lorsque je lui ai renvoyé son album, je n'ai pas trouvé le grenadier posant des couronnes civiques, lui a-t-il été volé ou en a-t-il disposé autrement?

Il vous intéressera peut-être de savoir que la Madone avec la sainte famille est à Vienne, qu'elles font une dépense qui prouve qu'elles sont enfans ou qu'ils n'ont pas dit la vérité sur la succession qui est immense.

Pendant que je dicte ma lettre, je suis dans mon lit, malade depuis quelque temps; je suis entourée de vos ouvrages et chaque jour je suis plus touchée que vous vous soyez toujours donné tant de peine pour moi. J'ai placé le charmant tapis sur ma belle table, j'aurais craint qu'on y posât les pieds. Le coussin est celui que je préfère et dont je me sers sans cesse. Un mot, je vous prie, qui me dise quelle sera votre détermination pour votre voyage en Italie. Point de choléra ici, on a levé les cordons, Florence a besoin de se repeupler.

Le général se met à vos pieds et ne renonce pas à l'idée de vous revoir à Florence. Je vous quitte, madame, sans vous dire adieu, j'aime mieux vous dire à revoir.

Croyez à ma vive amitié.

CAROLINE.

Florence, 12 novembre 1835 (1).

(1) Sur le séjour de la reine Caroline en Italie, voir *Souvenirs et correspondances de Mme Récamier.*

II

BILLET DE LA REINE HORTENSE A LA COMTESSE POTOCKA-WONSOWICZ.

Ma chère comtesse, donnez-nous, je vous prie, des nouvelles de notre chère Nathalie, j'en suis inquiète, et il me tarde de savoir par vous-même qu'elle est tout à fait bien. Vous connaissez mes sentiments pour vous et pour elle, j'ai donc des droits à votre amitié et j'espère bientôt pouvoir vous renouveler toute celle que je vous ai vouée.

HORTENSE (1).

Rome, ce 20 avril 1827.

(1) La « Française » dont il est question dans les *Mémoires,* p. 268, est la reine Hortense.

III

LETTRES DE LA REINE CATHERINE (1), PRINCESSE DE WURTEMBERG, A LA COMTESSE POTOCKA-WONSOWICZ.

I

J'ai tardé bien longtemps, ma chère comtesse, à vous accuser réception du petit billet que vous m'avez écrit de Vienne, en date du 25 septembre, n'ayant voulu le faire qu'après mon retour à Rome où nous sommes arrivés depuis peu de temps...

Pourquoi faut-il, chère comtesse, que nous

(1) Lettres de la ci-devant reine de Westphalie, femme de Jérôme Bonaparte, écrites de Rome. Je n'ai point connu de femme plus digne d'admiration et d'attachement : son mari disait que depuis vingt ans il lui cherchait un défaut et qu'il ne pouvait le trouver. (*Note de la comtesse.*)

ne puissions pas conserver l'espoir de vous revoir bientôt? Votre présence, ainsi que celle de votre famille, a été pour moi un véritable dédommagement à bien des peines. M. Fox est ici, il a été très malade et je le trouve changé. Ne serait-ce pas quelque chagrin de l'âme (1)? C'est ce que quelqu'un de votre connoissance pourrait peut-être vous expliquer!!!... Mes enfants se portent à merveille, le plus vieux (2) n'a pas oublié sa petite femme (3).

Adieu, ma chère comtesse, ne doutez jamais de mon attachement.

Votre affectionnée,

CATHERINE.

Rome, ce 4 décembre 1827.

P.-S. — Je fais adresser aujourd'hui à la

(1) Voir plus loin les lettres de M. Fox.

(2) Le prince Napoléon.

(3) Nathalie Potocka.

comtesse Tyszkiewicz (1) à Vienne les roses et les fraises du Chili que vous avez désirées, j'espère qu'elles arriveront à bon port.

II

Si c'est toujours avec le plus grand intérêt que je reçois vos lettres, ma chère comtesse, je dois avouer que votre dernière du 13 novembre me laisse un sentiment pénible en ce qu'elle me fait voir que vous n'êtes pas aussi contente que vous méritez de l'être... il n'est que trop vrai, ma chère comtesse, qu'il faut se résoudre à ne voir un meilleur avenir qu'à travers un voile sombre et incertain.

Nous eussions bien désiré apprendre que la chère Nathalie a trouvé quelqu'un selon son cœur, en attendant le pauvre Fox mène ici

(1) Mère de la comtesse.

une vie très retirée et très monotone, fréquentant peu la société et restant presque toujours chez lui... Vous ne devez pas douter, ma chère comtesse, du tendre intérêt que mon mari et moi prenons à vous et aux vôtres... Les statues sont placées comme vous l'avez indiqué, la mienne sera drapée d'après votre dessin : nous avons fait de l'ancienne galerie des statues un salon habituel, très confortable et très gai, où nous nous tenons, et où tout se trouve réuni, piano, harpes, table ronde, table d'échecs, etc., etc. Nous espérons bien, chère comtesse, que l'hiver prochain vous vous déciderez à venir prendre votre place au coin du feu, où nous tâcherons que le tems ne vous paroisse pas trop long. Nos deux jeunes enfans (1) sont un peu enrhumés, l'aîné se porte bien et continue à bien travailler à Sunni.

(1) Le prince Napoléon et la princesse Mathilde.

Adieu, ma chère comtesse, nos tendres amitiés à Nathalie et nos complimens au général et à votre fils.

Toute à vous,

CATHERINE.

Rome, ce 5 janvier 1828.

III

Rome, ce 13 décembre 1828.

Bien souvent j'ai regretté le peu d'exactitude des postes, mais aujourd'hui, je m'en plains amèrement, puisqu'elle m'a privée des lettres que j'attendais avec impatience!!... Enfin celle du 15 est arrivée et j'y vois avec un plaisir infini l'établissement prochain de notre charmante Nathalie, au bonheur de laquelle je m'intéresse vivement. Ma bénédiction, n'en doutez pas, l'accompagne à l'autel... Qu'il nous seroit doux d'espérer que Rome

puisse devenir un lieu de rendez-vous et que nous nous retrouvions tous un jour dans ce petit cabinet que vous trouvez si *confortable*... Aucune des tracasseries dont vous avez été témoin n'est encore aplanie, et les années se succèdent sans apporter le moindre changement, cependant les bons offices du prince G... ne se ralentissent pas, mais il faudrait une impulsion plus forte que la sienne, qui toute de bonne volonté n'est pas assez énergique; le temps qui est *gros de l'avenir* nous apprendra si enfin nous pouvons espérer de planter *nos choux* où il nous convient!!!

Vous devez rencontrer souvent *Don Desiderio,* je le vois d'ici lorgnant certain jeune homme dont je ne puis avoir de nouvelles; je pense que vous devez le voir, et même lui parler, que vous êtes heureuse, que je vous envie ce bonheur!!!

Notre hiver jusqu'ici est triste et monotone, l'affluence prodigieuse d'Anglais ne le rend

pas plus gai, n'en voyant aucun chez nous, aussi nos soirées se passent solitairement en songeant à ceux que nous aimons. A propos, j'ai envie de vous faire la guerre de ne pas me dire un mot du général (1), seroit-il absent? Dans tous les cas, veuillez lui dire qu'il vit dans notre souvenir! N'oubliez pas de me dire l'époque à laquelle Nathalie passera des bras d'une mère dans ceux d'un époux fortuné, je voudrais pouvoir en être le témoin, mais à défaut mes vœux l'accompagnent et mes pensées la suivent dans ces moments de félicité. Je vous quitte, ne voulant pas vous dérober trop longtemps aux préparatifs de fêtes dont vous devez être occupée. Croyez à mon attachement, puisqu'il part du cœur.

CATHERINE.

Mes enfans grandissent. Plon-Plon (2), lors-

(1) Le général Wonsowicz.
(2) Le prince Napoléon.

que je lui ai annoncé l'infidélité de sa belle, a rougi, puis a dit avec un air de dédain : « Eh bien, c'est égal! » Cela promet comme vous voyez. Mathilde (1) est enchantée de la jolie ceinture pour laquelle elle vous offre ses remerciements.

IV

Rome, le 9 mars 1829.

Je ne sais ce que vous devez penser, chère comtesse, de n'avoir pas reçu de réponse à votre bonne et aimable lettre du commencement de l'année, ce n'est pas l'oubli, soyez-en certaine; mais un gros vilain rhume, qui est une véritable maladie pour moi m'a retenue près d'un mois au lit et m'a empêchée de causer avec vous que nous aimons tant.

(1) La princesse Mathilde.

J'ai dans l'idée que certain jeune homme que je suis fachée que vous ne voyiez que de loin jouera avant peu un rôle, j'espère qu'il sera digne du nom qu'il porte, et qui ne peut être obscurci ni rehaussé par aucun nom, ni titre étranger!!

C'est avec l'anxiété d'une tendresse bien réelle que mon mari et moi attendons la nouvelle du mariage de notre chère Nathalie, puisse-t-elle être aussi heureuse que nous le désirons... Veuillez l'embrasser bien tendrement de notre part et dire à son mari qu'il ne peut plus désormais nous être étranger. Je pense bien que le trousseau aura été du meilleur goût... Ma belle-sœur, qui se porte bien et ne vous oublie pas, conserve toujours la société aimable qu'elle sait si bien entretenir. Elle s'occupe de plus à finir deux portraits sur un même médaillon, cependant je doute que cela réussisse.

Je sais que mon mari fait faire quelque chose

qu'il destine à Nathalie. Je suis indiscrète en vous le disant, mais comme je sais que cela vous sera agréable, je me résigne au petit reproche que j'aurai à supporter, lorsqu'on saura que je n'ai pas gardé le secret. Le cardinal (1) qui est actuellement enfermé au conclave ne vous a pas oubliée, il m'a expressément chargée de le rappeler à votre souvenir...

Les mémoires Savary sont vrais et louables en ce qui touche l'Empereur, mais faux et malveillans en ce qui touche les membres de sa famille, rien de plus aisé que de lui prouver la fausseté de tout ce qu'il avance, mais mon mari pense que le moment n'est pas venu d'occuper le public, surtout en faisant connaître les erreurs graves dans lesquelles tombe un homme dont l'attachement ne peut être mis en doute. Voilà une bien longue lettre, ma chère comtesse, mais j'aime à croire qu'elle

(1) Le cardinal Fesch; le pape (Léon XII) était mort le 10 février et le conclave était réuni.

vous fera plaisir, et que vous ne douterez jamais de l'attachement que nous vous portons, sans oublier le général ; car dans un bon ménage tout est commun.

A vous.

CATHERINE.

V

Rome, le 24 avril 1829.

Le secrétaire de mon mari étant envoyé à Vienne pour quelques affaires, je profite de cette occasion sûre pour vous donner de nos nouvelles, chère comtesse, vous en demander des vôtres et de celles de notre charmante Nathalie que nous supposons mariée. J'espère que vous nous ferez part de toutes les réjouissances qui auront eu lieu, ainsi que de tous les petits détails, certaine que nous prenons une part

sincère à tout ce qui lui arrive d'heureux et d'agréable. Mon mari et moi sommes bien contrariés de ce que le petit cadeau que nous lui destinions n'a pas été achevé, mais vous connaissez Rome, et la difficulté qu'on éprouve de faire faire quelque chose selon son goût. J'avais de même chargé Bohle de vous remettre mon portrait, mais il a si mal réussi que vraiment, tout amour-propre de côté, je ne puis vous l'offrir.

Notre hiver s'est passé très tranquillement, la mort du Pape (1) ayant suspendu tous les plaisirs du carnaval. En revanche, j'ai eu celui de voir mon frère Paul; et la grande-duchesse Hélène qui fut aimable, brillante de jeunesse et de fraîcheur, attira tous les regards; aussi les fêtes se succèdent-elles et M. de Chateaubriand lui en prépare une à la villa Médicis qui sera tout ce que le bon goût uni à la somptuo-

(1) Léon XII, qui fut remplacé par Pie VIII. Voir, sur le conclave de 1829, les *Mémoires d'Outre-Tombe,* V.

sité peuvent imaginer de plus ingénieux (1). Nous sommes très satisfaits de l'avoir pour ambassadeur, mais lui très mécontent de l'être, il ne voit que le moment de retourner à Paris et déjà le bruit se répand que Don Desiderio qui se déplaît souverainement à Vienne viendra reprendre son poste à Rome. Le prince G... change à vue d'œil et devient d'une humeur si mauvaise, qu'il n'est plus à reconnaître... tout nous fait espérer que la prochaine lettre que je vous adresserai sera datée de Porto di Fermo, le nouveau Pape, paraissant mettre plus de justice dans ses décisions que son prédécesseur, ce sera pour nous une bien heureuse chose et qui prouvera encore ce grand axiome qu'avec le tems, la patience et la persévérance on vient à bout de tout... Mais en

(1) Voir *Mémoires d'Outre-Tombe,* V : « Au milieu des bosquets se pressaient avec les descendants des Paula et de Cornélie, les beautés venues de Naples, de Florence et de Milan ; la princesse Hélène semblait leur reine. »

attendant, ne songeons qu'aux plaisirs champêtres, à mes fraisiers, à mes roses, dites-moi si les vôtres prospèrent; les nôtres ont très bien pris et l'idée de pouvoir être assise cet été sous le berceau de roses que j'ai fait planter m'enchante; de tous les projets celui qui me sourit le plus, c'est de vous y voir un jour. Mille choses au général qui, bien entendu, sera de la partie.

Adieu, chère comtesse, je vous embrasse de cœur.

CATHERINE.

VI

Florence, le 31 janvier 1832.

Comment ces lignes pourront-elles jamais exprimer le sentiment douloureux dont mon âme a été saisie à la lecture de votre lettre du 20 octobre; n'appréhendant que trop les suites

désastreuses pour votre héroïque patrie, si elle venait à succomber dans la lutte, j'ai prévu tout ce qui arrive (1). Pourquoi tant de vœux adressés à la Providence n'ont-ils pas fléchi ses décrets immuables qui cachent un grand but sans doute, mais qui n'en sont pas moins affreux pour tous ceux qui en sont les tristes victimes!!! Mes relations avec ma nièce ont été tendres, et je continue à lui porter une affection réelle, cependant depuis *dix-huit* mois, toutes mes lettres sont restées sans réponse... Rappelez-nous au souvenir de vos pauvres fugitifs (2), leur intention, ainsi que la vôtre, n'est-elle pas de vous diriger vers l'Italie? Je ne dirai pas que nous le désirons vivement, et que ce seroit pour nous un instant de bonheur, espérant n'avoir pas besoin

(1) Événements de 1831.

(2) Le général Wonsowicz et les comtes Auguste et Maurice Potocki, fils de la comtesse, qui avaient pris part à l'insurrection polonaise.

de vous donner une pareille assurance. Vous comprendrez, j'espère, que mon mari et moi éprouvons les mêmes sentimens et que *nous* exprime tout. J'oubliais de vous dire qu'au moins pour un an nous sommes fixés à Florence où je vous prie d'adresser vos lettres. Je suis à jamais avec l'affection la plus vraie, la plus tendre,

Votre

CATHERINE.

IV

MARIAGE ET MORT DE NATHALIE POTOCKA, PRINCESSE SANGUSZKO.

(1829-1839.)

I

Lady Holland (1) *à la comtesse Potocka-Wonsowicz.*

Ce 5 juin, Holland House (1827).

MADAME,

Mon fils, auquel j'avais témoigné mon désir de m'adresser directement à vous, m'assure et m'encourage à le faire (2). C'est de bon augure que la première fois que j'ai l'hon-

(1) Mère de Henry Fox, qui prétendait à la main de Nathalie. (*Note de la comtesse.*)

(2) Les trois lettres de Lady Holland et de Henry Fox sont écrites en *français;* nous en avons respecté le texte.

neur de vous écrire, j'ai des félicitations à vous offrir sur le rétablissement de la santé de Mlle votre fille, j'espère qu'il est complet. Je ne connois que trop par l'expérience cruelle les peines d'une mère dans de pareilles circonstances, mais je me flatte que vous serez complètement dédommagée, madame, de tout ce que vous avez souffert par le succès qui a couronné vos soins, et j'ose même ajouter par l'espoir que Mlle Nathalie peut avoir d'un avenir heureux; le bonheur de tout ce que j'aime au monde est tellement inséparable du sien que les vœux que je forme pour elle ne peuvent plus être regardés comme désintéressés. Peut-être mon anxiété de connaître personnellement une famille qui m'intéresse si vivement m'induit en erreur, mais cependant il me paraît que ce retour vers un climat moins chaud (1) sera aussi avantageux pour la

(1) L'Angleterre.

santé de votre fille qu'agréable pour nous tous qui ne souhaitons que de vous voir. Lord Holland est aussi impatient que moi de se procurer le plaisir de se trouver avec des personnes qui font le bonheur de ceux qui les approchent... Croyez-moi, madame, ce ne sont pas des mots d'usage, mais bien les expressions des *sentimens* et des espérances qui m'animent. Je vous prie d'assurer Mlle Nathalie que j'ai fait pour sa santé des vœux non moins ardents que ceux de Henry lui-même, et de dire à M. de Wonsowicz que je souhaite très particulièrement de faire sa connoissance et de lui témoigner toute l'estime que m'inspire son attachement ferme et constant pour un grand homme (1) dans toutes ses vicissitudes et tous ses maux. Lord Holland attend avec impatience la réponse de Vienne, j'espère que notre réunion ne sera pas de beaucoup différée,

(1) Napoléon.

je suis convaincue que vous, madame, et toute la famille de Mlle Nathalie, trouverez lord Holland et moi entièrement disposés à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour que son mariage lui fasse sentir aussi peu que les circonstances le permettront les peines d'une séparation; elle trouvera certainement toute la famille de Henry disposée de la manière la plus cordiale à rendre son séjour en Angleterre aussi agréable qu'il sera possible; de notre côté, nous saisirons toutes ces occasions de favoriser ses rapports et ses réunions avec ceux qui naturellement conserveront une si grande partie de sa tendresse et affection. Cela devient tous les jours plus facile, puisqu'on ne peut plus dire qu'il y a des distances. M. Lambton (1) vient de nous apporter des lettres de Rome en dix jours! Ainsi voyez, madame, comme ce sera facile pour nos enfans!

(1) Voir ce volume, p. 121.

Agréez tous mes sentimens d'estime et, si vous permettez, d'amitié.

Lady HOLLAND (1).

II

Henry Fox à la comtesse Potocka-Wonsowicz.

Rome, ce 16 février 1828.

De retour chez moi l'autre soir, votre lettre datée du 12 février m'a été remise, ma chère madame; je ne saurais vous exprimer la joie que j'ai éprouvée. Cependant je croyais que

(1) Lettre de Milady Holland à l'occasion de la demande en mariage que son fils, M. Fox, destiné à hériter des titres et de la fortune de son père, avait faite de ma fille Nathalie.

(*Note de la comtesse.*)

vous pensiez que mon cœur et mes sentimens étaient changés. — Non, non, madame, c'est bien loin de la vérité. Tel vous m'avez laissée à Gênes, tel suis-je à présent ; jusqu'à avant-hier j'avais peut-être souhaité de changer, mais de vous voir renouveler une correspondance que je n'osais plus continuer m'inspire des espérances que depuis longtemps je fais mon possible pour étouffer. Je suis bien à plaindre si elles ne renaissent que pour me tromper. Après treize mois d'incertitude, peut-être pourra-t-on se déterminer et prononcer mon arrêt définitif ; même si on doit me répéter ce qu'on m'a déjà dit à Gênes, je serai moins malheureux que dans cet état incertain qui me déchire, et qui m'empêche de m'occuper même de mon désespoir.

La dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire était du mois de novembre ; la dernière que j'ai reçue m'a été remise le 10 de décembre ; j'ai écrit cependant une petite

lettre à Auguste le 7 de février. Je ne puis que vous donner des détails sur tout ce qui se passe ici — ma santé n'a pas été bonne et je n'ai presque pas été dans la société. Mon ami Cheney (1), que vous avez connu à Gênes, a été aussi bien malade et j'ai passé presque toutes mes soirées chez lui. La dame *vouée au rose* est ici et donne des fêtes toutes les semaines. Lady Westmoreland fait des tableaux [vivants] chez elle; l'autre soir, elle m'a fait jouer — elle loge cette année dans l'appartement du duc de Hamilton. A la fin de la semaine, je vous répondrai à toutes les questions que vous m'avez faites, mais je ne puis permettre la prochaine poste de partir sans vous exprimer (assez faiblement pourtant) le plaisir que j'ai éprouvé en recevant des lettres de Varsovie.

Agréez, madame, les sentimens de respect

(1) Voir ce volume, p. 182.

et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre fidèle ami.

Henry Fox.

III

Le même à la même.

Palerme, ce 25 de décembre 1828.

Je vous suis vivement reconnaissant pour la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire — c'est une preuve d'amitié que je ne puis oublier, et je tâche de trouver quelque soulagement dans l'idée que votre fille ait voulu m'épargner le malheur d'apprendre la nouvelle de son mariage (1) par la bouche de quelques indifférens. Je ne vous parlerai plus de moi ni

(1) Avec le prince Roman Sanguszko, voir les lettres suivantes.

de ce que j'ai senti, ni de ce que je sens — il n'en est plus tems. Je souhaite que votre fille soit aussi heureuse qu'on puisse l'être sur cette terre, je ne voudrais pas même qu'elle sache tout ce qu'elle m'a fait.

Recevez, ma chère madame, l'assurance d'une vive reconnaissance pour tous les preuves de bienveillance dont vous m'avez toujours honoré, et si vous voulez m'accorder une bien douce satisfaction, vous me laisserez savoir des nouvelles de vous et de votre famille de temps en temps, ce n'est qu'en sachant que votre fille est vraiment heureuse que j'apprendrai à soutenir tout le poids du malheur dont je suis accablé.

Croyez-moi toujours votre sincère ami.

Henry Fox.

IV

Le prince Roman Sanguszko (1)
à la comtesse Potocka-Wonsowicz.

Le 31 janvier 1829.

MADAME,

Avant de recevoir votre lettre, j'avais pris la liberté de vous demander toute votre indulgence pour celui dont le bonheur sera de vous aimer, et de vous respecter comme une mère. Ce nom que vous daignez me donner vous-même m'inspire les sentiments d'une reconnaissance sans bornes et m'aidera à contribuer au bonheur de celle que vous autorisez à partager mon sort. Je vous remercie, madame, pour l'anticipation de sentiments que, de mon

(1) Fiancé à Nathalie Potocka. « Première lettre de R. S. » (*Note de la comtesse.*)

côté, je partage déjà pleinement; et lorsque vous voudrez me connaître, vous vous convaincrez que, sous plus d'un rapport, nous sommes faits pour nous entendre.

Croyez, madame, que mon seul désir sera d'obtenir cette amitié que vous me promettez garantie par votre bienveillance.

Je suis avec le plus profond respect

Votre dévoué,

Roman SANGUSZKO.

V

La princesse C. Sanguszko (1)
à la comtesse Potocka-Wonsowicz.

18 mars (1829).

Au moment de voir partir mon fils, je prends la plume pour vous écrire, et recommander Roman à vos bontés. Je ne puis me

(1) Mère du prince Roman.

refuser la jouissance de vous peindre en quelques mots celui à qui vous remettez l'objet d'une si tendre affection, Roman est un honnête homme dans toute la force et toute l'extension du terme. Il a de la religion et de l'honneur, il a une âme aimante et un cœur compatissant, de plus, il possède un esprit de conduite qui l'a caractérisé dès ses plus jeunes années. Croyez-moi, chère madame Wonsowicz, je sais peut-être mieux qu'une autre ce qu'une mère désire dans celui auquel elle confie le sort de sa fille; vous pouvez vous dire heureuse mère pour le présent, quant à l'avenir, qui peut y compter (1)? J'ai le pressentiment (ne la connaissant pas, je ne puis en avoir l'assurance), que Nathalie possède une assez belle âme pour apprécier un beau caractère et des qualités solides, et que les vertus et les agrémens dont Dieu l'a douée seront em-

(1) Ces pressentiments ne furent que trop justifiés, comme on le verra dans les dernières lettres.

ployés au bonheur de mon fis. Bénissons donc cette union avec joie... tournons surtout nos yeux vers l'auteur de tout bien, et avec cette ferveur dont il s'est plu à douer les cœurs des mères, supplions-le de bénir une union qui paraît formée sous d'heureux auspices. Permettez-moi de terminer cette lettre sans m'étendre davantage sur toutes les prières que j'aurais à vous faire, si j'étais moins émue.

Adieu, ma chère madame Wonsowicz, je vous embrasse bien tendrement.

C. SANGUSZKO.

VI

Nathalie à sa mère (1).

Avant de partir, je veux encore vous dire, chère maman, combien mon bonheur est trou-

(1) Lettre de ma pauvre Nathalie le lendemain de son mariage. (*Note de la comtesse.*)

blé par l'idée qu'il nous sépare, voilà le seul compte que je puisse vous rendre de ma nouvelle existence, enfin vous aviez tout droit de vous moquer de moi. Roman dort, il me trouvera prête depuis longtemps pour son déjeuner. Je désire vivement vous voir, mais je trouve le projet de Roman fondé sur une raison bien juste et bien naturelle. Je baise vos mains, chère maman, avec la double tendresse d'une fille et d'une femme bien reconnaissante.

Nathalie SANGUSZKO.

VII

La même à la même.

Tarnow, ce 28 juin (1829).

Je voudrais vous donner tous les détails possibles sur notre vieux ménage, en effet il me semble tel (vieux), et Dieu sait que le

tems ne devrait pas me paraître long, car jamais femme ne rencontra plus de bonheur et ne sut l'apprécier davantage; tout le monde connaît Roman et ne doit point s'étonner de ce résultat; mais sa mère aussi y contribue, figurez-vous une bonté, un manque d'exigence incomparable, joignez à cela l'esprit et les connaissances qu'on lui accorde et jugez si elle n'était point créée pour être ma belle-mère; le prince (1) est parfait, mais nous sommes moins en contact, moins faits pour nous convenir intimement. Dans quelques jours, nous allons à la noce et puis en Wolhynie; en automne, si vous vous trouvez réunis à Horodna combien je désirerais vous y aller trouver, ni Roman, ni la raison ne s'y oppose et pour moi, ce serait une grande joie. Je vous embrasse bien tendrement, maman aussi.

Nathalie SANGUSZKO.

(1) Le beau-père.

VIII

Le prince Roman Sanguszko
à la comtesse Potocka-Wonsowicz.

MAMO (1)!

Nathalie se porte bien et pas aussi fatiguée que j'aurais cru, ainsi n'ayez point d'inquiétudes sur sa santé, si vous n'en avez pas sur son bonheur. Nous partons, le grand air lui fera certainement beaucoup de bien et un ou deux jours l'habitueront à son nouvel état, qu'elle n'a pas reçu avec toute la résignation que vous lui trouviez toujours. Quant à moi, je suis beaucoup trop heureux pour être à même de faire part de mon bonheur; c'est à vous que je le dois, aussi ma reconnaissance n'égale que ma piété filiale.

(1) Maman.

Adieu, faites quelques visites pour vous distraire, mais cependant sans nous oublier.

Roman SANGUSZKO.

IX

Nathalie à sa mère.

Ce 10 avril (1830).

Chère maman, vous savez déjà et depuis bien des jours que je suis de l'autre côté de la question, me portant étonnamment bien et n'ayant plus que le souvenir assez confus de tout ce qu'il en coûte pour mettre au monde une petite merveille, car, en effet sa beauté surprenante lui mérite ce surnom, j'oubliais de dire : à ma fille (1). Son visage semble avoir été moulé tant l'harmonie des traits est

(1) Aujourd'hui la comtesse Alfred Potocka.

grande. La collection de jolis bonnets qu'elle vous doit, chère maman, rehausse encore tant de charmes; un quart d'heure après sa naissance, elle portait déjà celui de batiste brodée sans qu'il lui fût le moins du monde trop grand... Pour un dixième jour, vous savez certainement, chère maman, que c'est assez écrire, je m'en vais raisonnablement me reposer. Maintenant nous sommes deux, même trois, à baiser vos mains; si je pouvais penser que le voyage de Slawuta ne vous fatiguât point, combien je serais heureuse de vous le voir entreprendre, chère maman; s'il vous effraye, dites-le-moi, car alors nous songerions tout de suite à un endroit de congrès. Qu'en pensez-vous, ma chère maman? Ceci est un secret : pourrions-nous faire un voyage cet été et laisser l'enfant? Quant aux soins, il les aura parfaits ici.

Nathalie SANGUSZKO.

X

La princesse C. Sanguszko
à la comtesse Potocka-Wonsowicz.

27 novembre 1830.

Quelle force d'âme ne faut-il pas pour vous écrire. Votre fille, cette Nathalie que nous chérissions n'est plus — elle n'est pas malheureuse, mais nous!... Elle n'a connu que les fleurs de l'existence. Son souvenir parmi nous est comme un rayon d'esprit, d'âme, d'intelligence, d'amour et de joie qui ne s'effacera jamais... Que fera mon fils, et vous, vous me faites fendre le cœur, vous étiez si heureuse, si peu faite pour une vie de regrets, de mort, si on peut s'exprimer ainsi! Si vous éprouvez quelque soulagement à savoir qu'on l'a aimée, sachez que mon mari et moi, nous la pleurons comme notre enfant; la douleur a

tellement abattu mes facultés que je ne suis nullement en état de faire une lettre, mais comment ne pas pleurer avec vous, comment ne pas vous dire que son mari a déposé lui-même sa dépouille à côté de celle de sa sœur, que mon cœur et ma pensée sont dans ce tombeau qui s'est ouvert deux fois pour renfermer deux êtres qui n'étaient pas en harmonie avec les misères terrestres, et que Dieu a voulu avoir dans son sein. Adieu, vous excusez le décousu de cette lettre.

C. SANGUSZKO.

XI

Le prince Roman Sanguszko
à la comtesse Potocka-Wonsowicz.

Vous savez déjà l'affreux événement que je dois vous annoncer. Elle n'existe plus, je l'ai vue s'échapper de mes bras, j'ai suivi sa mort

dans toute son horrible étendue, ma main se refuse à vous décrire sa maladie, ma tête est aussi trop faible pour le faire. Vous êtes sa mère, madame, la mienne aussi, vous mêlerez vos pleurs aux miens, vous déplorerez cette perte éternelle, cet abîme d'infortunes. Je vous prie de ne pas rompre les liens qui m'attachaient de si près à vous, que tout ne m'abandonne pas à la fois, que votre petite-fille obtienne votre bénédiction, que son sort vous intéresse, en proportion de ce qu'il intéressait votre fille. Je tombe à vos pieds et suis toujours votre fils et son malheureux époux.

Roman SANGUSZKO.

V

MÉMOIRES DE LA MARGRAVE D'ANSPACH.

Ces Mémoires n'ayant pas été réimprimés depuis 1826, nous en donnons quelques extraits relatifs au séjour de la margrave en Autriche et en Pologne.

« From Venice I went to Vienna, where I was received at Court in the most flattering manner... It was unfortunate for me that the Emperor quitted Vienna two days after I had seen him; but he ordered prince Kaunitz, his

---

De Venise j'allai à Vienne, où je fus reçue à la cour de la manière la plus flatteuse... Il fut malheureux pour moi que l'Empereur quittât Vienne deux jours, après que je l'eusse vu,

15.

first minister, to prepare me one of his houses to reside in, and wished me to pass the whole of the winter in Vienna, which I had no thoughts of doing... When prince Kaunitz delivered the emperor's message to me, and added it, « The Emperor says, he never saw any woman with the modest and dignified deportment of Lady Craven, » I immediately answered it was not in my power to stay.

---

mais il donna ordre au prince Kaunitz, son premier ministre, de me préparer une de ses maisons pour que j'y réside, et témoigna le désir de me voir passer tout l'hiver à Vienne, ce qui n'était nullement dans mes intentions... Lorsque le prince Kaunitz me fit part du message de l'Empereur, et qu'il ajouta : « L'Empereur dit qu'il n'a jamais vu de femme ayant le maintien modeste et distingué de lady Craven, » je répondis immédiatement qu'il n'était pas en mon pouvoir de rester.

. . . .

On my arrival at Warsaw, I found my apartments well aired and prepared for me. The comte de Stackelberg had bespoken them, by order of prince Galitzin (Russian minister at Vienna). The Russian minister, count de S..., wait ed on me immediately. He was very sensible and had wit.

On the evening of the day after I arrived, I was by him presented to the King (Stanislas

---

. . . .

A mon arrivée à Varsovie, je trouvai mon appartement bien aéré et tout prêt à me recevoir. Le comte de Stackelberg l'avait retenu, par ordre du prince Galitzin (ministre de Russie à Vienne). Le ministre de Russie, le comte de S..., se mit immédiatement à mon service. Il était très sensé et avait de l'esprit.

Le soir du jour qui suivit mon arrivée, je fus présentée par lui au roi (Stanislas-Auguste),

Auguste), who received us in his study... That amiable sovereign spoke excellent French, and very good English. He was the second person that I have seen, whom I could have wished not to have seen a sovereign; for it was impossible that the many disagreeable persons and circumstances which surround royalty should not deprive it of the society of those who are valuable... My old acquaintance, the princess Czartoryska, was in the country, she

---

qui me reçut dans son cabinet de travail... Cet aimable souverain parlait un excellent français et un très bon anglais. C'était la seconde personne avec laquelle je m'étais rencontrée que j'aurais désiré ne pas voir sur le trône; car il était impossible que les nombreuses gens et les nombreuses circonstances désagréables qui se pressent autour d'un roi ne le privent point de la société des hommes de valeur... La princesse Czartoryska que je

was of an opposite party aud did not come to court; but, with my usual frankners, I told the king that I intended to visit her, and we had some conversation respecting her...

I passed two days in the most agreeable manner with the princess Czartoryska, at a country-house of her sister-in-law, the princess Lubomirska. I did not remain long at Warsaw after my visit to the princess, although I received every civility from His Majesty.

(Chapter IV.)

---

connaissais depuis longtemps se trouvait à la campagne, elle était d'un parti opposé à la cour et n'y venait pas; mais avec ma franchise habituelle je dis au roi que j'avais l'intention de lui rendre visite, et nous eûmes une conversation à son sujet...

Je passai deux jours très agréables avec la princesse Czartoryska, dans la maison de cam-

pagne de sa belle-sœur, la princesse Lubomirska (1). Je ne restai pas longtemps à Varsovie après ma visite à la princesse, quoique Sa Majesté me comblât de politesses.

(Chapitre IV.)

(1) La princesse maréchale Lubomirska, voir *Mémoires de la comtesse Potocka,* p. 54-57.

TABLE DES NOMS

(1) Grâce à l'obligeance du baron Lumbroso je puis donner quelques renseignements sur ce personnage : Luccio Caracciolo, duc de R., né en 1771, mort en 1833, Il représenta le roi de Naples (Murat) à la cour de Vienne, en 1814.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LOUIS ET JOSEPH BONAPARTE.

CHAPITRE V

ARRIVÉE A ROME.

CHAPITRE VI

LA SOCIÉTÉ DE ROME.

CHAPITRE VII

LES MARIONNETTES ROMAINES.

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

LE CARNAVAL.

CHAPITRE X

L'AFFAIRE MAUBREUIL.

CHAPITRE XI

LA FIN DU CARNAVAL.

CHAPITRE XII

NAPLES.

CHAPITRE XIII

NAPLES.

CHAPITRE XIV

RETOUR A ROME.

CHAPITRE XV

FIN DU SÉJOUR DE ROME.

CHAPITRE XVI

SIENNE ET PISE.

CHAPITRE XVII

GÊNES.

CHAPITRE XVIII

PAVIE.

CHAPITRE XIX

MILAN.

APPENDICES

I

II

III

IV

V

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8





PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4166.

COMTESSE

NA POTOCKA

/OYAGE

'ITALIE

826 – 1827)



E. PLON

JRRIT ET Cie

ÉDITEURS

1899

